

Prix : **95** centimes

LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

MOLIÈRE



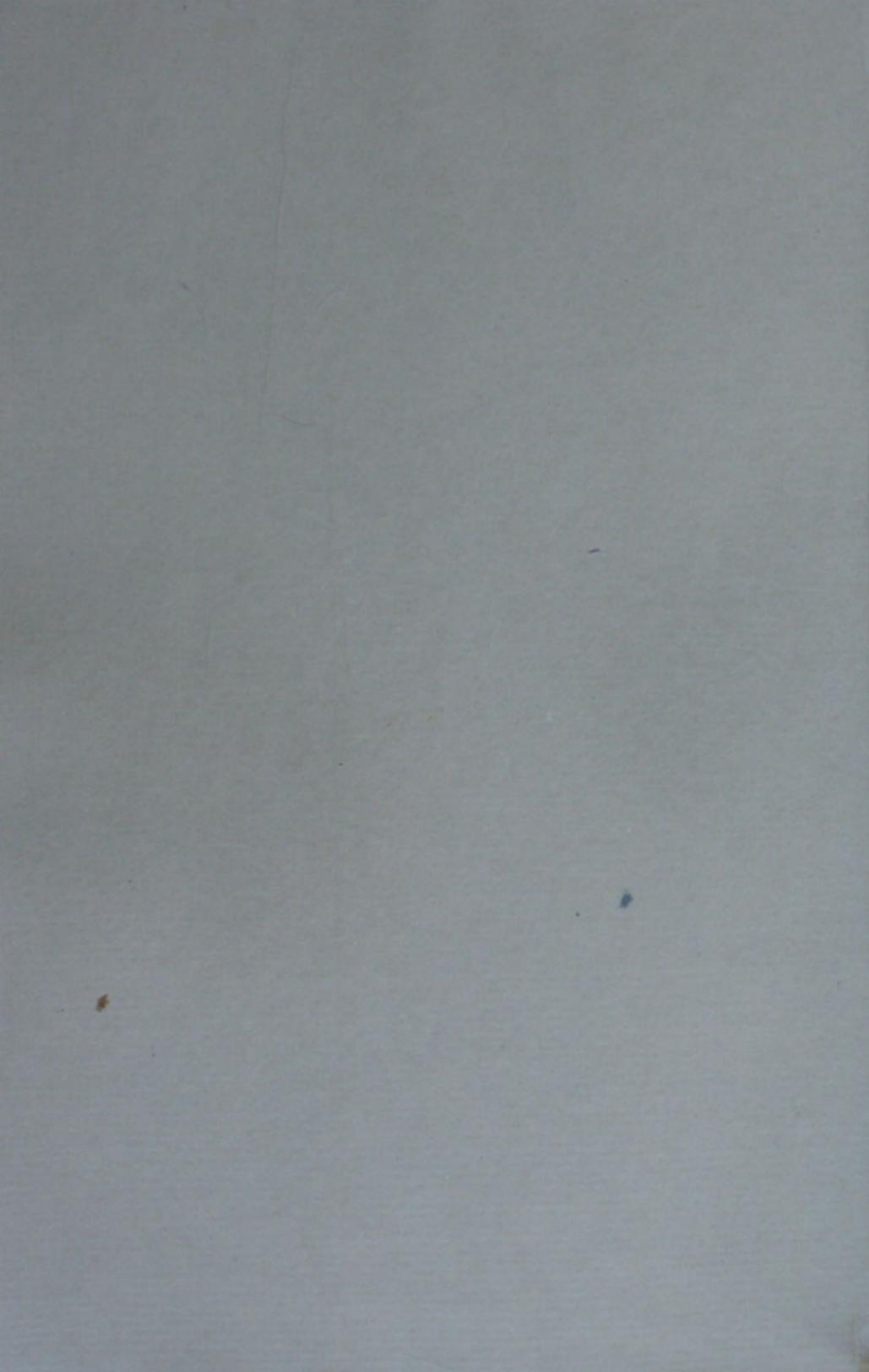
THÉÂTRE

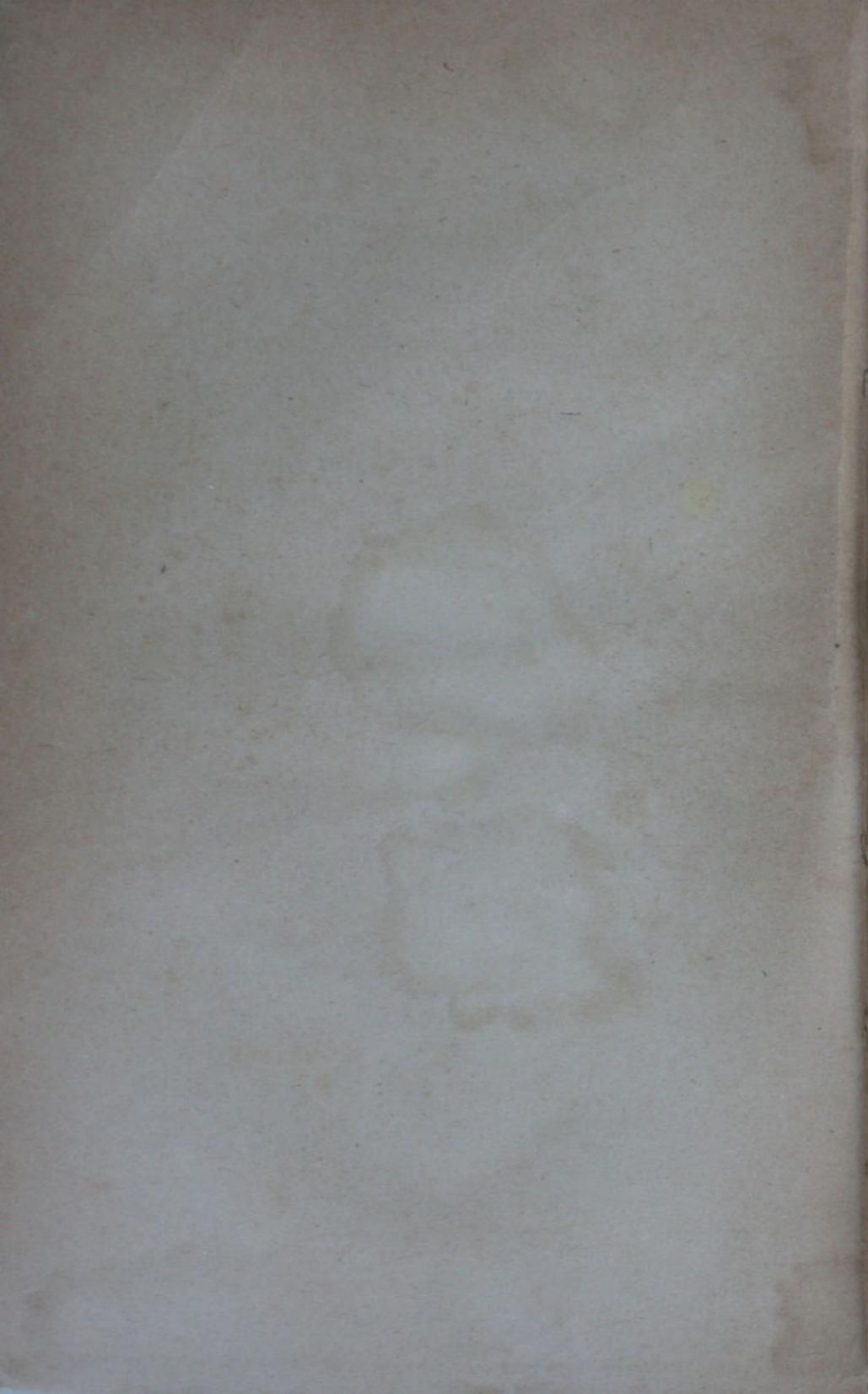


PARIS

ERNEST FLAMMARION, EDITEUR

26, RUE RACINE, 26





THÉÂTRE COMPLET

DE MOLIERE

IV

3654-3-11. — PARIS, IMP. HEMMERLÉ ET C^o.

THÉÂTRE COMPLET

DE J.-B. POQUELIN

DE MOLIÈRE

TOME QUATRIÈME



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Tous droits réservés

LE
BOURGEOIS
GENTILHOMME

Comédie-Ballet

1670

PERSONNAGES

MONSIEUR JOURDAIN, bourgeois.
MADAME JOURDAIN, sa femme.
LUCILE, fille de monsieur Jourdain.
NICOLE, servante.
CLÉONTE, amoureux de Lucile.
COVIELLE, valet de Cléonte.
DORANTE, comte, amant de Dorimène.
DORIMÈNE, marquise.
MAITRE DE MUSIQUE.
ÉLÈVE DU MAITRE DE MUSIQUE.
MAITRE A DANSER.
MAITRE D'ARMES.
MAITRE DE PHILOSOPHIE.
MAITRE TAILLEUR.
GARÇON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.
PLUSIEURS MUSICIENS, MUSICIENNES, JOUEURS D'INSTRUMENTS, DANSEURS, CUISINIERS, GARÇONS TAILLEURS, et autres personnages des intermèdes et du ballet.

La scène est à Paris.

LE
BOURGEOIS
GENTILHOMME
COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER,
TROIS MUSICIENS, DEUX VIOLONS,
QUATRE DANSEURS.

MAITRE DE MUSIQUE, *parlant à ses musiciens.*

Venez, entrez dans cette salle, et vous reposez là, en attendant qu'il vienne.

MAITRE A DANSER, *parlant aux danseurs.*

Et vous aussi, de ce côté.

MAITRE DE MUSIQUE, *à l'Elève.*

Est-ce fait ?

L'ELÈVE.

Oui.

MAITRE DE MUSIQUE.

Voyons... Voilà qui est bien.

MAITRE A DANSER.

Est-ce quelque chose de nouveau ?

MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, c'est un air pour une sérénade, que je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

MAITRE A DANSER.

Peut-on voir ce que c'est ?

MAITRE DE MUSIQUE.

Vous l'allez entendre, avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

MAITRE A DANSER.

Nos occupations, à vous et à moi, ne sont pas petites maintenant.

MAITRE DE MUSIQUE.

Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en tête. Et votre danse et ma musique auraient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

MAITRE A DANSER.

Non pas entièrement ; et je voudrais pour lui qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

MAITRE DE MUSIQUE.

Il est vrai qu'il les connaît mal, mais il les paye bien ; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

MAITRE A DANSER.

Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudissements me touchent ; et je tiens que, dans tous les beaux-arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essayer sur des compositions la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art ; qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et, par de chatouillantes approbations, vous régaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues ; de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues ; et ce sont des douceurs exquises que des louanges éclairées.

MAITRE DE MUSIQUE.

J'en demeure d'accord, et je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage que les applaudissements que vous dites ; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise : il y faut mêler du solide ; et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes choses, et n'applaudit qu'à contre-sens ; mais son argent redresse les jugements

de son esprit. Il a du discernement dans sa bourse. Ses louanges sont monnayées; et ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

MAITRE A DANSER.

Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites; mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent; et l'intérêt est quelque chose de si bas qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

MAITRE DE MUSIQUE.

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

MAITRE A DANSER.

Assurément; mais je n'en fais pas tout mon bonheur, et je voudrais qu'avec son bien il eût encore quelque bon goût des choses.

MAITRE DE MUSIQUE.

Je le voudrais aussi, et c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connaître dans le monde; et il payera pour les autres ce que les autres loueront pour lui.

MAITRE A DANSER.

Le voilà qui vient.

SCÈNE II.

MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS,

MAITRE DE MUSIQUE,

MAITRE A DANSER, VIOLONS, MUSICIENS ET DANSEURS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé bien, Messieurs? Qu'est-ce? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie?

MAITRE A DANSER.

Comment? Quelle petite drôlerie?

MONSIEUR JOURDAIN.

Eh! là... Comment appelez-vous cela? Votre prologue, ou dialogue de chansons et de danse.

MAITRE A DANSER.

Ah! ah!

MAITRE DE MUSIQUE.

Vous nous y voyez préparés.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité; et

mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.

MAITRE DE MUSIQUE.

Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

MAITRE A DANSER.

Tout ce qu'il vous plaira.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

MAITRE DE MUSIQUE.

Nous n'en doutons point.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je me suis fait faire cette indienne-ci.

MAITRE A DANSER.

Elle est fort belle.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étaient comme cela le matin.

MAITRE DE MUSIQUE.

Cela vous sied à merveille.

MONSIEUR JOURDAIN.

Laquais, holà! mes deux laquais!

PREMIER LAQUAIS.

Que voulez-vous, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien.

(Aux deux maîtres).

Que dites-vous de mes livrées?

MAITRE A DANSER.

Elles sont magnifiques.

MONSIEUR JOURDAIN.

(Il entr'ouvre sa robe, et fait voir un haut-de-chausses étroit de velours rouge, et une camisole de velours vert, dont il est vêtu).

Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

MAITRE DE MUSIQUE.

Il est galant.

MONSIEUR JOURDAIN.

Laquais?

PREMIER LAQUAIS.

Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

L'autre laquais?

SECOND LAQUAIS.

Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tenez ma robe. Me trouvez-vous bien comme cela?

MAITRE A DANSER.

Fort bien. On ne peut pas mieux.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voyons un peu votre affaire.

MAITRE DE MUSIQUE.

Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, mais il ne fallait pas faire faire cela par un écolier; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

MAITRE DE MUSIQUE.

Il ne faut pas, Monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres, et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Ecoutez seulement.

MONSIEUR JOURDAIN.

Donnez-moi ma robe pour mieux entendre... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe... Non, redonnez-la-moi, cela ira mieux.

MUSICIEN, *chantant.*

*Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis:
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas! que pourriez-vous faire à vos ennemis!*

MONSIEUR JOURDAIN.

Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort, et je voudrais que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci par-là.

MAITRE DE MUSIQUE.

Il faut, Monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

MONSIEUR JOURDAIN.

On m'en apprît un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez... Là... Comment est-ce qu'il dit?

MAITRE A DANSER.

Par ma fois, je ne sais.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y a du mouton dedans.

MAITRE A DANSER.

Du mouton?

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui Ah!

(M. Jourdain chante).

*Je croyais Jeanneton
Aussi douce que belle;
Je croyais Jeanneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas! hélas!*

*Elle est cent fois, mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre aux bois.*

N'est-il pas joli?

MAITRE DE MUSIQUE.

Le plus joli du monde.

MAITRE A DANSER.

Et vous le chantez bien.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est sans avoir appris la musique.

MAITRE DE MUSIQUE.

Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

MAITRE A DANSER.

Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

MONSIEUR JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique?

MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre : car, outre le maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un maître de philosophie qui doit commencer ce matin.

MAITRE DE MUSIQUE.

La philosophie est quelque chose ; mais la musique, Monsieur, la musique...

MAITRE A DANSER.

La musique et la danse... La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

MAITRE DE MUSIQUE.

Il n'y a rien qui soit si utile dans un Etat que la musique.

MAITRE A DANSER.

Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

MAITRE DE MUSIQUE.

Sans la musique, un Etat ne peut subsister.

MAITRE A DANSER.

Sans la danse, un homme ne saurait rien faire.

MAITRE DE MUSIQUE.

Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

MAITRE A DANSER.

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques et les manquements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment cela?

MAITRE DE MUSIQUE.

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes?

MONSIEUR JOURDAIN.

Cela est vrai.

MAITRE DE MUSIQUE.

Et, si tous les hommes apprenaient la musique, ne serait-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle?

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous avez raison.

MAITRE A DANSER

Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un Etat, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours : « Un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire » ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, on dit cela.

MAITRE A DANSER.

Et faire un mauvais pas peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Cela est vrai, et vous avez raison tous deux.

MAITRE A DANSER.

C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je comprends cela, à cette heure.

MAITRE DE MUSIQUE.

Voulez-vous voir nos deux affaires ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui.

MAITRE DE MUSIQUE.

Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

MONSIEUR JOURDAIN.

Fort bien.

MAITRE DE MUSIQUE.

Allons, avancez. Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pourquoi toujours des bergers ? On ne voit que cela partout.

MAITRE A DANSER.

Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que pour la vraisemblance on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers ; et il n'est guère naturel en dialogue que des princes ou des bourgeois chantent leurs passions.

MONSIEUR JOURDAIN.

Passé, passé. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE

UNE MUSICIENNE ET DEUX MUSICIENS.

MUSICIENNE.

*Un cœur, dans l'amoureux empire,
De mille soins est toujours agité :
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire ;
Mais, quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté.*

PREMIER MUSICIEN.

*Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie :
On ne peut être heureux sans amoureux désirs ;
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.*

SECOND MUSICIEN.

*Il serait doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvait en amour de la foi,
Mais, hélas ! ô rigueur cruelle !
On ne voit point de bergère fidèle ;
Et ce sexe inconstant, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.*

PREMIER MUSICIEN.

Aimable ardeur !

MUSICIENNE.

Franchise heureuse !

SECOND MUSICIEN.

Sexe trompeur !

PREMIER MUSICIEN.

Que tu m'es précieuse !

MUSICIENNE.

Que tu plais à mon cœur!

SECOND MUSICIEN.

Que tu me fais d'horreur!

PREMIER MUSICIEN.

Ah! quitte, pour aimer, cette haine mortelle!

MUSICIENNE.

*On peut, on peut te montrer**Une bergère fidèle.*

SECOND MUSICIEN.

Hélas! où la rencontrer?

MUSICIENNE.

*Pour défendre notre gloire,**Je te veux offrir mon cœur.*

PREMIER MUSICIEN.

*Mais, bergère, puis-je croire**Qu'il ne sera point trompeur?*

MUSICIENNE.

*Voyons par expérience**Qui des deux aimera mieux.*

SECOND MUSICIEN.

*Qui manquera de constance,**Le puissent perdre les dieux!*

TOUS TROIS.

*A des ardeurs si belles**Laissons-nous enflammer;**Ah! qu'il est doux d'aimer,**Quand deux cœurs sont fidèles!*

MONSIEUR JOURDAIN.

Est-ce tout?

MAITRE DE MUSIQUE.

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je trouve cela bien troussé, et il y a là-dedans de petits dictons assez jolis.

MAITRE A DANSER.

Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus beaux mouvements et des plus belles attitudes dont une danse puisse être variée.

MONSIEUR JOURDAIN.

Sont-ce encore des bergers?

MAITRE A DANSER.

C'est ce qu'il vous plaira. Allons.

(Quatre danseurs exécutent tous les mouvements différents et toutes les sortes de pas que le maître à danser leur commande; et cette danse fait le premier intermède).

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

MONSIEUR JOURDAIN, MAITRE DE MUSIQUE,
MAITRE A DANSER, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà qui n'est point sot, et ces gens-là se trémoussent bien.

MAITRE DE MUSIQUE.

Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore, et vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est pour tantôt au moins; et la personne pour qui j'ai fait faire tout cela me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

MAITRE A DANSER.

Tout est prêt.

MAITRE DE MUSIQUE.

Au reste, Monsieur, ce n'est pas assez, il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les mercredis, ou tous les jeudis.

MONSIEUR JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité en ont ?

MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau ?

MAITRE DE MUSIQUE.

Sans doute. Il vous faudra trois voix, un dessus, une haute-contre et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole, d'un tiorbe et d'un clavecin pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritournelles.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y faudra mettre aussi une trompette marine⁴. La trompette marine est un instrument qui me plaît, et qui est harmonieux.

MAITRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous gouverner les choses.

MONSIEUR JOURDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens pour chanter à table.

MAITRE DE MUSIQUE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais surtout que le ballet soit beau.

MAITRE DE MUSIQUE.

Vous en serez content, et, entre autres choses, de certains menuets que vous y verrez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah ! les menuets sont ma danse, et je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon maître.

MAITRE A DANSER.

Un chapeau, Monsieur, s'il vous plaît. La, la, la ; La, la, la, la, la ; La, la, la, *bis* ; La, la, la ; La, la. En cadence, s'il vous plaît. La, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la, la ; La, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiés. La, la, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez votre corps.

MONSIEUR JOURDAIN.

Euh ?

MAITRE DE MUSIQUE.

Voilà qui est le mieux du monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

A propos. Apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise ; j'en aurai besoin tantôt.

MAITRE A DANSER.

Une révérence pour saluer une marquise ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, une marquise qui s'appelle Dorimène.

MAITRE A DANSER.

Donnez-moi la main.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non. Vous n'avez qu'à faire, je le retiendrai bien.

4. La *trompette marine* est, d'après Littré, un instrument de musique composé d'un manche fort long et d'un corps de bois résonnant, avec une seule corde, sur laquelle on joue avec un archet, en la pressant sur le manche avec le pouce.

MAITRE A DANSER.

Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

MONSIEUR JOURDAIN.

Faites un peu. Bon !

LE LAQUAIS.

Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

MONSIEUR JOURDAIN.

Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. Je veux que vous me voyiez faire.

SCÈNE II.

MAITRE D'ARMES, MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER, MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.

MAITRE D'ARMES, *après lui avoir mis le fleuret à la main.*

Allons, Monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quartée. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, et achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, Monsieur, il faut que l'épée parte la première, et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi, l'épée de tierce, et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Un saut en arrière. En garde, Monsieur, en garde !

(Le maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes en lui disant : En garde !)

MONSIEUR JOURDAIN.

Euh ?

MAITRE DE MUSIQUE.

Vous faites des merveilles.

MAITRE D'ARMES.

Je vous l'ai déjà dit ; tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses : à donner et à ne point recevoir ; et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps ; ce qui ne dépend

seulement que d'un petit mouvement de poignet, ou en dedans ou en dehors.

MONSIEUR JOURDAIN.

De cette façon donc un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme et de n'être point tué ?

MAITRE D'ARMES.

Sans doute. N'en vites-vous pas la démonstration ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui.

MAITRE D'ARMES.

Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un Etat, et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

MAITRE A DANSER.

Tout beau, Monsieur le tireur d'armes. Ne parlez de la danse qu'avec respect.

MAITRE DE MUSIQUE.

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

MAITRE D'ARMES.

Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne !

MAITRE DE MUSIQUE.

Voyez un peu l'homme d'importance !

MAITRE A DANSER.

Voilà un plaisant animal avec son plastron !

MAITRE D'ARMES.

Mon petit maître à danser, je vous ferais danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferais chanter de la belle manière.

MAITRE A DANSER.

Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

MONSIEUR JOURDAIN, *au maître à danser.*

Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative ?

MAITRE A DANSER.

Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce, et de sa quarte.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout doux, vous dis-je.

MAITRE D'ARMES.

Comment ? petit impertinent !

MONSIEUR JOURDAIN.

Eh ! mon maître d'armes.

MAITRE A DANSER.
 Comment? grand cheval de carrosse!
 MONSIEUR JOURDAIN.
 Eh! mon maître à danser.
 MAITRE D'ARMES.
 Si je me jette sur vous...
 MONSIEUR JOURDAIN.
 Doucement.
 MAITRE A DANSER.
 Si je mets sur vous la main...
 MONSIEUR JOURDAIN.
 Tout beau.
 MAITRE D'ARMES.
 Je vous étrillerai d'un air...
 MONSIEUR JOURDAIN.
 De grâce...
 MAITRE A DANSER.
 Je vous rosserai d'une manière...
 MONSIEUR JOURDAIN.
 Je vous prie...
 MAITRE DE MUSIQUE.
 Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.
 MONSIEUR JOURDAIN.
 Mon Dieu, arrêtez-vous.

SCÈNE III.

MAITRE DE PHILOSOPHIE, MAITRE DE MUSIQUE,
 MAITRE A DANSER,
 MAITRE D'ARMES, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Holà! Monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il, Messieurs?

MONSIEUR JOURDAIN.

Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures et vouloir en venir aux mains.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Hé quoi! Messieurs, faut-il s'emporter de la sorte? et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé

de la colère? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce? Et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements?

MAITRE A DANSER.

Comment! Monsieur, il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse, que j'exerce, et la musique, dont il fait profession?

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

MAITRE D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Faut-il que cela vous émeuve? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

MAITRE A DANSER.

Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

MAITRE DE MUSIQUE.

Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révéérée.

MAITRE D'ARMES.

Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et que sera donc la philosophie? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur et de baladin!

MAITRE D'ARMES.

Allez, philosophe de chien!

MAITRE DE MUSIQUE.

Allez, bélître de pédant!

MAITRE A DANSER.

Allez, cuistre fieffé!

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Comment? Maraudeurs que vous êtes...

(Le philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups, et sortent en se battant.)

MONSIEUR JOURDAIN.
 Monsieur le philosophe.
 MAITRE DE PHILOSOPHIE.
 Infâmes! coquins! insolents!
 MONSIEUR JOURDAIN.
 Monsieur le philosophe!
 MAITRE D'ARMES.
 La peste de l'animal!
 MONSIEUR JOURDAIN.
 Messieurs.
 MAITRE DE PHILOSOPHIE.
 Impudents!
 MONSIEUR JOURDAIN.
 Monsieur le philosophe!
 MAITRE A DANSER.
 Diantre soit de l'âne bête!
 MONSIEUR JOURDAIN.
 Messieurs.
 MAITRE DE PHILOSOPHIE.
 Scélérats!
 MONSIEUR JOURDAIN.
 Monsieur le philosophe!
 MAITRE DE MUSIQUE.
 Au diable l'impertinent!
 MONSIEUR JOURDAIN.
 Messieurs.
 MAITRE DE PHILOSOPHIE.
 Fripons! gueux! traitres! imposteurs!
 (Ils sortent).

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur le philosophe, Messieurs, Monsieur le philosophe, Messieurs, Monsieur le philosophe!... Oh! battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y saurais que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je serais bien fou de m'aller fourrer parmi eux pour recevoir quelque coup qui me ferait mal.

SCÈNE IV.

MAITRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR JOURDAIN.

MAITRE DE PHILOSOPHIE, *en raccommodant son collet.*
 Venons à notre leçon.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses, et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant, et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Ce sentiment est raisonnable. *Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le latin sans doute?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, mais faites comme si je ne le savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que sans la science la vie est presque une image de la mort.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ce latin-là a raison.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oh! oui, je sais lire et écrire.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaît-il que nous commençons? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que cette logique?

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir par le moyen des universaux; la seconde, de bien juger par le moyen des catégories; et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures. *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralip-ton*¹, etc.

1. Ces mots, dont l'assemblage ne présente aucun sens, forment le premier de quatre vers techniques ayant pour but de figurer les dix-neuf modes de syllogisme régulier de l'ancienne école.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous apprendre la morale ?

MONSIEUR JOURDAIN.

La morale ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables ; et, il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon soul, quand il m'en prend envie.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Est-ce la physique que vous voulez apprendre ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles et les propriétés du corps ; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Apprenez-moi l'orthographe.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Très volontiers.

MONSIEUR JOURDAIN.

Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien suivre votre pensée et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres et de la différente manière de les prononcer toutes. Et

là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix : A, E, I, O, U.

MONSIEUR JOURDAIN.

J'entends tout cela.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A¹.

MONSIEUR JOURDAIN.

A, A, oui.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

MONSIEUR JOURDAIN.

A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

MONSIEUR JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix O se forme en ouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

MONSIEUR JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable! I, O, I, O.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

MONSIEUR JOURDAIN.

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout à fait : U.

MONSIEUR JOURDAIN.

U, U. Il n'y a rien de plus véritable, U.

1. Il paraît incontestable que Molière a emprunté toutes ces démonstrations, relatives à la formation des sons, à l'ouvrage de Cordemoy ayant pour titre : *Discours physique de la parole* (Paris, chez Florentin Lambert, 1668).

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue, d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

MONSIEUR JOURDAIN.

U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela!

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Demain nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

MONSIEUR JOURDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut : DA.

MONSIEUR JOURDAIN.

DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : FA.

MONSIEUR JOURDAIN.

FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement : R, ra.

MONSIEUR JOURDAIN.

R, r, ra; R, r, r, r, r, ra. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes! et que j'ai perdu de temps! R, r, r, ra.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Fort bien.

MONSIEUR JOURDAIN.

Cela sera galant, oui.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non, point de vers.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la prose ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, je ne veux ni prose ni vers.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pourquoi ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il n'y a que la prose ou les vers ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Non ; Monsieur : tout ce qui n'est point prose est vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

De la prose.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quoi ! quand je dis : « Nicole, apportez-moi mes pantouffles, et me donnez mon bonnet de nuit », c'est de la prose ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par ma foi ! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien ; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour* ; mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres ; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non, non, je ne veux point tout cela ; je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la chose.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, vous dis-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées

comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, diverses manières dont on les peut mettre.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*. Ou bien : *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux*. Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir*. Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font*. Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour*.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais, de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

- Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

MONSIEUR JOURDAIN.

Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et vous prie de venir demain de bonne heure.

MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manquerai pas. (*Il sort*).

MONSIEUR JOURDAIN, à son laquais.

Comment, mon habit n'est point encore arrivé ?

LE LAQUAIS.

Non, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires ! J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur ! Au diable le tailleur ! La peste étouffe le tailleur ! Si je le tenais maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je...

SCÈNE V.

MAITRE TAILLEUR, GARÇON TAILLEUR PORTANT L'HABIT
DE MONSIEUR JOURDAIN,
MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah ! vous voilà ? Je m'allais mettre en colère contre vous.

MAITRE TAILLEUR.

Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a déjà deux mailles de rompues.

MAITRE TAILLEUR.

Ils ne s'élargiront que trop.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

MAITRE TAILLEUR.

Point du tout, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment, point du tout !

MAITRE TAILLEUR.

Non, ils ne vous blessent point.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

MAITRE TAILLEUR.

Vous vous imaginez cela.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je me l'imagine parce que je le sens. Voyez la belle raison !

MAITRE TAILLEUR.

Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir ; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que ceci ? Vous avez mis les fleurs en en bas.

MAITRE TAILLEUR.

Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en en haut.

MONSIEUR JOURDAIN.

Est-ce qu'il faut dire cela ?

MAITRE TAILLEUR.

Oui vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

MONSIEUR JOURDAIN.

Les personnes de qualité portent les fleurs en en bas ?

MAITRE TAILLEUR.

Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oh ! voilà qui est donc bien.

MAITRE TAILLEUR.

Si vous voulez, je les mettrai en en haut.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non.

MAITRE TAILLEUR.

Vous n'avez qu'à dire.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que l'habit m'aille bien ?

MAITRE TAILLEUR.

Belle demande ! Je défie un peintre avec son pinceau de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une ringrave¹, est le plus grand génie du monde ; et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

MONSIEUR JOURDAIN.

La perruque et les plumes sont-elles comme il faut ?

MAITRE TAILLEUR.

Tout est bien.

MONSIEUR JOURDAIN, *en regardant l'habit du tailleur.*

Ah ! ah ! Monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnais bien.

MAITRE TAILLEUR.

C'est que l'étoffe me sembla si belle que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, mais il ne fallait pas le lever avec le mien.

MAITRE TAILLEUR.

Voulez-vous mettre votre habit ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, donnez-moi.

MAITRE TAILLEUR.

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà ! entrez, vous autres. Mettez cet habit à Monsieur de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

(Quatre garçons tailleurs entrent, dont deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices, et deux autres la camisole, puis ils lui mettent son habit neuf ; et monsieur Jourdain se promène entre eux, et leur montre son habit pour voir s'il est bien. Le tout à la cadence de toute la symphonie).

GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

1. Ringrave, ou rhingrave, haut-de-chausses s'attachant au bas-de-chausses avec des rubans, et dont l'usage avait été, dit-on, introduit par un seigneur allemand (*Rheingraf*, comte du Rhin).

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment m'appellez-vous ?

GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon gentilhomme ! Voilà ce que c'est de se mettre en personne de qualité ! Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point « Mon gentilhomme ». Tenez, voilà pour « Mon gentilhomme ».

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monseigneur ! oh ! oh ! Monseigneur ! Attendez, mon ami. « Monseigneur » mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que « Monseigneur ». Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Votre Grandeur ! oh ! oh ! oh ! Attendez, ne vous en allez pas. A moi « Votre Grandeur » ! Ma foi, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. Tenez, voilà pour ma Grandeur.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous la remercions très humblement de ses libéralités.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il a bien fait, je lui allais tout donner.

(Les quatre garçons tailleurs se réjouissent par une danse, qui fait le second intermède).

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Suivez-moi, que j'aïlle un peu montrer mon habit par la ville; et surtout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

LAQUAIS.

Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Appellez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà.

SCÈNE II.

NICOLE, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Nicole!

NICOLE.

Plait-il?

MONSIEUR JOURDAIN.

Écoutez.

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'as-tu à rire?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN.

Que veut dire cette coquine-là?

NICOLE.

Hi, hi, hi! Comme vous voilà bâti! Hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment donc ?

NICOLE.

Ah, ah, mon Dieu ! Hi, hi, hi, hi, hi !

MONSIEUR JOURDAIN.

Quelle friponne est-ce là ? Te moques-tu de moi ?

NICOLE.

Nenni, Monsieur, j'en serais bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi !

MONSIEUR JOURDAIN.

Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE.

Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi !

MONSIEUR JOURDAIN.

Tu ne t'arrêteras pas ?

NICOLE.

Monsieur, je vous demande pardon ; mais vous êtes si plaisant que je ne saurais me tenir de rire. Hi, hi, hi !

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais voyez quelle insolence !

NICOLE.

Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi !

MONSIEUR JOURDAIN.

Je te...

NICOLE.

Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi !

MONSIEUR JOURDAIN.

Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE.

Hé bien, Monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

MONSIEUR JOURDAIN.

Prends-y bien garde. Il faut que pour tantôt tu nettoies...

NICOLE.

Hi, hi !

MONSIEUR JOURDAIN.

Que tu nettoies comme il faut...

NICOLE.

Hi, hi !

MONSIEUR JOURDAIN.

Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle, et...

NICOLE.

Hi, hi !

MONSIEUR JOURDAIN.

Encore ?

NICOLE.

Tenez, Monsieur, battez-moi plutôt, et me laissez rire tout mon souï, cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN.

J'enrage!

NICOLE.

De grâce, Monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN.

Si je te prends...

NICOLE.

Monsieur... eur, je crèverai... ai, si je ne ris. Hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres?

NICOLE.

Que voulez-vous que je fasse, Monsieur?

MONSIEUR JOURDAIN.

Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE.

Ah! par ma foi, je n'ai plus envie de rire; et toutes vos compagnies font tant de désordre céans que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ne dois-je point pour toi fermer ma porte à tout le monde?

NICOLE.

Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCÈNE III.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE,
LAQUAIS.

MADAME JOURDAIN.

Ah! ah! voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde de vous être fait enharnacher de la sorte? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous?

MONSIEUR JOURDAIN.

Il n'y a que des sots et des sottés, ma femme, qui se raileront de moi.

MADAME JOURDAIN.

Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure, et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?

MADAME JOURDAIN.

Tout ce monde-là est un monde qui a raison et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison. On dirait qu'il est céans carême-prenant tous les jours; et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE.

Madame parle bien. Je ne saurais plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici; et la pauvre Françoise est presque sur les dents à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouais, notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne.

MADAME JOURDAIN.

Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser, à l'âge que vous avez?

NICOLE.

Et d'un grand maître tireur d'armes qui vient, avec ses battements de pieds, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carreaux de notre salle?

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous, ma servante, et ma femme.

MADAME JOURDAIN.

Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes?

NICOLE.

Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je; vous êtes des ignorantes l'une et l'autre, et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

MADAME JOURDAIN.

Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je songerai à marier ma fille quand il se présentera un parti pour elle; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE.

J'ai encore ouï dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

MONSIEUR JOURDAIN.

Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

MADAME JOURDAIN.

N'irez-vous point un de ces jours au collège vous faire donner le fouet, à votre âge?

MONSIEUR JOURDAIN.

Pourquoi non? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège!

NICOLE.

Oui, ma foi, cela vous rendrait la jambe bien mieux faite.

MONSIEUR JOURDAIN.

Sans doute.

MADAME JOURDAIN.

Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

MONSIEUR JOURDAIN.

Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure?

MADAME JOURDAIN.

Oui, je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici?

MADAME JOURDAIN.

Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande : Ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est?

MADAME JOURDAIN.

Des chansons.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure?

MADAME JOURDAIN.

Hé bien ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment est-ce que cela s'appelle ?

MADAME JOURDAIN.

Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est de la prose, ignorante.

MADAME JOURDAIN.

De la prose ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers ; et tout ce qui n'est point vers n'est point prose¹. Heu ! voilà ce que c'est d'étudier. Et toi, sais-tu bien comment il faut faire pour dire un U ?

NICOLE.

Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U ?

NICOLE.

Quoi ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Dis un peu U pour voir.

NICOLE.

Hé bien, U.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je dis U.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui ; mais, quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je fais ce que vous me dites.

MONSIEUR JOURDAIN.

O l'étrange chose que d'avoir à faire à des bêtes ! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas : U, vois-tu ? U. Je fais la moue. U.

1. *Tout ce qui n'est point vers n'est point prose* est bien la leçon de la première édition, et celle qu'il faut maintenir. Croyant voir là une faute, on a, jusqu'ici, rectifié ainsi la phrase : « Tout ce qui n'est point vers est prose ». Mais on ne s'est pas aperçu que M. Jourdain se trompe en répétant de travers ce que lui a dit son maître de philosophie, comme il se trompe encore plus loin en disant à Nicole que l'U se forme en approchant la mâchoire d'en haut de celle d'en bas.

NICOLE.

Oui, cela est biau.

MADAME JOURDAIN.

Voilà qui est admirable.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là ?

NICOLE.

De quoi est-ce que tout cela guérit ?

MONSIEUR JOURDAIN.

J'enrage quand je vois des femmes ignorantes.

MADAME JOURDAIN.

Allez. Vous devriez envoyer promener tous ces gens-là avec leurs fariboles.

NICOLE.

Et surtout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouais ! ce maître d'armes vous tient fort au cœur. Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. (*Il fait apporter les fleurets et en donne un à Nicole*). Tiens. Raison démonstrative. La ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela ; et quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué ; et cela n'est-il pas beau d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un ? Là, pousse-moi un peu pour voir.

NICOLE.

Hé bien, quoi ? (*Nicole lui pousse plusieurs coups*).

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout beau ! Holà ! oh ! doucement ! Diantre soit la coquine !

NICOLE.

Vous me dites de pousser.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui ; mais tu me pousses en tierce avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

MADAME JOURDAIN.

Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies, et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

MONSIEUR JOURDAIN.

Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement ; et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

MADAME JOURDAIN.

Çamon¹ vraiment ! Il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau monsieur le comte dont vous êtes embéguiné.

MONSIEUR JOURDAIN.

Paix ! Songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui ? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez ; un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au Roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami et me traite comme si j'étais son égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devinerait jamais ; et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

MADAME JOURDAIN.

Oui, il a des bontés pour vous et vous fait des caresses, mais il vous emprunte votre argent.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé bien ! ne m'est-ce pas de l'honneur de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami ?

MADAME JOURDAIN.

Et ce seigneur, que fait-il pour vous ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Des choses dont on serait étonné si on les savait.

MADAME JOURDAIN.

Et quoi ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que, si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

MADAME JOURDAIN.

Oui. Attendez-vous à cela.

MONSIEUR JOURDAIN.

Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit ?

MADAME JOURDAIN.

Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

MADAME JOURDAIN.

Chansons !

1. Çamon, corruption de l'ancienne expression *c'est mon*, veut dire : « C'est bien certain ; en vérité ». C'est une manière d'affirmer avec plus de force.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouais ! vous êtes bien obstinée, ma femme ; je vous dis qu'il me tiendra parole, j'en suis sûr.

MADAME JOURDAIN.

Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous. Le voici.

MADAME JOURDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt ; et il me semble que j'ai diné, quand je le vois.

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je.

SCÈNE IV.

DORANTE, MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN,
NICOLE.

DORANTE.

Mon cher ami, Monsieur Jourdain, comment vous portez-vous ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE.

Et madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle ?

MADAME JOURDAIN.

Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE.

Comment ! Monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde !

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous voyez.

DORANTE.

Vous avez tout à fait bon air avec cet habit, et nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hai ! hai !

MADAME JOURDAIN, *à part*.

Il le gratte par où il se démange.

DORANTE.

Tournez-vous. Cela est tout à fait galant.

MADAME JOURDAIN, *à part*,

Oui, aussi sot par derrière que par devant.

DORANTE.

Ma foi, Monsieur Jourdain, j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlais de vous encore ce matin dans la chambre du Roi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur. (*A madame Jourdain*). Dans la chambre du Roi !

DORANTE.

Allons, mettez...

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

DORANTE.

Mon Dieu, mettez ; point de cérémonie entre nous, je vous prie.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur...

DORANTE.

Mettez, vous dis-je, Monsieur Jourdain, vous êtes mon ami.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE.

Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

MONSIEUR JOURDAIN.

J'aime mieux être incivil qu'importun.

DORANTE.

Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

MADAME JOURDAIN, *à part*.

Oui, nous ne le savons que trop.

DORANTE.

Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, et vous m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE.

Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnaître les plaisirs qu'on me fait.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je n'en doute point, Monsieur.

DORANTE.

Je veux sortir d'affaire avec vous, et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à M^{me} Jourdain*.

Hé bien ! vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE.

Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à M^{me} Jourdain.*

Je vous le disais bien.

DORANTE.

Voyons un peu ce que je vous dois.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à M^{me} Jourdain.*

Vous voilà, avec vos soupçons ridicules.

DORANTE.

Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté?

MONSIEUR JOURDAIN.

Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

DORANTE.

Cela est vrai.

MONSIEUR JOURDAIN.

Une autre fois, six-vingts.

DORANTE.

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et une autre fois, cent quarante.

DORANTE.

Vous avez raison.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

DORANTE.

Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

DORANTE.

Justement.

MONSIEUR JOURDAIN.

Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.

DORANTE.

Il est vrai.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sols huit deniers à votre marchand.

DORANTE.

Fort bien. Douze sols huit deniers ; le compte est juste.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et mille sept cent quarante-huit livres sept sols quatre deniers à votre sellier.

DORANTE.

Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DORANTE.

Somme totale et juste : quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents pistoles que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous paierai au premier jour.

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

Hé bien, ne l'avais-je pas bien deviné ?

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à M^{me} Jourdain.*

Paix !

DORANTE.

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Eh, non !

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à M^{me} Jourdain.*

Taisez-vous !

DORANTE.

Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, Monsieur.

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à M^{me} Jourdain.*

Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

MONSIEUR JOURDAIN.

Point, Monsieur.

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

C'est un vrai enjôleux.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à M^{me} Jourdain.*

Taisez-vous donc.

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à M^{me} Jourdain.*

Vous tairez-vous ?

DORANTE.

J'ai force gens qui m'en prêteraient avec joie ; mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferais tort si j'en demandais à quelque autre.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites. Je vais querir votre affaire.

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

Quoi! vous allez encore lui donner cela?

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à M^{me} Jourdain.*

Que faire? Voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du Roi?

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCÈNE V.

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

Vous me semblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, Madame Jourdain?

MADAME JOURDAIN.

J'ai la tête plus grosse que le poing, et si¹ elle n'est pas enflée.

DORANTE.

Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point?

MADAME JOURDAIN.

Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE.

Comment se porte-t-elle?

MADAME JOURDAIN.

Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE.

Ne voulez-vous point un de ces jours venir voir avec elle le ballet et la comédie que l'on fait chez le Roi?

MADAME JOURDAIN.

Oui vraiment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE.

Je pense, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.

MADAME JOURDAIN.

Tredame! Monsieur, est-ce que madame Jourdain est décrépité, et la tête lui grouille-t-elle déjà?

1. C'est-à-dire : et pourtant; ancienne acception de l'adverbe *si*, qui était encore usitée au xvii^e siècle.

DORANTE.

Ah ! ma foi, Madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne songeais pas que vous êtes jeune, et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

SCÈNE VI.

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN,
DORANTE, NICOLE.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà deux cents louis bien eomptés.

DORANTE.

Je vous assure, Monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la Cour.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous suis trop obligé.

DORANTE.

Si Madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

MADAME JOURDAIN.

Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE, *bas à monsieur Jourdain.*

Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas ; et je l'ai fait consentir enfin au cadeau¹ que vous lui voulez donner.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

DORANTE.

Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mites entre les mains pour lui en faire présent de votre part : mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule, et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment l'a-t-elle trouvé ?

DORANTE.

Merveilleux ; et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

MONSIEUR JOURDAIN.

Plût au Ciel !

1. Un cadeau est une partie de plaisir offerte à des femmes.

MADAME JOURDAIN, à Nicole.

Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE.

Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent et la grandeur de votre amour.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ce sont, Monsieur, des bontés qui m'accablent ; et je suis dans une confusion la plus grande du monde de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

DORANTE.

Vous moquez-vous ? Est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules ? Et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offrait ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oh ! assurément, et de très grand cœur.

MADAME JOURDAIN, à Nicole.

Que sa présence me pèse sur les épaules !

DORANTE.

Pour moi, je ne regarde rien, quand il faut servir un ami ; et, lorsque vous me fîtes confiance de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable chez qui j'avais commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il est vrai, ce sont des bontés qui me confondent.

MADAME JOURDAIN, à Nicole.

Est-ce qu'il ne s'en ira point ?

NICOLE.

Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE.

Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur. Les femmes aiment surtout les dépenses qu'on fait pour elles ; et vos fréquentes sérénades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il n'y a point de dépenses que je ne fisse, si par là je pouvais trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissants, et c'est un honneur que j'achèterais au prix de toute chose.

MADAME JOURDAIN, à Nicole.

Que peuvent-ils tant dire ensemble ? Va-t'en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE.

Ce sera tantôt que vous jouirez à votre aise du plaisir de sa vue, et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dîner.

DORANTE.

Vous avez fait prudemment, et votre femme aurait pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention, et, pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

MONSIEUR JOURDAIN *s'aperçoit que Nicole écoute,*
et lui donne un soufflet.

Ouais ! vous êtes bien impertinente ! (*A Dorante*). Sortons, s'il vous plaît.

SCÈNE VII.

MADAME JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE.

Ma foi, Madame, la curiosité m'a coûté quelque chose ; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche, et ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez.

MADAME JOURDAIN.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne, et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle. C'est un homme qui me revient, et je veux aider sa recherche, et lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE.

En vérité, Madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentiments : car, si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins, et je souhaiterais que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

MADAME JOURDAIN.

Va-t'en lui parler de ma part, et lui dire que tout à l'heure il me vienne trouver pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE.

J'y cours, Madame, avec joie, et je ne pouvais recevoir

une commission plus agréable. (*Seule*). Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

SCÈNE VIII.

CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE.

Ah! vous voilà tout à propos. Je suis une ambassadrice de joie, et je viens...

CLÉONTE.

Retire-toi, perfide, et ne me viens point amuser avec tes traîtresses paroles.

NICOLE.

Est-ce ainsi que vous recevez...

CLÉONTE.

Retire-toi, te dis-je, et va-t'en dire de ce pas à ton infidèle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

NICOLE.

Quel vertigo est-ce donc là? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire.

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle, petite scélérate! Allons, vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

NICOLE.

Quoi! tu me viens aussi...

COVIELLE.

Ote-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.

NICOLE.

Ouais! Quelle mouche les a piqués tous deux? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

SCÈNE IX.

CLÉONTE, COVIELLE.

CLÉONTE.

Quoi! traiter un amant de la sorte? et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amants?

COVIELLE.

C'est une chose épouvantable que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLÉONTE.

Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la

tendresse qu'on peut imaginer; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit; elle fait tous mes soins, tous mes désirs, toute ma joie; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle: et voilà de tant d'amitié la digne récompense! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables; je la rencontre par hasard; mon cœur à cette vue se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage; je vole avec ravissement vers elle; et l'infidèle détourne de moi ses regards, et passe brusquement comme si de sa vie elle ne m'avait vu!

COVIELLE.

Je dis les mêmes choses que vous.

CLÉONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

COVIELLE.

Et à celle, Monsieur, de la pendarde de Nicole?

CLÉONTE.

Après tant de sacrifices ardents, de soupirs et de vœux que j'ai faits à ses charmes!

COVIELLE.

Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine!

CLÉONTE.

Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux!

COVIELLE.

Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle!

CLÉONTE.

Tant d'ardeur que j'ai fait paraître à la chérir plus que moi-même!

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place!

CLÉONTE.

Elle me fuit avec mépris!

COVIELLE.

Elle me tourne le dos avec effronterie!

CLÉONTE.

C'est une perfidie digne des plus grands châtimens.

COVIELLE.

C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLÉONTE.

Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE.

Moi, Monsieur? Dieu m'en garde!

CLÉONTE.

Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.

COVIELLE.

N'ayez pas peur.

CLÉONTE.

Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien.

COVIELLE.

Qui songe à cela?

CLÉONTE.

Je veux contre elle conserver mon ressentiment et rompre ensemble tout commerce.

COVIELLE.

J'y consens.

CLÉONTE.

Ce monsieur le comte qui va chez elle lui donne peut-être dans la vue; et son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE.

C'est fort bien dit, et j'entre pour mon compte dans tous vos sentiments.

CLÉONTE.

Donne la main à mon dépit, et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourraient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable; et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, Monsieur? Voilà une belle mijaurée, une pimpe-souée¹ bien bâtie, pour vous donner tant d'amour! Je ne lui vois rien que de très médiocre, et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

CLÉONTE.

Cela est vrai, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feu, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

1. Une *pimpesouée* est une précieuse, une femme prétentieuse et ridicule. On donne pour étymologie à ce mot l'ancien verbe *pimper*, qui a fait *pimpant*, et l'adjectif *souef*, doux, venant du latin *suavis*.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLÉONTE.

Oui ; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches ; et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs, est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE.

Pour sa taille, elle n'est pas grandé.

CLÉONTE.

Non ; mais elle est aisée et bien prise.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions.

CLÉONTE.

Il est vrai ; mais elle a grâce à tout cela, et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'esprit...

CLÉONTE.

Ah ! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE.

Sa conversation...

CLÉONTE.

Sa conversation est charmante.

COVIELLE.

Elle est toujours sérieuse.

CLÉONTE.

Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes ? et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos ?

COVIELLE.

Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLÉONTE.

Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord ; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.

COVIELLE.

Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉONTE.

Moi, j'aimerais mieux mourir ; et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE.

Le moyen, si vous la trouvez si parfaite ?

CLÉONTE.

C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi

je veux faire mieux voir la force de mon cœur, à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici.

SCÈNE X.

CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE.

Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

LUCILE.

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je te dis. Mais le voilà.

CLÉONTE.

Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE.

Je veux vous imiter.

LUCILE.

Qu'est-ce donc, Cléonte ? qu'avez-vous ?

NICOLE.

Qu'as-tu donc, Covielle ?

LUCILE.

Quel chagrin vous possède ?

NICOLE.

Quelle mauvaise humeur te tient ?

LUCILE.

Etes-vous muet, Cléonte ?

NICOLE.

As-tu perdu la parole, Covielle ?

CLÉONTE.

Que voilà qui est scélérat !

COVIELLE.

Que cela est Judas !

LUCILE.

Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.

CLÉONTE.

Ah ! ah ! on voit ce qu'on a fait.

NICOLE.

Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre.

COVIELLE.

On a deviné l'enclouure.

LUCILE.

N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de votre dépit ?

CLÉONTE.

Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler; et j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas comme vous pensez de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avec vous, et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine sans doute à vaincre l'amour que j'ai pour vous; cela me causera des chagrins. Je souffrirai un temps; mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le cœur que d'avoir la faiblesse de retourner à vous.

COVIELLE.

Queussi-queumi ¹.

LUCILE.

Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLÉONTE.

Non, je ne veux rien écouter.

NICOLE.

Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vite.

COVIELLE.

Je ne veux rien entendre.

LUCILE.

Sachez que ce matin...

CLÉONTE.

Non, vous dis-je.

NICOLE.

Apprends que...

COVIELLE.

Non, traîtresse.

LUCILE.

Ecoutez.

CLÉONTE.

Point d'affaire.

NICOLE.

Laisse-moi dire.

COVIELLE.

Je suis sourd.

LUCILE.

Cléonte.

CLÉONTE.

Non.

NICOLE

Covielle.

COVIELLE.

Point.

1. *Queussi-queumi*, locution paysanne qui signifie : tout de même.

Arrêtez. LUCILE.
 Chansons! CLÉONTE.
 Entends-moi. NICOLE.
 Bagatelles! COVIELLE.
 Un moment. LUCILE.
 Point du tout. CLÉONTE.
 Un peu de patience. NICOLE.
 Tarare ¹. COVIELLE.
 Deux paroles. LUCILE.
 Non, c'en est fait. CLÉONTE.
 Un mot. NICOLE.
 Plus de commerce. COVIELLE.

LUCILE.
 Hé bien, puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE.
 Puisque tu fais comme cela, prends-le tout comme tu voudras.

CLÉONTE.
 Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE.
 Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE.
 Apprends-nous un peu cette histoire.

NICOLE.
 Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLÉONTE.
 Dites-moi...

LUCILE.
 Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE.
 Conte-moi...

¹ *Tarare*, interjection familière exprimant le dédain, et à laquelle paraît répondre assez bien le *zut* d'aujourd'hui.

Non, je ne conte rien. NICOLE.

De grâce... CLÉONTE.

Non, vous dis-je. LUCILE.

Par charité. COVIELLE.

Point d'affaire. NICOLE.

Je vous en prie. CLÉONTE.

Laissez-moi. LUCILE.

Je t'en conjure. COVIELLE.

Ote-toi de là. NICOLE.

Lucile ! CLÉONTE.

Non. LUCILE.

Nicole ! COVIELLE.

Point. NICOLE.

Au nom des dieux !... CLÉONTE.

Je ne veux pas. LUCILE.

Parle-moi. COVIELLE.

Point du tout. NICOLE.

Eclaircissez mes doutes. CLÉONTE.

Non, je n'en ferai rien. LUCILE.

Guéris-moi l'esprit. COVIELLE.

Non, il ne me plaît pas. NICOLE.

CLÉONTE.

Hé bien, puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la

dernière fois, et je vais loin de vous mourir de douleur et d'amour.

COVIELLE.

Et moi, je vais suivre ses pas.

LUCILE.

Cléonte!

NICOLE.

Covielle!

CLÉONTE.

Eh?

COVIELLE.

Plait-il?

LUCILE.

Où allez-vous?

CLÉONTE.

Où je vous ai dit.

COVIELLE.

Nous allons mourir.

LUCILE.

Vous allez mourir, Cléonte?

CLÉONTE.

Oui, cruelle, puisque vous le voulez.

LUCILE.

Moi, je veux que vous mouriez?

CLÉONTE.

Oui, vous le voulez.

LUCILE.

Qui vous le dit?

CLÉONTE.

N'est-ce pas le vouloir que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons?

LUCILE.

Est-ce ma faute? Et, si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurais-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante qui veut, à toute force, que la seule approche d'un homme déshonore une fille? qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre, et nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir?

NICOLE.

Voilà le secret de l'affaire.

CLÉONTE.

Ne me trompez-vous point, Lucile?

COVIELLE.

Ne m'en donnes-tu point à garder¹?

1. En donner à garder, en faire accroire.

LUCILE.

Il n'est rien de plus vrai.

NICOLE.

C'est la chose comme elle est.

COVIELLE.

Nous rendrons-nous à cela ?

CLÉONTE.

Ah ! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez apaiser de choses dans mon cœur, et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime !

COVIELLE.

Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là !

SCÈNE XI.

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE,
COVIELLE, NICOLE.

MADAME JOURDAIN.

Je suis bien aise de vous voir, Cléonte, et vous voilà tout à propos. Mon mari vient, prenez vite votre temps pour lui demander Lucile en mariage.

CLÉONTE.

Ah ! Madame, que cette parole m'est douce et qu'elle flatte mes désirs ! Pouvais-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuse ?

SCÈNE XII.

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, CLÉONTE,
LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

CLÉONTE.

Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même ; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

MONSIEUR JOURDAIN.

Avant que de vous rendre réponse, Monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉONTE.

Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hési-

tent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments sur cette matière un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables. Je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de services, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable; mais avec tout cela je ne veux point me donner un nom où d'autres en ma place croiraient pouvoir prétendre, et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Touchez là, Monsieur. Ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE.

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.

MADAME JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme? Est-ce que nous sommes, nous autres de la côte de saint Louis?

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous, ma femme, je vous vois venir.

MADAME JOURDAIN.

Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie?

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà pas le coup de langue!

MADAME JOURDAIN.

Et votre père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien?

MONSIEUR JOURDAIN.

Peste soit de la femme! Elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui; mais, pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

MADAME JOURDAIN.

Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre, et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE.

Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre

village qui est le plus grand malitorne¹ et le plus sot dadais que j'aie jamais vu.

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous impertinente ! vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur, et je la veux faire marquise.

MADAME JOURDAIN.

Marquise !

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, marquise.

MADAME JOURDAIN.

Hélas ! Dieu m'en garde !

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est une chose que j'ai résolue.

MADAME JOURDAIN.

C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il fallait qu'elle me vint visiter en équipage de grande dame, et qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. « Voyez-vous, dirait-on, cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse ? C'est la fille de monsieur Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous : elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà ; et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la Porte-Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant, peut-être bien cher en l'autre monde, et l'on ne devient guère si riches à être honnêtes gens ». Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire : « Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi ».

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage : ma fille sera marquise en dépit de tout le monde ; et, si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

MADAME JOURDAIN.

Cléonte, ne perdez point courage encore. Suivez-moi, ma fille, et venez dire résolument à votre père que, si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

1. *Malitorne* (probablement composé de *mal* et de *tourné*), qui a mauvaise tournure.

SCÈNE XIII.

CLÉONTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Vous avez fait de belles affaires, avec vos beaux sentiments.

CLÉONTE.

Que veux-tu? J'ai un scrupule là-dessus que l'exemple ne saurait vaincre.

COVIELLE.

Vous moquez-vous, de le prendre sérieusement avec un homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il est fou? et vous coûtait-il quelque chose de vous accommoder à ses chimères?

CLÉONTE.

Tu as raison; mais je ne croyais pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse pour être gendre de monsieur Jourdain.

COVIELLE.

Ah! ah! ah!

CLÉONTE.

De quoi ris-tu?

COVIELLE.

D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLÉONTE.

Comment?

COVIELLE.

L'idée est tout à fait plaisante.

CLÉONTE.

Quoi donc?

COVIELLE.

Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans une bourle¹ que je veux faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie; mais, avec lui, on peut hasarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons, et il est homme à y jouer son rôle à merveille, à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts, laissez-moi faire seulement.

1. *Bourle* (espagnol *burla*), farce, tromperie. C'est à tort qu'on a depuis imprimé *bourde*, qui signifie mensonge.

CLÉONTE.

Mais apprends-moi...

COVIELLE.

Je vais vous instruire de tout ; retirons-nous, le voilà qui revient.

SCÈNE XIV.

MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Que diable est-ce là ? Ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher, et moi je ne vois rien de si beau que de hanter les grands seigneurs ; il n'y a qu'honneur et que civilité avec eux, et je voudrais qu'il m'eût coûté deux doigts de la main et être né comte ou marquis.

LAQUAIS.

Monsieur, voici monsieur le comte, et une dame qu'il mène par la main.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé ! mon Dieu, j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir ici tout à l'heure.

SCÈNE XV.

DORIMÈNE, DORANTE, LAQUAIS.

LAQUAIS.

Monsieur dit comme cela qu'il va venir ici tout à l'heure.

DORANTE.

Voilà qui est bien.

DORIMÈNE.

Je ne sais pas, Dorante ; je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connais personne.

DORANTE.

Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne ?

DORIMÈNE.

Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour, à recevoir de trop grands témoignages de votre passion ? J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plait. Les visites fré-

quentes ont commencé ; les déclarations sont venues ensuite, qui après elles ont traîné les sérénades et les cadeaux, que les présents ont suivi. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point, et pied à pied vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien, et je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

DORANTE.

Ma foi, Madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, et ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, et vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que dès aujourd'hui vous ne fassiez tout mon bonheur ?

DORIMÈNE.

Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble ; et les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE.

Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés ; et l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMÈNE.

Enfin j'en reviens toujours là. Les dépenses que je vous vois faire pour moi m'inquiètent par deux raisons : l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrais ; et l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez ; et je ne veux point cela.

DORANTE.

Ah ! Madame, ce sont des bagatelles, et ce n'est pas par là...

DORIMÈNE.

Je sais ce que je dis ; et entre autres le diamant que vous m'avez forcée à prendre est d'un prix...

DORANTE.

Eh ! Madame, de grâce, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous, et souffrez... Voici le maître du logis.

SCÈNE XVI.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN, *après avoir fait deux révérences,*
se trouvant trop près de Dorimène.

Un peu plus loin, Madame.

DORIMÈNE.

Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Un pas, s'il vous plaît.

DORIMÈNE.

Quoi donc ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Reculez un peu pour la troisième.

DORANTE.

Madame, monsieur Jourdain sait son monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir assez fortuné, pour être si heureux que d'avoir le bonheur que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grâce, de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence ; et, si j'avais aussi le mérite, pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le Ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... des...

DORANTE.

Monsieur Jourdain, en voilà assez ; madame n'aime pas les grands compliments, et elle sait que vous êtes homme d'esprit. (*Bas à Dorimène*). C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

DORIMÈNE, *de même*.

Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.

DORANTE, *haut*.

Madame, voilà le meilleur de mes amis.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.

Galant homme tout à fait.

DORIMÈNE.

J'ai beaucoup d'estime pour lui.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grâce.

DORANTE, *bas à M. Jourdain*.

Prenez bien garde, au moins, à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Dorante*.

Ne pourrais-je pas seulement lui demander comment elle le trouve ?

DORANTE, *bas à M. Jourdain*.

Comment ? gardez-vous en bien. Cela serait vilain à vous ; et, pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'était pas vous qui lui eussiez fait ce présent. (*Haut*). Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMÈNE.

Il m'honore beaucoup.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Dorante.*

Que je vous suis obligé, Monsieur, de lui parler ainsi pour moi !

DORANTE, *bas à M. Jourdain.*

J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Dorante.*

Je ne sais quelles grâces vous en rendre.

DORANTE.

Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

DORIMÈNE.

C'est bien de la grâce qu'il me fait.

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame, c'est vous qui faites les grâces, et...

DORANTE.

Songeons à manger.

LAQUAIS, *à M. Jourdain.*

Tout est prêt, Monsieur.

DORANTE.

Allons donc nous mettre à table, et qu'on fasse venir les musiciens.

(Six cuisiniers qui ont préparé le festin dansent ensemble et font le troisième intermède; après quoi, ils apportent une table couverte de plusieurs mets).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, DORIMÈNE, MONSIEUR JOURDAIN,
DEUX MUSICIENS, UNE MUSICIENNE, LAQUAIS.

DORIMÈNE.

Comment, Dorante, voilà un repas tout à fait magnifique!

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous vous moquez, Madame, et je voudrais qu'il fût plus digne de vous être offert. (*Tous se mettent à table*).

DORANTE.

Monsieur Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte, et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chère et des barbarismes de bon goût. Si Damis s'en était mêlé, tout serait dans les règles; il y aurait partout de l'élégance et de l'érudition, et il ne manquerait pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donnerait, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux; de vous parler d'un pain de rive¹, à biseau doré, relevé de croûte partout, croquant tendrement sous la dent; d'un vin à sève veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant; d'un carré de mouton gourmandé de persil; d'une longe de veau de rivière, longue comme cela, blanche, délicate, et qui sous les dents est une vraie pâte d'amande; de perdrix relevées d'un fumet surprenant; et, pour son opéra, d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros din-don cantonné de pigeonneaux et couronné d'oignons blancs

1. Le *pain de rive* est, d'après Littré, le pain cuit sur la rive du four, et qui, n'ayant point touché les autres pains, se trouve cuit et doré tout à l'entour.

mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance; et, comme monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrais que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMÈNE.

Je ne réponds à ce compliment qu'en mangeant comme je fais.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! que voilà de belles mains!

DORIMÈNE.

Les mains sont médiocres, Monsieur Jourdain; mais vous voulez parler du diamant, qui est fort beau.

MONSIEUR JOURDAIN.

Moi, Madame! Dieu me garde d'en vouloir parler: ce ne serait pas agir en galant homme, et le diamant est fort peu de chose.

DORIMÈNE.

Vous êtes bien dégoûté.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous avez trop de bonté...

DORANTE.

Allons, qu'on donne du vin à monsieur Jourdain, et à ces messieurs, qui nous feront la grâce de nous chanter un air à boire.

DORIMÈNE.

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère que d'y mêler la musique, et je me vois ici admirablement régalée.

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame, ce n'est pas...

DORANTE.

Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces messieurs: ce qu'ils nous diront vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

(Les musiciens et la musicienne prennent des verres, chantent deux chansons à boire, et sont soutenus de toute la symphonie).

PREMIÈRE CHANSON A BOIRE.

*Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour;
Ah! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes!
Vous et le vin, vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour:
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.*

*Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits,
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie!
Ah! l'un de l'autre ils me donnent envie,*

*Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits :
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.*

SECONDE CHANSON A BOIRE.

*Buvons, chers amis, buvons,
Le temps qui fuit nous y convie ;
Profitions de la vie
Autant que nous pouvons :
Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours ;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.*

*Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie ;
Notre philosophie
Le met parmi les pots :
Les biens, le savoir et la gloire
N'ôtent point les soucis fâcheux ;
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.*

*Sus, sus, du vin, partout versez, garçons, versez,
Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise assez.*

DORIMÈNE.

Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter, et cela est tout à fait beau.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vois encore ici, Madame, quelque chose de plus beau.

DORIMÈNE.

Ouais ! monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensais.

DORANTE.

Comment ! Madame, pour qui prenez-vous monsieur Jourdain ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Je voudrais bien qu'elle me prit pour ce que je dirais.

DORIMÈNE.

Encore !

DORANTE.

Vous ne le connaissez pas.

MONSIEUR JOURDAIN.

Elle me connaîtra quand il lui plaira.

DORIMÈNE.

Oh ! je le quitte.

DORANTE.

Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous

ne voyez pas que monsieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous touchez.

DORIMÈNE.

Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

MONSIEUR JOURDAIN.

Si je pouvais ravir votre cœur, je serais...

SCÈNE II.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN,
DORIMÈNE, DORANTE,
MUSICIENS, MUSICIENNE, LAQUAIS.

MADAME JOURDAIN.

Ah! ah! je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendait pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, Monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur? Je viens de voir un théâtre là-bas, et je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien, et c'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la comédie tandis que vous m'envoyez promener.

DORANTE.

Que voulez-vous dire, Madame Jourdain? et quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, et que c'est lui qui donne ce régal à Madame? Apprenez que c'est moi, je vous prie; qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison, et que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, impertinente, c'est monsieur le comte qui donne tout ceci à Madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui.

MADAME JOURDAIN.

Ce sont des chansons que cela; je sais ce que je sais.

DORANTE.

Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

MADAME JOURDAIN.

Je n'ai que faire de lunettes, Monsieur, et je vois assez clair; il y a longtemps que je sens les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux sottises de mon mari. Et vous, Madame, pour une grande dame, cela

n'est ni beau ni honnête à vous de mettre de la dissension dans un ménage, et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

DORIMÈNE.

Que veut donc dire tout ceci? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante.

(Elle sort).

DORANTE.

Madame, holà! Madame, où courez-vous?

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame! Monsieur le comte, faites-lui excuses, et tâchez de la ramener. *(A Madame Jourdain).* Ah! impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits; vous me venez faire des affronts devant tout le monde, et vous chassez de chez moi des personnes de qualité.

MADAME JOURDAIN.

Je me moque de leur qualité.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne sais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venu troubler.

(On ôte la table).

MADAME JOURDAIN, *sortant.*

Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends, et j'aurai pour moi toutes les femmes.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colère. Elle est arrivée là bien malheureusement. J'étais en humeur de dire de jolies choses, et jamais je ne m'étais senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela?

SCÈNE III.

COVIELLE DÉGUISÉ, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

COVIELLE.

Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, Monsieur.

COVIELLE.

Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

MONSIEUR JOURDAIN.

Moi!

COVIELLE.

Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous baiser.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pour me baiser!

COVIELLE.

Oui. J'étais grand ami de feu monsieur votre père!

MONSIEUR JOURDAIN.

De feu monsieur mon père!

COVIELLE.

Oui. C'était un fort honnête gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment dites-vous?

COVIELLE.

Je dis que c'était un fort honnête gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon père!

COVIELLE.

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous l'avez fort connu?

COVIELLE.

Assurément.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et vous l'avez connu pour gentilhomme?

COVIELLE.

Sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE.

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE.

Lui, marchand! C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux; et, comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je suis ravi de vous connaître, afin que vous rendiez ce témoignage-là que mon père était gentilhomme.

COVIELLE.

Je le soutiendrai devant tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène?

COVIELLE.

Depuis avoir connu feu monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par tout le monde !

COVIELLE.

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE.

Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours ; et, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quelle ?

COVIELLE.

Vous savez que le fils du Grand Turc est ici ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Moi ? non.

COVIELLE.

Comment ! Il a un train tout à fait magnifique : tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par ma foi, je ne savais pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

MONSIEUR JOURDAIN.

Le fils du Grand Turc ?

COVIELLE.

Oui ; et il veut être votre gendre.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon gendre, le fils du Grand Turc !

COVIELLE.

Le fils du Grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi ; et, après quelques autres discours, il me dit : *Acciam croc soler ouch alla moustaph gidelum amanahem varahini oussere carbulath*. C'est-à-dire : « N'as-tu point vu une jeune belle personne qui est la fille de monsieur Jourdain, gentilhomme parisien » ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Le fils du Grand Turc dit cela de moi ?

COVIELLE.

Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connaissais particulièrement et que j'avais vu votre fille : « Ah ! me dit-il, *Marababa sahem* » ; c'est-à-dire : « Ah ! que je suis amoureux d'elle » !

MONSIEUR JOURDAIN.

Marababa sahem veut dire : Ah ! que je suis amoureux d'elle ?

COVIELLE.

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par ma foi, vous faites bien de me le dire, car, pour moi, je n'aurais jamais cru que *Marababa sahem* eût voulu dire : Ah ! que je suis amoureux d'elle ! Voilà une langue admirable que ce turc !

COVIELLE.

Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *Cacaracamouchen* ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Cacaracamouchen ? Non.

COVIELLE.

C'est-à-dire : Ma chère âme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Cacaracamouchen veut dire : Ma chère âme ?

COVIELLE.

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà qui est merveilleux ! *Cacaracamouchen*, ma chère âme : dirait-on jamais cela ? Voilà qui me confond.

COVIELLE.

Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage ; et, pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *Mamamouchi*, qui est une certaine grande dignité de son pays.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mamamouchi ?

COVIELLE.

Oui, *Mamamouchi* ; c'est-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin, ce sont de ces anciens... Paladin enfin ! Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde ; et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

MONSIEUR JOURDAIN.

Le fils du Grand Turc m'honore beaucoup, et je vous prie de me mener chez lui pour lui en faire mes remerciements.

COVIELLE.

Comment ! le voilà qui va venir ici.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il va venir ici ?

COVIELLE.

Oui ; et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà qui est bien prompt.

COVIELLE.

Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre qui s'est allé mettre dans la tête un certain Cléonte, et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE.

Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand Turc ; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du Grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré ; et l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, et... Je l'entends venir ; le voilà.

SCÈNE IV.

CLÉONTE EN TURC, AVEC TROIS PAGES PORTANT SA VESTE,
MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE DÉGUISÉ.

CLÉONTE.

Ambousahim oqui boraf, Jordina, salamalequi.

COVIELLE.

C'est à dire : « Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri ». Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je suis très humble serviteur de Son Altesse Turque.

COVIELLE.

Carigar camboto oustin moraf.

CLÉONTE.

Oustin yoc catamalequi basum base alla moran.

COVIELLE.

Il dit que le Ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents.

MONSIEUR JOURDAIN.

Son Altesse Turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE.

Ossa binamen sadoc babally oracaf ouram.

CLÉONTE.

Bel-men.

COVIELLE.

Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tant de choses en deux mots ?

COVIELLE.

Oui; la langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

SCÈNE V.

DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Ha! ha! ha! Ma foi, cela est tout-à-fait drôle. Quelle dupe! Quand il aurait appris son rôle par cœur, il ne pourrait pas le mieux jouer. Ah! ah! Je vous prie, Monsieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE.

Ah! ah! Covielle, qui t'aurait reconnu? Comme te voilà ajusté!

COVIELLE.

Vous voyez. Ah! ah!

DORANTE.

De quoi ris-tu ?

COVIELLE.

D'une chose, Monsieur, qui le mérite bien.

DORANTE.

Comment ?

COVIELLE.

Je vous le donnerais en bien des fois, Monsieur, à deviner le stratagème dont nous nous servons auprès de monsieur Jourdain pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DORANTE.

Je ne devine point le stratagème, mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprends.

COVIELLE.

Je sais, Monsieur, que la bête vous est connue.

DORANTE.

Apprends-moi ce que c'est.

COVIELLE.

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin pour faire

place à ce que j'aperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

(La cérémonie turque pour ennoblir le bourgeois se fait en danse et en musique, et compose le quatrième intermède).

Le mufti, quatre dervis, six turcs dansants, six turcs musiciens, et autres joueurs d'instruments à la turque, sont les acteurs de cette cérémonie.

Le mufti invoque Mahomet avec les douze turcs et les quatre dervis; après on lui amène le bourgeois vêtu à la turque, sans turban et sans sabre, auquel il chante ces paroles :

LE MUFTI.

*Se ti sabir,
Ti respondir;
Se non sabir,
Tazir, tazir.*

*Mi star mufti,
Ti qui star ti?
Non intendir,
Tazir, tazir.*

Le mufti demande en même langue aux turcs assistants de quelle religion est le bourgeois, et ils l'assurent qu'il est mahométan. Le mufti invoque Mahomet en langue franque, et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI.

*Mahameta per Giourdina
Mi pregar sera e matina,
Voler far un paladina
Dé Giourdina, dé Giourdina.*

*Dar turbanta é dar scarcina
Con galera é brigantina
Per deffender Palestina.
Mahameta, etc.*

Le mufti demande aux turcs si le bourgeois sera ferme dans la religion mahométane, et leur chante ces paroles :

LE MUFTI.

Star bcn Turca Giourdina.

LES TURCS.

Hi valla.

LE MUFTI danse et chante ces mots :

Hu la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

Les turcs répondent les mêmes vers.

Le mufti propose de donner le turban au bourgeois, et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI.

Ti non star furba?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUFTI.

Non star fursanta?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUFTI.

Donar turbanta, donar turbanta.

Les turcs répètent tout ce qu'a dit le mufti pour donner le turban au bourgeois. Le mufti et les dervis se coiffent avec des turbans de cérémonie, et l'on présente au mufti l'Alcoran, qui fait une seconde invocation avec tout le reste des turcs assistants ; après son invocation, il donne au bourgeois l'épée, et chante ces paroles :

LE MUFTI.

Ti star nobile, e non star fabbola.

Pigliar schiabbola.

Les turcs répètent les mêmes vers, mettant tous le sabre à la main, et six d'entre eux dansent autour du bourgeois, auquel ils feignent de donner plusieurs coups de sabre.

Le mufti commande aux turcs de bâtonner le bourgeois, et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI.

Dara, dara.

Bastonnara, bastonnara.

Les turcs répètent les mêmes vers, et lui donnent plusieurs coups de bâton en cadence.

Le mufti, après l'avoir fait bâtonner, lui dit en chantant :

LE MUFTI.

Non tener honta,

Questa star ultima affronta.

Les turcs répètent les mêmes vers.

Le mufti recommence une invocation, et se retire, après la cérémonie avec tous les turcs, en dansant et chantant avec plusieurs instruments à la turque.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN.

MADAME JOURDAIN.

Ah ! mon Dieu ! miséricorde ! Qu'est-ce que c'est donc que cela ? Quelle figure ! Est-ce un Momon¹ que vous allez porter, et est-il temps d'aller en masque ? Parlez donc, qu'est-ce que c'est que ceci ? Qui vous a fagoté comme cela ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *Mamamouchi* !

MADAME JOURDAIN.

Comment donc ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *Mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN.

Que voulez-vous dire avec votre *Mamamouchi* ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Mamamouchi, vous dis-je. Je suis *Mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN.

Quelle bête est-ce là ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Mamamouchi, c'est-à-dire, en notre langue, paladin.

MADAME JOURDAIN.

Baladin ! Etes-vous en âge de danser des ballets ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Quelle ignorante ! Je dis paladin ; c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

1. Le *momon* est, d'après Ménage, un défi au jeu de dés porté par des masques. Richelet explique ainsi ce mot : « *Momon* signifie aujourd'hui parmi nous l'argent que les masques jouent aux dés sans revanche durant le carnaval, lorsqu'ils vont le soir chez les particuliers de leur connaissance ». — On lui donne pour étymologie *Momus*, dieu de la folie, d'où est venu aussi *momerie*.

MADAME JOURDAIN.

Quelle cérémonie donc ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Mahameta per Jordina.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Jordina, c'est-à-dire Jourdain.

MADAME JOURDAIN.

Hé bien quoi, Jourdain ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Voler far un paladina dé Jordina.

MADAME JOURDAIN.

Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Dar turbanta con galera.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce à dire cela ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Per deffender Palestina.

MADAME JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Dara, dara bastonnara.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce donc que ce jargon-là ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non tener honta, questa star l'ultima affronta.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est donc que tout cela ?

MONSIEUR JOURDAIN, *danse et chante.*

Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

MADAME JOURDAIN.

Hélas ! mon Dieu, mon mari est devenu fou.

MONSIEUR JOURDAIN, *sortant.*

Paix, insolente ! portez respect à Monsieur le *Mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN.

Où est-ce qu'il a donc perdu l'esprit ? Courons l'empêcher de sortir. Ah ! ah ! voici justement le reste de notre écu¹. Je ne vois que chagrin de tous les côtés.

(Elle sort).

1. « Voici le reste de notre écu » se dit à propos d'une personne qui arrive et dont la venue est déplaisante.

SCÈNE II.

DORANTE, DORIMÈNE.

DORANTE.

Oui, Madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir ; et je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là ; et puis, Madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte et d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme et qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

DORIMÈNE.

J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE.

Outre cela, nous avons ici, Madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre, et il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMÈNE.

J'ai vu là des apprêts magnifiques, et ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions ; et, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret, et toutes ces choses finissent avec le mariage.

DORANTE.

Ah ! Madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution ?

DORIMÈNE.

Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner ; et sans cela je vois bien qu'avant qu'il fût peu, vous n'auriez pas un sou.

DORANTE.

Que j'ai d'obligation, Madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien ! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon cœur, et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMÈNE.

J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme : la figure en est admirable.

SCÈNE III.

MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, DORIMÈNE.

DORANTE.

Monsieur, nous venons rendre hommage, Madame et moi,

à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand Turc.

MONSIEUR JOURDAIN, *après avoir fait les révérences à la turque.*

Monsieur, je vous souhaite la force des serpents et la prudence des lions.

DORIMÈNE.

J'ai été bien aise d'être des premières, Monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri; je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent, et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici, pour vous faire les très humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMÈNE.

Cela n'est rien; j'excuse en elle un pareil mouvement: votre cœur lui doit être précieux, et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

MONSIEUR JOURDAIN.

La possession de mon cœur est une chose qui vous est toute acquise.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que monsieur Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveuglent, et qu'il sait, dans sa gloire, connaître encore ses amis.

DORIMÈNE.

C'est la marque d'une âme tout à fait généreuse.

DORANTE.

Où est donc son Altesse turque? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

MONSIEUR JOURDAIN.

Le voilà qui vient, et j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main.

SCÈNE IV.

CLÉONTE, COVIELLE, MONSIEUR JOURDAIN, ETC.

DORANTE.

Monsieur, nous venons faire la révérence à Votre Altesse comme amis de monsieur votre beau-père, et l'assurer avec respect de nos très humbles services.

MONSIEUR JOURDAIN.

Où est le truchement, pour lui dire qui vous êtes et lui faire entendre ce que vous dites? Vous verrez qu'il vous répondra; et il parle turc à merveille. Holà! où diantre est-il allé? (A Cléonte). *Strouf, strif, strof, straf.* Monsieur est un *grande segnore, grande segnore, grande segnore*; et madame, une *granda dama, granda dama.* Ahi! lui Monsieur, lui *Mamamouchi* français, et Madame, *Mamamouchie* française. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon! voici l'interprète. Où allez-vous donc? Nous ne saurions rien dire sans vous. Dites-lui un peu que monsieur et madame sont des personnes de grande qualité qui lui viennent faire la révérence comme mes amis, et l'assurer de leurs services. Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE.

Alabala crociam acci boram alabamen.

CLÉONTE.

Catalequi tubal ourin soter amalouchan.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voyez-vous?

COVIELLE.

Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous l'avais bien dit, qu'il parle turc!

DORANTE.

Cela est admirable.

SCÈNE V.

LUCILE, MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE,
DORIMÈNE, ETC.

MONSIEUR JOURDAIN.

Venez, ma fille; approchez-vous, et venez donner votre main à monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE.

Comment! mon père, comme vous voilà fait! Est-ce une comédie que vous jouez?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non, ce n'est pas une comédie, c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE.

A moi, mon père?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, et rendez grâces au Ciel de votre bonheur.

LUCILE.

Je ne veux point me marier.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je le veux, moi, qui suis votre père.

LUCILE.

Je n'en ferai rien.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! que de bruit! Allons, vous dis-je. Ça, votre main.

LUCILE.

Non, mon père, je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités que de... (*Reconnaissant Cléonte*). Il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance; et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir; et voilà qui me plaît, d'avoir une fille obéissante.

SCÈNE VI.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN,
CLÉONTE, ETC.

MADAME JOURDAIN.

Comment donc? qu'est-ce que c'est que ceci? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-pre-nant?

MONSIEUR JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

MADAME JOURDAIN.

C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire avec cet assemblage?

MONSIEUR JOURDAIN.

Je veux marier notre fille avec le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN.

Avec le fils du Grand Turc?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui. Faites-lui faire vos compliments par le truchement que voilà.

MADAME JOURDAIN.

Je n'ai que faire de truchement, et je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura point ma fille.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, encore une fois?

DORANTE.

Comment! Madame Jourdain, vous vous opposez à un bonheur comme celui-là? Vous refusez Son Altesse turque pour gendre?

MADAME JOURDAIN.

Mon Dieu, Monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMÈNE.

C'est une grande gloire, qui n'est pas à rejeter.

MADAME JOURDAIN.

Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.

C'est l'amitié que nous avons pour vous qui nous fait intéresser dans vos avantages.

MADAME JOURDAIN.

Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE.

Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

MADAME JOURDAIN.

Ma fille consent à épouser un Turc?

DORANTE.

Sans doute.

MADAME JOURDAIN.

Elle peut oublier Cléonte?

DORANTE.

Que ne fait-on pas pour être grande dame!

MADAME JOURDAIN.

Je l'étranglerais de mes mains, si elle avait fait un coup comme celui-là.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

MADAME JOURDAIN.

Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! que de bruit!

LUCILE.

Ma mère!

MADAME JOURDAIN.

Allez, vous êtes une coquine.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quoi! vous la querellez de ce qu'elle m'obéit?

MADAME JOURDAIN.

Oui; elle est à moi aussi bien qu'à vous.

COVIELLE.

Madame!

MADAME JOURDAIN.

Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE.

Un mot.

MADAME JOURDAIN.

Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE, à Monsieur Jourdain.

Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez

MADAME JOURDAIN.

Je n'y consentirai point.

COVIELLE.

Ecoutez-moi seulement.

MADAME JOURDAIN.

Non.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ecoutez-le.

MADAME JOURDAIN.

Non, je ne veux pas écouter.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il vous dira...

MADAME JOURDAIN.

Je ne veux point qu'il me dise rien.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà une grande obstination de femme! Cela vous fera-t-il mal de l'entendre?

COVIELLE.

Ne faites que m'écouter, vous ferez après ce qu'il vous plaira.

MADAME JOURDAIN.

Hé bien, quoi?

COVIELLE, à part, à Madame Jourdain.

Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand Turc?

MADAME JOURDAIN.

Ah! ah!

COVIELLE.

Et moi, Covielle, qui suis le truchement?

MADAME JOURDAIN.

Ah ! comme cela je me rends.

COVIELLE.

Ne faites pas semblant de rien.

MADAME JOURDAIN.

Oui, voilà qui est fait, je consens au mariage.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah ! voilà tout le monde raisonnable. Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN.

Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons querir un notaire.

DORANTE.

C'est fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout à fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même notaire pour nous marier, madame et moi.

MADAME JOURDAIN.

Je consens aussi à cela.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Dorante.*

C'est pour lui faire accroire ?

DORANTE, *bas à M. Jourdain.*

Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

MONSIEUR JOURDAIN.

Bon, bon ! Qu'on aille vite querir le notaire.

DORANTE.

Tandis qu'il viendra et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à Son Altesse Turque.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

MADAME JOURDAIN.

Et Nicole ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Je la donne au truchement, et ma femme, à qui la voudra.

COVIELLE.

Monsieur, je vous remercie. (*A part.*) Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

(*La Comédie finit par un petit ballet qui avait été préparé.*)

PREMIÈRE ENTRÉE.

Un homme vient donner les livres du ballet, qui d'abord est fatigué par une multitude de gens de provinces différentes qui crient en musique pour en avoir, et par trois importuns qu'il trouve toujours sur ses pas.

DIALOGUE DES GENS

qui en musique demandent des livres.

TOUS.

*A moi, Monsieur, à moi, de grâce, à moi, Monsieur :
Un livre, s'il vous plait, à votre serviteur.*

HOMME DU BEL AIR.

*Monsieur, distinguez-nous parmi les gens qui crient.
Quelques livres ici ; les dames vous en prient.*

AUTRE HOMME DU BEL AIR.

*Holà, Monsieur ! Monsieur, ayez la charité
D'en jeter de notre côté.*

FEMME DU BEL AIR.

*Mon Dieu, qu'aux personnes bien faites
On sait peu rendre honneur céans !*

AUTRE FEMME DU BEL AIR.

*Ils n'ont des livres et des bancs
Que pour mesdames les grisettes.*

GASCON.

*Aho ! l'homme aux livres, qu'on m'en vaille.
J'ay déjà lé poumon usé ;
Bous boyez qué chacun m'é raille,
Et jé suis escandalisé
De boir és mains de la canaille
Ce qui m'est par bous refusé.*

AUTRE GASCON.

*Eh ! cadédis, Monseu, boyez qui l'ont pût être ;
Un libret, je bous prie, au varon d'Asbarat.
Jé pense, mordi ! que le fat
N'a pas l'honneur dé mé connaître.*

LE SUISSE.

*Mon'-siur le donneur de papieir,
Que veul dire sti façon de fifre.
Moi l'écorchaïr tout mon gosieïr
A crieïr,
Sans que je pouvre afoïr ein lifre ;
Pardi, mon foï, Mon'-siur, je pense fous l'étre ifre.*

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD.

*De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait ;
Et cela sans doute est laid
Que notre fille,
Si bien faite et si gentille,
De tant d'amoureux l'objet,
N'ait pas à son souhait*

Un livre de ballet,
 Pour lire le sujet
 Du divertissement qu'on fait,
 Et que toute notre famille
 Si proprement s'habille,
 Pour être placée au sommet
 De la salle, où l'on met
 Les gens de l'entriguët :
 De tout ceci, franc et net,
 Je suis mal satisfait,
 Et cela sans doute est laid.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE.

Il est vrai que c'est une honte,
 Le sang au visage me monte,
 Et ce jeteur de vers qui manque au capital,
 L'entend fort mal ;
 C'est un brutal,
 Un vrai cheval,
 Franc animal,

De faire si peu de conte
 D'une fille qui fait l'ornement principal
 Du quartier du Palais-Royal,
 Et que ces jours passés un comte
 Fut prendre la première au bal.

Il l'entend mal,
 C'est un brutal,
 Un vrai cheval,
 Franc animal.

HOMMES ET FEMMES DU BEL AIR.

Ah ! quel bruit !

Quel fracas !

Quel chaos !

Quel mélange !

Quelle confusion !

Quelle cohue étrange !

Quel désordre !

Quel embarras !

On y sèche.

L'on n'y tient pas.

GASCON.

Bentre je suis à rout.

AUTRE GASCON.

J'enragé, Diou mé damne !

SUISSE.

Ah ! que l'y faire saif dans sti sal de cians.

GASCON.

Jé murs.

AUTRE GASCON.

Jé perds la tramontane.

SUISSE.

Mon foi, moi, le foudrais être hors de dedans.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD.

Allons, ma mie,
 Suivez mes pas,
 Je vous en prie,
 Et ne me quittez pas,
 On fait de nous trop peu de cas,
 Et je suis las
 De ce tracas :
 Tout ce fatras,
 Cet embarras

Me pèse par trop sur les bras.
 S'il me prend jamais envie
 De retourner de ma vie
 A ballet ni comédie,
 Je veux bien qu'on m'estropie.

Allons, ma mie,
 Suivez mes pas,
 Je vous en prie,
 Et ne me quittez pas,
 On fait de nous trop peu de cas.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE.

Allons, mon mignon, mon fils,
 Regagnons notre logis,
 Et sortons de ce taudis
 Où l'on ne peut être assis ;
 Ils seront bien ébaubis
 Quand ils nous verront partis.

Trop de confusion règne dans cette salle,
 Et j'aimerais mieux être au milieu de la halle ;
 Si jamais je reviens à semblable régale,
 Je veux bien recevoir des soufflets plus de six.

Allons, mon mignon, mon fils,
 Regagnons notre logis,
 Et sortons de ce taudis
 Où l'on ne peut être assis.

TOUS.

A moi, Monsieur, à moi, de grâce, à moi, Monsieur :
 Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

SECONDE ENTRÉE.

Les trois importuns dansent.

TROISIÈME ENTRÉE.

Trois Espagnols chantent.

Sé que me muero de amor
 Y solicito el dolor.

A un muriendo de querer
 De tan buen ayre adolezco
 Que es mas de lo que padezco

*Lo que quiero padecer
Y no pudiendo exceder
A mi deseo el rigor.*

*Sé que me muero de amor
Y solícito el dolor.*

*Lisonxame la suerte
Con piedad tan advertida,
Que me asegura la vida
En el riesgo de la muerte.
Vivir de su golpe fuerte
Es de mi salud primor.*

Sé que, etc.

Six espagnols dansent.

TROIS MUSICIENS ESPAGNOLS.

Ay ! que locura, con tanto rigor

Quexarse de Amor,

Del niño bonito

Que todo es dulçura.

Ay ! que locura !

Ay ! que locura !

ESPAGNOL, chantant.

El dolor solícita,

El que al dolor se da,

Y nadie de amor muere

Sino quien no save amar.

DEUX ESPAGNOLS.

Dulce muerte es el amor

Con correspondencia igual,

Y si esta gozamos hay

Porque la quieres turbar ?

UN ESPAGNOL.

Alegrese enamorado

Y tome mi parecer

Que en esto de querer

Todo es hallar el vado.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Vaya, vaya de fiestas,

Vaya de vayne,

Alegria, alegria, alegria,

Que esto de dolor es fantasia.

QUATRIÈME ENTRÉE.

ITALIENS.

Une musicienne italienne fait le premier récit,
dont voici les paroles :

Di rigori armata il seno

Contro Amor mi ribellai,

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

*Ma fui vinta in un baleno
In mirar due vaghi rai,
Ahi! che resiste puoco
Cor di gelo a stral di fuoco!*

*Ma si caro è 'l mio tormento,
Dolce é si la piaga mia,
Ch' il penare è 'l mio contento,
E 'l sanarmi è tirannia.*

*Ahi! che più giova è piace
Quanto amor è più vivace!*

Après l'air que la musicienne a chanté, deux scaramouches, deux trivelins et un arlequin représentent une nuit, à la manière des comédiens italiens, en cadence.

Un musicien italien se joint à la musicienne italienne, et chante avec elle les paroles qui suivent :

LE MUSICIEN ITALIEN.

*Bel tempo che vola
Rapisce il contento,
D'Amor ne la scola
Sì coglie il momento.*

LA MUSICIENNE.

*Insin che florida
Ride l' età
Che pur tropp' horrida
Da noi sen vâ.*

TOUS DEUX.

*Sù cantiamo,
Sù godiamo,
Ne bei di di gioventù :
Perduto ben non si racquista più.*

MUSICIEN.

*Pupilla ch' è vaga
Mìl' alm incatena,
Fà dolce la piaga,
Felice la pena.*

MUSICIENNE.

*Ma poiche frigida
Langue l' età,
Pìù l'alma rigida
Fiamme non hà.*

TOUS DEUX.

Sù cantiamo, etc.

Après le dialogue italien, les scaramouches et trivelins dansent une réjouissance.

CINQUIÈME ENTRÉE.

FRANÇAIS.

Deux musiciens poitevins dansent, et chantent les paroles qui suivent :

Premier Menuet.

PREMIER MUSICIEN.

*Ah ! qu'il fait beau dans ces bocages !
Ah ! que le Ciel donne un beau jour !*

AUTRE MUSICIEN.

*Le rossignol, sous ces tendres feuillages,
Chante aux échos son doux retour :*

*Ce beau séjour,
Ces doux ramages,
Ce beau séjour
Nous invite à l'amour.*

Second Menuet.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

*Vois, ma Climène,
Vois sous ce chêne
S'entrebaiser ces oiseaux amoureux,
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gêne,
De leurs doux feux
Leur âme est pleine.
Qu'ils sont heureux !
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Être comme eux.*

Six autres Français viennent après, vêtus galamment à la poitevine, trois en hommes et trois en femmes, accompagnés de huit flûtes et de hautbois et dansent les menuets.

SIXIÈME ENTRÉE.

Tout cela finit par le mélange des trois nations, et les applaudissements en danse et en musique de toute l'assistance, qui chante les deux vers qui suivent :

*Quels spectacles charmants, quels plaisirs goûtons-nous !
Les dieux mêmes, les dieux n'en ont point de plus doux.*

FIN.

PSYCHÉ

Tragédie-ballet

1671

LE LIBRAIRE AU LECTEUR¹

Cet ouvrage n'est pas tout d'une main. M. Quinault a fait les paroles qui s'y chantent en musique, à la réserve de la plainte italienne. M. de Molière a dressé le plan de la pièce et réglé la disposition, où il s'est plus attaché aux beautés et à la pompe du spectacle qu'à l'exacte régularité. Quant à la versification, il n'a pas eu le loisir de la faire entière. Le carnaval approchoit, et les ordres pressans du Roy, qui se vouloit donner ce magnifique divertissement plusieurs fois avant le carême, l'ont mis dans la nécessité de souffrir un peu de secours. Ainsi il n'y a que le prologue, le premier acte, la première scène du second, et la première du troisième, dont les vers soient de luy. M. Corneille a employé une quinzaine au reste; et, par ce moyen, Sa Majesté s'est trouvée servie dans le temps qu'elle l'avoit ordonné.

PERSONNAGES

JUPITER.

VÉNUS.

L'AMOUR.

ÆGIALE, }
PHAËNE, } Grâces.

PSYCHÉ.

LE ROI, père de Psyché.

AGLAURE, }
CIDIPPE, } sœurs de Psyché.

CLÉOMÈNE, }
AGÉNOR, } Princes amants de Psyché.

ZÉPHIRE.

LYCAS.

LE DIEU D'UN FLEUVE.

1. On attribue généralement cet avis au lecteur à Molière.

PSYCHÉ

TRAGÉDIE-BALLET

PROLOGUE

La scène représente sur le devant un lieu champêtre, et dans l'enfoncement un rocher percé à jour, à travers duquel on voit la mer en éloignement.

Flore paraît au milieu du théâtre, accompagnée de Vertumne, dieu des arbres et des fruits, et de Palémon, dieu des eaux. Chacun de ces dieux conduit une troupe de divinités : l'un mène à sa suite des Dryades et des Sylvains, et l'autre des Dieux, des Fleuves et des Naïades. Flore chante ce récit pour inviter Vénus à descendre en terre.

Ce n'est plus le temps de la guerre ;
Le plus puissant des rois
Interrompt ses exploits¹
Pour donner la paix à la terre.
Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

(Vertumne et Palémon, avec les divinités qui les accompagnent, joignent leurs voix à celle de Flore, et chantent ces paroles).

CHOEUR DES DIVINITÉS DE LA TERRE ET DES EAUX.

Composé de Flore, Nymphes, Palémon, Vertumne, Sylvains,
Faunes, Dryades et Naïades.

Nous goûtons une paix profonde ;
Les plus doux jeux sont ici-bas ;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand roi du monde.

1. *Explois* est imprimé sans *t*, pour la rime.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR¹

Cet ouvrage n'est pas tout d'une main. M. Quinault a fait les paroles qui s'y chantent en musique, à la réserve de la plainte italienne. M. de Molière a dressé le plan de la pièce et réglé la disposition, où il s'est plus attaché aux beautés et à la pompe du spectacle qu'à l'exacte régularité. Quant à la versification, il n'a pas eu le loisir de la faire entière. Le carnaval approchoit, et les ordres pressans du Roy, qui se vouloit donner ce magnifique divertissement plusieurs fois avant le carême, l'ont mis dans la nécessité de souffrir un peu de secours. Ainsi il n'y a que le prologue, le premier acte, la première scène du second, et la première du troisième, dont les vers soient de luy. M. Corneille a employé une quinzaine au reste; et, par ce moyen, Sa Majesté s'est trouvée servie dans le temps qu'elle l'avoit ordonné.

PERSONNAGES

JUPITER.
VÉNUS.
L'AMOUR.
ÆGIALE, } Grâces.
PHAËNE, }
PSYCHÉ.
LE ROI, père de Psyché.
AGLAÛRE, } sœurs de Psyché.
CIDIPPE, }
CLÉOMÈNE, } Princes amants de Psyché.
AGÉNOR, }
ZÉPHIRE.
LYCAS.
LE DIEU D'UN FLEUVE.

1. On attribue généralement cet avis au lecteur à Molière.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

AGLAÛRE, CIDIPPE.

AGLAÛRE.

est des maux, ma sœur, que le silence aigrit :
Laissons, laissons parler mon chagrin et le vôtre,

Et de nos cœurs l'un à l'autre

Exhalons le cuisant dépit :

Nous nous voyons sœurs d'infortune,
Et votre et la mienne ont un si grand rapport
Nous pouvons mêler toutes les deux en une,

Et, dans notre juste transport,

Murmurer à plainte commune

Des cruautés de notre sort.

Quelle fatalité secrète,

Ma sœur, soumet tout l'univers

Aux attraits de notre cadette,

Et, de tant de princes divers

Qu'en ces lieux la fortune jette,

N'en présente aucun à nos fers ?

voir de toutes parts, pour lui rendre les armes,

Les cœurs se précipiter,

Et passer devant nos charmes

Sans s'y vouloir arrêter ?

Quel sort ont nos yeux en partage,

Et qu'est-ce qu'ils ont fait aux dieux,

De ne jouir d'aucun hommage,

tous ces tributs de soupirs glorieux

Dont le superbe avantage

Fait triompher d'autres yeux ?

pour nous, ma sœur, de plus rude disgrâce

voir tous les cœurs mépriser nos appas,

et seule Psyché jouir avec audace

de toute d'amants attachés à ses pas ?

CIDIPPE.

Ah ! ma sœur, c'est une aventure

à faire perdre la raison.

On m'impute partout mille fautes commises,
 Et vous ne croiriez point le mal et les sottises
 Que l'on dit de moi chaque jour.
 Si, pour servir votre colère...

VÉNUS.

Va, ne résiste point aux souhaits de ta mère,
 N'applique tes raisonnements
 Qu'à chercher les plus prompts moments
 De faire un sacrifice à ma gloire outragée.
 Pars, pour toute réponse à mes empressements,
 Et ne me revois point que je ne sois vengée.
 (*L'Amour s'envole, et Vénus se retire avec les Grâces*).

La scène est changée en une grande ville, où l'on découvre,
 des deux côtés, des palais et des maisons de différents ordres
 d'architecture.

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

Il est des maux, ma sœur, que le silence aigrit :
Laissons, laissons parler mon chagrin et le vôtre,
Et de nos cœurs l'un à l'autre

Exhalons le cuisant dépit :

Nous nous voyons sœurs d'infortune,
Et la vôtre et la mienne ont un si grand rapport
Que nous pouvons mêler toutes les deux en une,

Et, dans notre juste transport,

Murmurer à plainte commune

Des cruautés de notre sort.

Quelle fatalité secrète,

Ma sœur, soumet tout l'univers

Aux attraits de notre cadette,

Et, de tant de princes divers

Qu'en ces lieux la fortune jette,

N'en présente aucun à nos fers ?

Quoi ! voir de toutes parts, pour lui rendre les armes,

Les cœurs se précipiter,

Et passer devant nos charmes

Sans s'y vouloir arrêter ?

Quel sort ont nos yeux en partage,

Et qu'est-ce qu'ils ont fait aux dieux,

De ne jouir d'aucun hommage,

Parmi tous ces tributs de soupirs glorieux

Dont le superbe avantage

Fait triompher d'autres yeux ?

Est-il pour nous, ma sœur, de plus rude disgrâce

Que de voir tous les cœurs mépriser nos appas,

Et l'heureuse Psyché jouir avec audace

D'une foule d'amants attachés à ses pas ?

CIDIPPE.

Ah ! ma sœur, c'est une aventure

A faire perdre la raison.

On m'impute partout mille fautes commises,
Et vous ne croiriez point le mal et les sottises
Que l'on dit de moi chaque jour.
Si, pour servir votre colère...

VÉNUS.

Va, ne résiste point aux souhaits de ta mère,
N'applique tes raisonnements
Qu'à chercher les plus prompts moments
De faire un sacrifice à ma gloire outragée.
Pars, pour toute réponse à mes empressements,
Et ne me revois point que je ne sois vengée.
(L'Amour s'envole, et Vénus se retire avec les Grâces).

La scène est changée en une grande ville, où l'on découvre,
des deux côtés, des palais et des maisons de différents ordres
d'architecture.

FIN DU PROLOGUE.

SCÈNE III.

PSYCHÉ, CIDIPPE, AGLAURE, CLÉOMÈNE, AGÉNOR.

CIDIPPE.

Venez jouir, ma sœur, de ce qu'on vous apprête.

AGLAURE.

Préparez vos attraits à recevoir ici
Le triomphe nouveau d'une illustre conquête.

CIDIPPE.

Ces princes ont tous deux si bien senti vos coups
Qu'à vous le découvrir leur bouche se dispose.

PSYCHÉ.

Du sujet qui les tient si rêveurs parmi nous
Je ne me croyais pas la cause,
Et j'aurais cru toute autre chose
En les voyant parler à vous.

AGLAURE.

N'ayant ni beauté ni naissance
A pouvoir mériter leur amour et leurs soins,
Ils nous favorisent au moins
De l'honneur de la confidence.

CLÉOMÈNE.

L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas
Est sans doute, Madame, un aveu téméraire;
Mais tant de cœurs près du trépas
Sont par de tels aveux forcés à vous déplaire
Que vous êtes réduite à ne les punir pas
Des foudres de votre colère.

Vous voyez en nous deux amis

Qu'un doux rapport d'humeurs sut joindre dès l'enfance,
Et ces tendres liens se sont vus affermis
Par cent combats d'estime et de reconnaissance.
Du destin ennemi les assauts rigoureux,
Les mépris de la mort et l'aspect des supplices,
Par d'illustres éclats de mutuels offices
Ont de notre amitié signalé les beaux nœuds;
Mais, à quelques essais qu'elle se soit trouvée,
Son grand triomphe est en ce jour,
Et rien ne fait tant voir sa constance éprouvée
Que de se conserver au milieu de l'amour.
Oui, malgré tant d'appas, son illustre constance
Aux lois qu'elle nous fait a soumis tous nos vœux;
Elle vient, d'une douce et pleine déférence,
Remettre à votre choix le succès de nos feux,
Et, pour donner un poids à notre concurrence,

Choisit-on qui l'on veut aimer ?
Et, pour donner toute son âme,
Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer ?

AGÉNOR.

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,
On suit, dans une telle ardeur,
Quelque chose qui nous attire ;
Et, lorsque l'amour touche un cœur,
On n'a point de raisons à dire.

AGLAURE.

En vérité, je plains les fâcheux embarras
Où je vois que vos cœurs se mettent :
Vous aimez un objet dont les riants appas
Mélèront des chagrins à l'espoir qu'ils vous jettent,
Et son cœur ne vous tiendra pas
Tout ce que ses yeux vous promettent.

CIDIPPE.

L'espoir qui vous appelle au rang de ses amants
Trouvera du mécompte aux douceurs qu'elle étale ;
Et c'est pour essayer de très fâcheux moments
Que les soudains retours de son âme inégale.

AGLAURE.

Un clair discernement de ce que vous valez
Nous fait plaindre le sort où cet amour vous guide,
Et vous pouvez trouver tous deux, si vous voulez,
Avec autant d'attraits, une âme plus solide.

CIDIPPE.

Par un choix plus doux de moitié,
Vous pouvez de l'amour sauver votre amitié,
Et l'on voit en vous deux un mérite si rare
Qu'un tendre avis veut bien prévenir par pitié
Ce que votre cœur se prépare.

CLÉOMÈNE.

Cet avis généreux fait pour nous éclater
Des bontés qui nous touchent l'âme ;
Mais le Ciel nous réduit à ce malheur, Madame,
De ne pouvoir en profiter.

AGÉNOR.

Votre illustre pitié veut en vain nous distraire
D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet ;
Ce que notre amitié, Madame, n'a pas fait,
" n'est rien qui le puisse faire.

CIDIPPE.

Il faut que le pouvoir de Psyché... La voici.

SCÈNE III.

PSYCHÉ, CIDIPPE, AGLAURE, CLÉOMÈNE, AGÉNOR.

CIDIPPE.

Venez jouir, ma sœur, de ce qu'on vous apprête.

AGLAURE.

Préparez vos attraits à recevoir ici
Le triomphe nouveau d'une illustre conquête.

CIDIPPE.

Ces princes ont tous deux si bien senti vos coups
Qu'à vous le découvrir leur bouche se dispose.

PSYCHÉ.

Du sujet qui les tient si rêveurs parmi nous
Je ne me croyais pas la cause,
Et j'aurais cru toute autre chose
En les voyant parler à vous.

AGLAURE.

N'ayant ni beauté ni naissance
A pouvoir mériter leur amour et leurs soins,
Ils nous favorisent au moins
De l'honneur de la confiance.

CLÉOMÈNE.

L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas
Est sans doute, Madame, un aveu téméraire ;
Mais tant de cœurs près du trépas
Sont par de tels aveux forcés à vous déplaire
Que vous êtes réduite à ne les punir pas
Des foudres de votre colère.

Vous voyez en nous deux amis

Qu'un doux rapport d'humeurs sut joindre dès l'enfance,

Et ces tendres liens se sont vus affermis
Par cent combats d'estime et de reconnaissance.Du destin ennemi les assauts rigoureux,
Les mépris de la mort et l'aspect des supplices,
Par d'illustres éclats de mutuels offices
Ont de notre amitié signalé les beaux nœuds ;
Mais, à quelques essais qu'elle se soit trouvée,

Son grand triomphe est en ce jour,

Et rien ne fait tant voir sa constance éprouvée
Que de se conserver au milieu de l'amour.Oui, malgré tant d'appas, son illustre constance
Aux lois qu'elle nous fait a soumis tous nos vœux ;
Elle vient, d'une douce et pleine déférence,
Remettre à votre choix le succès de nos feux,
Et, pour donner un poids à notre concurrence,

Choisit-on qui l'on veut aimer?
Et, pour donner toute son âme,
Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer?

AGÉNOR.

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,
On suit, dans une telle ardeur,
Quelque chose qui nous attire;
Et, lorsque l'amour touche un cœur,
On n'a point de raisons à dire.

AGLAURE.

En vérité, je plains les fâcheux embarras
Où je vois que vos cœurs se mettent :
Vous aimez un objet dont les rians appas
Mélèront des chagrins à l'espoir qu'ils vous jettent,
Et son cœur ne vous tiendra pas
Tout ce que ses yeux vous promettent.

CIDIPPE.

L'espoir qui vous appelle au rang de ses amants
Trouvera du mécompte aux douceurs qu'elle étale;
Et c'est pour essayer de très fâcheux moments
Que les soudains retours de son âme inégale.

AGLAURE.

Un clair discernement de ce que vous valez
Nous fait plaindre le sort où cet amour vous guide
Et vous pouvez trouver tous deux, si vous voulez,
Avec autant d'attraits, une âme plus solide.

CIDIPPE.

Par un choix plus doux de moitié,
Vous pouvez de l'amour sauver votre amitié,
Et l'on voit en vous deux un mérite si rare
Qu'un tendre avis veut bien prévenir par pitié
Ce que votre cœur se prépare.

CLÉOMÈNE.

Cet avis généreux fait pour nous éclater
Des bontés qui nous touchent l'âme
Mais le Ciel nous réduit à ce malheur, Madam
De ne pouvoir en profiter.

AGÉNOR.

Votre illustre pitié veut en vain nous distraire
D'un amour dont tous deux nous redoutons
Ce que notre amitié, Madame, n'a pas fait,
"N'est rien qui le puisse faire.

CIDIPPE.

Il faut que le pouvoir de Psyché... La voix

ENSEMBLE.

*Perché tanto rigor**Contro innocente cor ?**Ah! sentenza inudita,**Dar morte alla Bellà, ch'altrui da vita!*

FEMME DÉSOLÉE.

*Ah! ch'indarno si tarda,**Non resiste a li Dei mortale affetto,**Alto impero, nè sforza.**Ove comanda il Ciel, l'uom cede à forza.**Ah! dolore! etc. Come sopra.*

(Ces plaintes sont entrecoupées et finies par une entrée
de ballet de huit personnes affligées).

FIN DU PREMIER INTERMÈDE.

PREMIER INTERMEDE

La scène est changée en des rochers affreux, et fait voir en éloignement une grotte effroyable.

C'est dans ce désert que Psyché doit être exposée pour obéir à l'oracle. Une troupe de personnes affligées y viennent déplorer sa disgrâce. Une partie de cette troupe désolée témoigne sa pitié par des plaintes touchantes et par des concerts lugubres, et l'autre exprime sa désolation par une danse pleine de toutes les marques du plus violent désespoir.

PLAINTES EN ITALIEN

Chantées par une femme désolée et deux hommes affligés.

FEMME DÉSOLEE.

*Deh ! piangete al pianto mio,
Sassi duri, antiche selve;
Lagrimate, fanti e belve,
D'un bel volto il fato rio.*

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Ahi dolore !

DEUXIÈME HOMME AFFLIGÉ.

Ahi martire !

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Cruda morte !

DEUXIÈME HOMME AFFLIGÉ.

Empia sorte !

TOUS TROIS.

Che condanni a morir tanta beltà.

Cieli, stelle, ahì crudeltà !

DEUXIÈME HOMME AFFLIGÉ.

Com' esser può fra voi, o Numi eterni,

Chi voglia estinta una beltà innocente ?

Ahì ! che tanto rigor, Cielo inclemente,

Vince di crudeltà gli stessi Inferni.

PREMIER HOMME AFFLIGÉ

Nume fiero !

DEUXIÈME HOMME AFFLIGÉ.

Dio severo !

ENSEMBLE.

*Perchè tanto rigor
Contro innocente cor ?
Ahi ! sentenza inudita,
Dar morte alla Beltà, ch'altrui da vita !*

FEMME DÉSOLÉE.

*Ahi ! ch'indarno si tarda,
Non resiste a li Dei mortale affetto,
Alto impero, nè sforza.
Ove comanda il Ciel, l'uom cede à forza.
Ahi dolore ! etc. Come sopra.*

(Ces plaintes sont entrecoupées et finies par une entrée de ballet de huit personnes affligées).

FIN DU PREMIER INTERMÈDE.

PREMIER INTERMEDE

La scène est changée en des rochers affreux, et fait voir en éloignement une grotte effroyable.

C'est dans ce désert que Psyché doit être exposée pour obéir à l'oracle. Une troupe de personnes affligées y viennent déplorer sa disgrâce. Une partie de cette troupe désolée témoigne sa pitié par des plaintes touchantes et par des concerts lugubres et l'autre exprime sa désolation par une danse pleine de toutes les marques du plus violent désespoir.

PLAINTES EN ITALIEN

Chantées par une femme désolée et deux hommes affligés.

FEMME DÉVOLÉE.

*Deh ! piangete al pianto mio,
Sassi duri, antiche selve;
Lagrimate, fanti e belve,
D'un bel volto il fato rio.*

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Ahi dolore !

DEUXIÈME HOMME AFFLIGÉ.

Ahi martire !

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Cruda morte !

DEUXIÈME HOMME AFFLIGÉ.

Empia sorte !

TOUS TROIS.

*Che condanni a morir tanta beltà.
Cieli, stelle, ah crudeltà !*

DEUXIÈME HOMME AFFLIGÉ.

*Com' esser puó fra voi, o Numi eterni,
Chi voglia estinta una beltà innocente ?
Ah ! che tanto rigor, Cielo inclemente,
Vince di crudeltà gli stessi Inferni.*

PREMIER HOMME AFFLIGÉ

Numi fero !

DEUXIÈME HOMME AFFLIGÉ.

Dio severo !

ACTE II, SCÈNE III

415

Ou mourir du moins avec vous,
Si le Ciel à nos vœux ne se montre plus doux.

PSYCHÉ.

Ma sœur, écoutez mieux la voix de la nature,
Qui vous appelle auprès du Roi.
Vous m'aimez trop, le devoir en murmure ;
Vous en savez l'indispensable loi :

Un père vous doit être encor plus cher que moi.
Rendez-vous toutes deux l'appui de sa vieillesse ;
Vous lui devez chacune un gendre et des neveux :
Mille rois à l'envi vous gardent leur tendresse,
Mille rois à l'envi vous offriront leurs vœux.
L'oracle me veut seule, et seule aussi je veux

Mourir, si je puis, sans faiblesse,
Ou ne vous avoir pas pour témoins toutes deux
De ce que malgré moi la nature m'en laisse.

AGLAURE.

Partager vos malheurs, c'est vous importuner.

CIDIPPE.

J'ose dire un peu plus, ma sœur, c'est vous déplaire.

PSYCHÉ.

Non, mais enfin c'est me gêner,
Et peut-être du Ciel redoubler la colère.

AGLAURE.

Vous le voulez, et nous partons.
Daigne ce même Ciel, plus juste et moins sévère,
Vous envoyer le sort que nous vous souhaitons
Et que notre amitié sincère,
En dépit de l'oracle et malgré vous, espère.

PSYCHÉ.

Adieu ; c'est un espoir, ma sœur, et des souhaits
Qu'aucun des dieux ne remplira jamais.

SCÈNE III.

PSYCHÉ, SEULE.

Enfin seule, et toute à moi-même,
Je puis envisager cet affreux changement
Qui du haut d'une gloire extrême
Me précipite au monument.
Cette gloire était sans seconde,
L'éclat s'en répandait jusqu'aux deux bouts du monde.
Tout ce qu'il a de rois semblaient faits pour m'aimer.
Tous leurs sujets, me prenant pour déesse,
Commençaient à m'accoutumer

Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loi,
 Une rigueur inévitable
 M'oblige à te laisser en ce funeste lieu.
 Adieu, je vais... Adieu.

(Ce qui suit, jusqu'à la fin de la pièce, est de M. Corneille, à la réserve de la première scène du troisième acte, qui est de la même main que ce qui a précédé.)

SCÈNE II.

PSYCHÉ, AGLAURE, CIDIPPE.

PSYCHÉ.

Suivez le Roi, mes sœurs, vous essuieriez ses larmes,
 Vous adoucirez ses douleurs,
 Et vous l'accableriez d'alarmes
 Si vous vous exposiez encore à mes malheurs.
 Conservez-lui ce qui lui reste :
 Le serpent que j'attends peut vous être funeste,
 Vous envelopper dans mon sort,
 Et me porter en vous une seconde mort.
 Le Ciel m'a seule condamnée
 A son haleine empoisonnée,
 Rien ne saurait me secourir,
 Et je n'ai pas besoin d'exemple pour mourir.

AGLAURE.

Ne nous enviez pas ce cruel avantage
 De confondre nos pleurs avec vos déplaisirs,
 De mêler nos soupirs à vos derniers soupirs ;
 D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage.

PSYCHÉ.

C'est vous perdre inutilement.

CIDIPPE.

C'est en votre faveur espérer un miracle,
 Ou vous accompagner jusques au monument¹.

PSYCHÉ.

Que peut-on se promettre après un tel oracle ?

AGLAURE.

Un oracle jamais n'est sans obscurité,
 On l'entend d'autant moins que mieux on croit l'entendre,
 Et peut-être, après tout, n'en devez-vous attendre
 Que gloire et que félicité.

Laissez-nous voir, ma sœur, par une digne issue,
 Cette frayeur mortelle heureusement déçue,

1. Jusques au monument, c'est-à-dire jusqu'au tombeau.

Ou mourir du moins avec vous,
Si le Ciel à nos vœux ne se montre plus doux.

PSYCHÉ.

Ma sœur, écoutez mieux la voix de la nature,
Qui vous appelle auprès du Roi.

Vous m'aimez trop, le devoir en murmure;

Vous en savez l'indispensable loi :

Un père vous doit être encor plus cher que moi.
Rendez-vous toutes deux l'appui de sa vieillesse ;
Vous lui devez chacune un gendre et des neveux :
Mille rois à l'envi vous gardent leur tendresse,
Mille rois à l'envi vous offriront leurs vœux.

L'oracle me veut seule, et seule aussi je veux

Mourir, si je puis, sans faiblesse,

Ou ne vous avoir pas pour témoins toutes deux
De ce que malgré moi la nature m'en laisse.

AGLAURE.

Partager vos malheurs, c'est vous importuner.

CIDIPPE.

J'ose dire un peu plus, ma sœur, c'est vous déplaire.

PSYCHÉ.

Non, mais enfin c'est me gêner,
Et peut-être du Ciel redoubler la colère.

AGLAURE.

Vous le voulez, et nous partons.

Daigne ce même Ciel, plus juste et moins sévère,
Vous envoyer le sort que nous vous souhaitons

Et que notre amitié sincère,

En dépit de l'oracle et malgré vous, espère.

PSYCHÉ.

Adieu ; c'est un espoir, ma sœur, et des souhaits
Qu'aucun des dieux ne remplira jamais.

SCÈNE III.

PSYCHÉ, SEULE.

Enfin seule, et toute à moi-même,
Je puis envisager cet affreux changement
Qui du haut d'une gloire extrême
Me précipite au monument.
Cette gloire était sans seconde,
L'éclat s'en répandait jusqu'aux deux bouts du monde.
Tout ce qu'il a de rois semblaient faits pour m'aimer.
Tous leurs sujets, me prenant pour déesse,
Commençaient à m'accoutumer

Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loi,
 Une rigueur inévitable
 M'oblige à te laisser en ce funeste lieu.
 Adieu, je vais... Adieu.

(Ce qui suit, jusqu'à la fin de la pièce, est de M. Corneille, à la réserve de la première scène du troisième acte, qui est de la même main que ce qui a précédé).

SCÈNE II.

PSYCHÉ, AGLAURE, CIDIPPE.

PSYCHÉ.

Suivez le Roi, mes sœurs, vous essuieriez ses larmes,
 Vous adoucirez ses douleurs,
 Et vous l'accableriez d'alarmes

Si vous vous exposiez encore à mes malheurs.
 Conservez-lui ce qui lui reste :

Le serpent que j'attends peut vous être funeste,
 Vous envelopper dans mon sort,

Et me porter en vous une seconde mort.
 Le Ciel m'a seule condamnée

A son haleine empoisonnée,
 Rien ne saurait me secourir,
 Et je n'ai pas besoin d'exemple pour mourir.

AGLAURE.

Ne nous enviez pas ce cruel avantage
 De confondre nos pleurs avec vos déplaisirs,
 De mêler nos soupirs à vos derniers soupirs;
 D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage.

PSYCHÉ.

C'est vous perdre inutilement.

CIDIPPE.

C'est en votre faveur espérer un miracle,
 Ou vous accompagner jusques au monument¹.

PSYCHÉ.

Que peut-on se promettre après un tel oracle?

AGLAURE.

Un oracle jamais n'est sans obscurité,
 On l'entend d'autant moins que mieux on croit l'entendre
 Et peut-être, après tout, n'en devez-vous attendre
 Que gloire et que félicité.
 Laissez-nous voir, ma sœur, par une digne issue,
 Cette frayeur mortelle heureusement déçue,

1. Jusques au monument, c'est-à-dire jusqu'au tombeau.

Près de l'aimable sexe où l'on porte ses vœux.
 Oui, de ces formes-là l'assistance est bien forte,
 Et, sans parler ni de rang ni d'esprit,
 Qui peut trouver moyen d'être fait de la sorte
 Ne soupire guère à crédit.

L'AMOUR.

J'ai résolu, mon cher Zéphire,
 De demeurer ainsi toujours,
 Et l'on ne peut le trouver à redire
 A l'aîné de tous les Amours.

Il est temps de sortir de cette longue enfance
 Qui fatigue ma patience;

Il est temps désormais que je devienne grand.

ZÉPHIRE.

Fort bien, vous ne pouvez mieux faire,
 Et vous entrez dans un mystère
 Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR.

Ce changement sans doute irritera ma mère.

ZÉPHIRE.

Je prévois là-dessus quelque peu de colère.
 Bien que les disputes des ans

Ne doivent point régner parmi des immortelles,
 Votre mère Vénus est de l'humeur des belles,
 Qui n'aiment point de grands enfants.

Mais où je la trouve outragée,
 C'est dans le procédé que l'on vous voit tenir,
 Et c'est l'avoir étrangement vengée
 Que d'aimer la beauté qu'elle voulait punir.
 Cette haine où ses vœux prétendent que réponde
 La puissance d'un fils que redoutent les dieux...

L'AMOUR.

Laissons cela, Zéphire, et me dis si tes yeux
 Ne trouvent pas Psyché la plus belle du monde?
 Est-il rien sur la terre, est-il rien dans les cieux,
 Qui puisse lui ravir le titre glorieux

De beauté sans seconde?

Mais je la vois, mon cher Zéphire,
 Qui demeure surprise à l'éclat de ces lieux.

ZÉPHIRE.

Vous pouvez vous montrer pour finir son martyre,
 Lui découvrir son destin glorieux,
 Et vous dire entre vous tout ce que peuvent dire
 Les soupirs, la bouche et les yeux.
 En confident discret, je sais ce qu'il faut faire
 Pour ne pas interrompre un amoureux mystère.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

L'AMOUR, ZÉPHIRE.

ZÉPHIRE.

Oui, je me suis galamment acquitté
De la commission que vous m'avez donnée,
Et du haut du rocher je l'ai, cette beauté,
Par le milieu des airs doucement amenée
 Dans ce beau palais enchanté,
 Où vous pouvez en liberté
 Disposer de sa destinée.

Mais vous me surprenez par ce grand changement
 Qu'en votre personne vous faites;
Cette taille, ces traits et cet ajustement
 Cachent tout à fait qui vous êtes,
Et je donne aux plus fins à pouvoir en ce jour
 Vous reconnaître pour l'Amour.

L'AMOUR.

Aussi ne veux-je pas qu'on puisse me connaître.
Je ne veux à Psyché découvrir que mon cœur,
Rien que les beaux transports de cette vive ardeur
 Que ses doux charmes y font naître,
Et, pour en exprimer l'amoureuse langueur
 Et cacher ce que je puis être
 Aux yeux qui m'imposent des lois,
J'ai pris la forme que tu vois.

ZÉPHIRE.

En tout vous êtes un grand maître;
C'est ici que je le connois.
Sous des déguisements de diverse nature
 On a vu les dieux amoureux
Chercher à soulager cette douce blessure
 Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de feux;
Mais en bon sens vous l'emportez sur eux,
 Et voilà la bonne figure
 Pour avoir un succès heureux

Près de l'aimable sexe où l'on porte ses vœux.
 Oui, de ces formes-là l'assistance est bien forte,
 Et, sans parler ni de rang ni d'esprit,
 Qui peut trouver moyen d'être fait de la sorte
 Ne soupire guère à crédit.

L'AMOUR.

J'ai résolu, mon cher Zéphire,
 De demeurer ainsi toujours,
 Et l'on ne peut le trouver à redire
 A l'ainé de tous les Amours.
 Il est temps de sortir de cette longue enfance
 Qui fatigue ma patience ;
 Il est temps désormais que je devienne grand.

ZÉPHIRE.

Fort bien, vous ne pouvez mieux faire,
 Et vous entrez dans un mystère
 Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR.

Ce changement sans doute irritera ma mère.

ZÉPHIRE.

Je prévois là-dessus quelque peu de colère.
 Bien que les disputes des ans
 Ne doivent point régner parmi des immortelles,
 Votre mère Vénus est de l'humeur des belles,
 Qui n'aiment point de grands enfants.
 Mais où je la trouve outragée,
 C'est dans le procédé que l'on vous voit tenir,
 Et c'est l'avoir étrangement vengée
 Que d'aimer la beauté qu'elle voulait punir.
 Cette haine où ses vœux prétendent que réponde
 La puissance d'un fils que redoutent les dieux...

L'AMOUR.

Laissons cela, Zéphire, et me dis si tes yeux
 Ne trouvent pas Psyché la plus belle du monde ?
 Est-il rien sur la terre, est-il rien dans les cieux,
 Qui puisse lui ravir le titre glorieux
 De beauté sans seconde ?

Mais, je la vois, mon cher Zéphire,
 Qui demeure surprise à l'éclat de ces lieux.

ZÉPHIRE.

Vous pouvez vous montrer pour finir son martyre,
 Lui découvrir son destin glorieux,
 Et vous dire entre vous tout ce que peuvent dire
 Les soupirs, la bouche et les yeux.
 En confidant discret, je sais ce qu'il faut faire
 Pour ne pas interrompre un amoureux mystère.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

L'AMOUR, ZÉPHIRE.

ZÉPHIRE.

Oui, je me suis galamment acquitté
De la commission que vous m'avez donnée,
Et du haut du rocher je l'ai, cette beauté,
Par le milieu des airs doucement amenée
 Dans ce beau palais enchanté,
 Où vous pouvez en liberté
 Disposer de sa destinée.

Mais vous me surprenez par ce grand changement
 Qu'en votre personne vous faites;
Cette taille, ces traits et cet ajustement
 Cachent tout à fait qui vous êtes,
Et je donne aux plus fins à pouvoir en ce jour
 Vous reconnaître pour l'Amour.

L'AMOUR.

Aussi ne veux-je pas qu'on puisse me connaître.
Je ne veux à Psyché découvrir que mon cœur,
Rien que les beaux transports de cette vive ardeur,
 Que ses doux charmes y font naître,
Et, pour en exprimer l'amoureuse langueur
 Et cacher ce que je puis être
 Aux yeux qui m'imposent des lois,
 J'ai pris la forme que tu vois.

ZÉPHIRE.

En tout vous êtes un grand maître;
C'est ici que je le connois.
Sous des déguisements de diverse nature
 On a vu les dieux amoureux
Chercher à soulager cette douce blessure
 Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de feu;
Mais en bon sens vous l'emportez sur eux,
 Et voilà la bonne figure
 Pour avoir un succès heureux

ACTE III, SCÈNE III

127

Et, sitôt que vous soupirez,
Je ne sais quoi, qui m'effarouche,
Craint parmi vos soupirs des soupirs égarés.
Mais vous voulez vos sœurs : allez, partez, Zéphire ;
 Psyché le veut, je ne l'en puis dédire.

(Zéphire s'envole).

Quand vous leur ferez voir ce bienheureux séjour,
 De ces trésors faites-leur cent largesses,
 Prodiguez-leur caresses sur caresses,
Et du sang, s'il se peut, épuisez les tendresses,
 Pour vous rendre toute à l'Amour.
Je n'y mêlerai point d'importune présence,
Mais ne leur faites pas de si longs entretiens :
Vous ne sauriez pour eux avoir de complaisance
 Que vous ne dérobiez aux miens.

PSYCHÉ.

Votre amour me fait une grâce
Dont je n'abuserai jamais.

L'AMOUR.

Allons voir cependant ces jardins, ce palais,
Où vous ne verrez rien que votre éclat n'efface.
Et vous, petits Amours, et vous jeunes Zéphirs,
Qui pour âmes n'avez que de tendres soupirs,
Montrez tous à l'envi ce qu'à voir ma princesse
 Vous avez senti d'allégresse.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Princesse, et préparez vos yeux et vos oreilles
 A ce qu'il a d'enchantements.
 Vous y verrez des bois et des prairies
 Contester sur leurs agréments
 Avec l'or et les pierreries ;
 Vous n'entendrez que des concerts charmants ;
 De cent beautés vous y serez servie,
 Qui vous adoreront sans vous porter envie,
 Et brigueront à tous moments,
 D'une âme soumise et ravie,
 L'honneur de vos commandements.

PSYCHÉ.

Mes volontés suivent les vôtres,
 Je n'en saurais plus avoir d'autres ;
 Mais votre oracle enfin vient de me séparer
 De deux sœurs et du roi mon père,
 Que mon trépas imaginaire
 Réduit tous trois à me pleurer.
 Pour dissiper l'erreur dont leur âme accablée
 De mortels déplaisirs se voit pour moi comblée,
 Souffrez que mes sœurs soient témoins
 Et de ma gloire et de vos soins.
 Prêtez-leur comme à moi les ailes du Zéphire,
 Qui leur puissent de votre empire
 Ainsi qu'à moi faciliter l'accès ;
 Faites-leur voir en quel lieu je respire,
 Faites-leur de ma perte admirer le succès¹.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Psyché, toute votre âme :
 Ce tendre souvenir d'un père et de deux sœurs
 Me vole une part des douceurs
 Que je veux toutes pour ma flamme.
 N'ayez d'yeux que pour moi, qui n'en ai que pour vous ;
 Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire ;
 Et, quand de tels soucis osent vous en distraire...

PSYCHÉ.

Des tendresses du sang peut-on être jaloux ?

L'AMOUR.

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature :
 Les rayons du soleil vous baisent trop souvent,
 Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent :
 Dès qu'il les flatte, j'en murmure ;
 L'air même que vous respirez
 Avec trop de plaisir passe par votre bouche,
 Votre habit de trop près vous touche,

1. Le succès, c'est-à-dire le résultat, l'issue.

Et, sitôt que vous soupirez,
 Je ne sais quoi, qui m'effarouche,
 Craint parmi vos soupirs des soupirs égarés.
 Mais vous voulez vos sœurs : allez, partez, Zéphire ;
 Psyché le veut, je ne l'en puis dédire.

(Zéphire s'envole).

Quand vous leur ferez voir ce bienheureux séjour,
 De ces trésors faites-leur cent largesses,
 Prodiguez-leur caresses sur caresses,
 Et du sang, s'il se peut, épuisez les tendresses,
 Pour vous rendre toute à l'Amour.
 Je n'y mêlerai point d'importune présence,
 Mais ne leur faites pas de si longs entretiens :
 Vous ne sauriez pour eux avoir de complaisance
 Que vous ne dérobiez aux miens.

PSYCHÉ.

Votre amour me fait une grâce
 Dont je n'abuserai jamais.

L'AMOUR.

Allons voir cependant ces jardins, ce palais,
 Où vous ne verrez rien que votre éclat n'efface.
 Et vous, petits Amours, et vous jeunes Zéphyr,
 Qui pour âmes n'avez que de tendres soupirs,
 Montrez tous à l'envi ce qu'à voir ma princesse
 Vous avez senti d'allégresse.

Princesse, et préparez vos yeux et vos oreilles
 A ce qu'il a d'enchantements.
 Vous y verrez des bois et des prairies
 Contester sur leurs agréments
 Avec l'or et les pierreries;
 Vous n'entendrez que des concerts charmants;
 De cent beautés vous y serez servie,
 Qui vous adoreront sans vous porter envie,
 Et brigueront à tous moments,
 D'une âme soumise et ravie,
 L'honneur de vos commandements.

PSYCHÉ.

Mes volontés suivent les vôtres,
 Je n'en saurais plus avoir d'autres;
 Mais votre oracle enfin vient de me séparer
 De deux sœurs et du roi mon père,
 Que mon trépas imaginaire
 Réduit tous trois à me pleurer.
 Pour dissiper l'erreur dont leur âme accablée
 De mortels déplaisirs se voit pour moi comblée,
 Souffrez que mes sœurs soient témoins
 Et de ma gloire et de vos soins.
 Prêtez-leur comme à moi les ailes du Zéphire,
 Qui leur puissent de votre empire
 Ainsi qu'à moi faciliter l'accès;
 Faites-leur voir en quel lieu je respire,
 Faites-leur de ma perte admirer le succès¹.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Psyché, toute votre âme :
 Ce tendre souvenir d'un père et de deux sœurs
 Me vole une part des douceurs
 Que je veux toutes pour ma flamme.
 N'ayez d'yeux que pour moi, qui n'en ai que pour vous;
 Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire;
 Et, quand de tels soucis osent vous en distraire...

PSYCHÉ.

Des tendresses du sang peut-on être jaloux ?

L'AMOUR.

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature :
 Les rayons du soleil vous baisent trop souvent,
 Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent :
 Dès qu'il les flatte, j'en murmure ;
 L'air même que vous respirez
 Avec trop de plaisir passe par votre bouche,
 Votre habit de trop près vous touche,

1. Le succès, c'est-à-dire le résultat, l'issue.

Et qui s'obstine à se cacher
 Sent quelque chose en soi qu'on lui peut reprocher.
 Si cet amant devient volage,
 Car souvent en amour le change est assez doux,
 Et, j'ose le dire entre nous,
 Pour grand que soit l'éclat dont brille ce visage,
 Il en peut être ailleurs d'aussi belles que vous ;
 Si, dis-je, un autre objet sous d'autres lois l'engage,
 Si, dans l'état où je vous vois,
 Seule en ses mains et sans défense,
 Il va jusqu'à la violence,
 Sur qui vous vengera le roi
 Ou de ce changement, ou de cette insolence ?

PSYCHÉ.

Ma sœur, vous me faites trembler.
 Juste Ciel ! pourrais-je être assez infortunée ?...

CIDIPPE.

Que sait-on si déjà les nœuds de l'hyménée...

PSYCHÉ.

N'achevez pas, ce serait m'accabler.

AGLAURE.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire.
 Ce prince qui vous aime, et qui commande aux vents,
 Qui nous donne pour char les ailes du Zéphire,
 Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous moments,
 Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la nature,
 Peut-être à tant d'amour mêle un peu d'imposture ;
 Peut-être ce palais n'est qu'un enchantement,
 Et ces lambris dorés, ces amas de richesses
 Dont il achète vos tendresses,
 Dès qu'il sera lassé de souffrir vos caresses,
 Disparaîtront en un moment.
 Vous savez comme nous ce que peuvent les charmes.

PSYCHÉ.

Que je sens à mon tour de cruelles alarmes !

AGLAURE.

Notre amitié ne veut que votre bien.

PSYCHÉ.

Adieu, mes sœurs, finissons l'entretien.
 J'aime, et je crains qu'on ne s'impatiente.

Partez, et demain, si je puis,
 Vous me verrez ou plus contente,

Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

AGLAURE.

Nous allons dire au roi quelle nouvelle gloire,
 Quel excès de bonheur le Ciel répand sur vous.

La voici. J'ai des coups tout prêts à lui porter,
Qu'elle aura peine d'éviter.

SCÈNE II.

PSYCHÉ, AGLAURE, CIDIPPE.

PSYCHÉ.

Je viens vous dire adieu, mon amant vous renvoie,
Et ne saurait plus endurer
Que vous lui retranchiez un moment de la joie
Qu'il prend de se voir seul à me considérer.
Dans un simple regard, dans la moindre parole,
Son amour trouve des douceurs
Qu'en faveur du sang je lui vole
Quand je les partage à des sœurs.

AGLAURE.

La jalousie est assez fine,
Et ces délicats sentiments
Méritent bien qu'on s'imagine
Que celui qui pour vous a ces empressements
Passe le commun des amants.
Je vous en parle ainsi faute de le connaître.
Vous ignorez son nom et ceux dont il tient l'être,
Nos esprits en sont alarmés :
Je le tiens un grand prince, et d'un pouvoir suprême
Bien au delà du diadème ;
Ses trésors, sous vos pas confusément semés,
Ont de quoi faire honte à l'abondance même ;
Vous l'aimez autant qu'il vous aime ;
Il vous charme, et vous le charmez :
Votre félicité, ma sœur, serait extrême
Si vous saviez qui vous aimez.

PSYCHÉ.

Que m'importe ? J'en suis aimée ;
Plus il me voit, plus je lui plais ;
Il n'est point de plaisirs dont l'âme soit charmée
Qui ne préviennent mes souhaits,
Et je vois mal de quoi la vôtre est alarmée,
Quand tout me sert dans ce palais.

AGLAURE.

Qu'importe qu'ici tout vous serve,
Si toujours cet amant vous cache ce qu'il est ?
Nous ne nous alarmons que pour votre intérêt.
En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaît,
Le véritable amour ne fait point de réserve ;

Et qui s'obstine à se cacher
Sent quelque chose en soi qu'on lui peut reprocher.

Si cet amant devient volage,
Car souvent en amour le change est assez doux,

Et, j'ose le dire entre nous,
Pour grand que soit l'éclat dont brille ce visage,
Il en peut être ailleurs d'aussi belles que vous ;

Si, dis-je, un autre objet sous d'autres lois l'engage,

Si, dans l'état où je vous vois,
Seule en ses mains et sans défense,

Il va jusqu'à la violence,

Sur qui vous vengera le roi

Ou de ce changement, ou de cette insolence ?

PSYCHÉ.

Ma sœur, vous me faites trembler.

Juste Ciel ! pourrais-je être assez infortunée ?...

CIDIPPE.

Que sait-on si déjà les nœuds de l'hyménée...

PSYCHÉ.

N'achevez pas, ce serait m'accabler.

AGLAURE.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire.

Ce prince qui vous aime, et qui commande aux vents,

Qui nous donne pour char les ailes du Zéphire,

Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous moments,

Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la nature,

Peut-être à tant d'amour mêle un peu d'imposture ;

Peut-être ce palais n'est qu'un enchantement,

Et ces lambris dorés, ces amas de richesses

Dont il achète vos tendresses,

Dès qu'il sera lassé de souffrir vos caresses,

Disparaîtront en un moment.

Vous savez comme nous ce que peuvent les charmes.

PSYCHÉ.

Que je sens à mon tour de cruelles alarmes !

AGLAURE.

Notre amitié ne veut que votre bien.

PSYCHÉ.

Adieu, mes sœurs, finissons l'entretien.

J'aime, et je crains qu'on ne s'impatiente.

Partez, et demain, si je puis,

Vous me verrez ou plus contente,

Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

AGLAURE.

Nous allons dire au roi quelle nouvelle gloire,

Quel excès de bonheur le Ciel répand sur vous.

La voici. J'ai des coups tout prêts à lui porter,
Qu'elle aura peine d'éviter.

SCÈNE II.

PSYCHÉ, AGLAURE, CIDIPPE.

PSYCHÉ.

Je viens vous dire adieu, mon amant vous renvoie,
Et ne saurait plus endurer
Que vous lui retranchiez un moment de la joie
Qu'il prend de se voir seul à me considérer.
Dans un simple regard, dans la moindre parole,
Son amour trouve des douceurs
Qu'en faveur du sang je lui vole
Quand je les partage à des sœurs.

AGLAURE.

La jalousie est assez fine,
Et ces délicats sentiments
Méritent bien qu'on s'imagine
Que celui qui pour vous a ces empressements
Passe le commun des amants.
Je vous en parle ainsi faute de le connaître.
Vous ignorez son nom et ceux dont il tient l'être,
Nos esprits en sont alarmés :
Je le tiens un grand prince, et d'un pouvoir suprême
Bien au delà du diadème ;
Ses trésors, sous vos pas confusément semés,
Ont de quoi faire honte à l'abondance même ;
Vous l'aimez autant qu'il vous aime ;
Il vous charme, et vous le charmez :
Votre félicité, ma sœur, serait extrême
Si vous saviez qui vous aimez.

PSYCHÉ.

Que m'importe ? J'en suis aimée ;
Plus il me voit, plus je lui plais ;
Il n'est point de plaisirs dont l'âme soit charmée
Qui ne préviennent mes souhaits,
Et je vois mal de quoi la vôtre est alarmée,
Quand tout me sert dans ce palais.

AGLAURE.

Qu'importe qu'ici tout vous serve,
Si toujours cet amant vous cache ce qu'il est ?
Nous ne nous alarmons que pour votre intérêt.
En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaît,
Le véritable amour ne fait point de réserve ;

Après que vos traits suborneurs
Ont reçu les encens qu'aux miens seuls on doit rendre ?
J'ai vu mes temples déserts,
J'ai vu tous les mortels, séduits par vos beautés,
Idolâtrer en vous la beauté souveraine,
Vous offrir des respects jusqu'alors inconnus,
Et ne se mettre pas en peine
S'il était une autre Vénus ;
Et je vous vois encor l'audace
De n'en pas redouter les justes châtimens,
Et de me regarder en face,
Comme si c'était peu que mes ressentimens.

PSYCHÉ.

Si de quelques mortels on m'a vu adorée,
Est-ce un crime pour moi d'avoir en des égards
Dont leur âme inconsidérée
Laisait charmer des yeux qui ne vous verraient pas ?
Je suis ce que le Ciel m'a fait,
Je n'ai que les beautés qu'il m'a voulu prêter.
Si les vœux qu'on m'offrait vous ont mal satisfaite,
Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter,
Vous n'aviez qu'à vous présenter,
Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite
Qui, pour les rendre à leur devoir,
Pour se faire adorer, n'a qu'à se faire voir.

VÉNUS.

Il fallait vous en mieux défendre ;
Ces respects, ces encens, se devaient refuser,
Et, pour les mieux désabuser,
Il fallait à leurs yeux vous-même me les rendre.
Vous avez aimé cette erreur,
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'honneur ;
Vous avez bien fait plus, votre humeur arrogante,
Sur le mépris de mille rois,
Jusques aux cieux a porté de son choix
L'ambition extravagante.

PSYCHÉ.

J'aurais porté mon choix, Déesse, jusqu'aux cieux ?
VÉNUS.
Votre insolence est sans seconde :
Dédaigner tous les rois du monde,
N'est-ce pas aspirer aux dieux ?

PSYCHÉ.

Si l'Amour pour eux tous m'avait endurci l'âme
Et me réservait toute à lui,
En puis-je être coupable, et faut-il qu'aujourd'hui,
Pour prix d'une si belle flamme,

Je sens croître l'amour quand j'ai perdu l'amant.

Le souvenir m'en charme et m'empoisonne,
Sa douceur tyrannise un cœur infortuné
Qu'aux plus cuisants chagrins ma flamme a condamné.

O Ciel ! quand l'Amour m'abandonne,
Pourquoi me laisse-t-il l'amour qu'il m'a donné ?
Source de tous les biens inépuisable et pure,

Maître des hommes et des dieux,
Cher auteur des maux que j'endure,
Etes-vous pour jamais disparu de mes yeux ?
Je vous en ai banni moi-même.

Dans un excès d'amour, dans un bonheur extrême,
D'un indigne soupçon mon cœur s'est alarmé.

Cœur ingrat, tu n'avais qu'un feu mal allumé,
Et l'on ne peut vouloir, du moment que l'on aime,
Que ce que veut l'objet aimé.

Mourons, c'est le parti qui seul me reste à suivre,
Après la perte que je fais.

Pour qui, grands dieux, voudrais-je vivre,
Et pour qui former des souhaits ?
Fleuve, de qui les eaux baignent ces tristes sables,

Ensevelis mon crime dans tes flots,
Et, pour finir des maux si déplorables,
Laisse-moi dans ton lit assurer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE.

Ton trépas souillerait mes ondes,
Psyché ; le Ciel te le défend,
Et peut-être qu'après des douleurs si profondes,
Un autre sort t'attend.

Fuis plutôt de Vénus l'implacable colère :
Je la vois qui te cherche et qui te veut punir.
L'amour du fils a fait la haine de la mère.

Fuis, je saurai la retenir.

PSYCHÉ.

J'attends ses fureurs vengeresses.
Qu'auront-elles pour moi qui ne me soit trop doux ?
Qui cherche le trépas ne craint dieux ni déesses,
Et peut braver tout leur courroux.

SCÈNE V.

VÉNUS, PSYCHÉ.

VÉNUS.

Orgueilleuse Psyché, vous m'osez donc attendre,
Après m'avoir sur terre enlevé mes honneurs,

Après que vos traits suborneurs
Ont reçu les encens qu'aux miens seuls on doit rendre?

J'ai vu mes temples désertés,
J'ai vu tous les mortels, séduits par vos beautés,
Idolâtrer en vous la beauté souveraine,
Vous offrir des respects jusqu'alors inconnus,
Et ne se mettre pas en peine
S'il était une autre Vénus ;
Et je vous vois encor l'audace
De n'en pas redouter les justes châtimens,
Et de me regarder en face,
Comme si c'était peu que mes ressentimens.

PSYCHÉ.

Si de quelques mortels on m'a vue adorée,
Est-ce un crime pour moi d'avoir eu des appas
Dont leur âme inconsidérée
Laisait charmer des yeux qui ne vous voyaient pas ?
Je suis ce que le Ciel m'a faite,
Je n'ai que les beautés qu'il m'a voulu prêter.
Si les vœux qu'on m'offrait vous ont mal satisfaite,
Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter,
Vous n'aviez qu'à vous présenter,
Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite
Qui, pour les rendre à leur devoir,
Pour se faire adorer, n'a qu'à se faire voir.

VÉNUS.

Il fallait vous en mieux défendre ;
Ces respects, ces encens, se devaient refuser,
Et, pour les mieux désabuser,
Il fallait à leurs yeux vous-même me les rendre.
Vous avez aimé cette erreur,
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur ;
Vous avez bien fait plus, votre humeur arrogante,
Sur le mépris de mille rois,
Jusques aux cieux a porté de son choix
L'ambition extravagante.

PSYCHÉ.

J'aurais porté mon choix, Déesse, jusqu'aux cieux ?

VÉNUS.

Votre insolence est sans seconde :
Dédaigner tous les rois du monde,
N'est-ce pas aspirer aux dieux ?

PSYCHÉ.

Si l'Amour pour eux tous m'avait endurci l'âme
Et me réservait toute à lui,
En puis-je être coupable, et faut-il qu'aujourd'hui,
Pour prix d'une si belle flamme,

Je sens croître l'amour quand j'ai perdu l'amant.

Le souvenir m'en charme et m'empoisonne,
Sa douceur tyrannise un cœur infortuné
Qu'aux plus cuisants chagrins ma flamme a condamné.

O Ciel ! quand l'Amour m'abandonne,
Pourquoi me laisse-t-il l'amour qu'il m'a donné ?
Source de tous les biens inépuisable et pure,

Maître des hommes et des dieux,
Cher auteur des maux que j'endure,
Etes-vous pour jamais disparu de mes yeux ?
Je vous en ai banni moi-même.

Dans un excès d'amour, dans un bonheur extrême,
D'un indigne soupçon mon cœur s'est alarmé.
Cœur ingrat, tu n'avais qu'un feu mal allumé,
Et l'on ne peut vouloir, du moment que l'on aime,
Que ce que veut l'objet aimé.

Mourons, c'est le parti qui seul me reste à suivre,
Après la perte que je fais.

Pour qui, grands dieux, voudrais-je vivre,
Et pour qui former des souhaits ?
Fleuve, de qui les eaux baignent ces tristes sables,

Ensevelis mon crime dans tes flots,
Et, pour finir des maux si déplorables,
Laisse-moi dans ton lit assurer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE.
Ton trépas souillerait mes ondes,
Psyché ; le Ciel te le défend,
Et peut-être qu'après des douleurs si profondes,
Un autre sort t'attend.

Fuis plutôt de Vénus l'implacable colère :
Je la vois qui te cherche et qui te veut punir.
L'amour du fils a fait la haine de la mère.

Fuis, je saurai la retenir.
PSYCHÉ.

J'attends ses fureurs vengeresses.
Qu'auront-elles pour moi qui ne me soit trop doux ?
Qui cherche le trépas ne craint dieux ni déesses,
Et peut braver tout leur courroux.

SCÈNE V.

VÉNUS, PSYCHÉ.

VÉNUS.
Orgueilleuse Psyché, vous m'osez donc attendre,
Après m'avoir sur terre enlevé mes honneurs,

our vous perdre se sont perdues,
Et l'une et l'autre tour à tour,
Fais d'un conseil qui leur coûte la vie,
Et d'un côté de Tytie,
Et tantôt la roue et tantôt le vautour.
par les Zéphirs s'est fait prompte justice
Invenimée et jalouse malice :
Et des ailes de son juste courroux,
Pour de les rendre encore auprès de vous,
Fais l'une et l'autre au fond d'un précipice,
Et spectacle affreux de leurs corps déchirés
Que le moindre et le premier supplice
De ces conseils dont l'artifice
Fait les maux dont vous soupirez.

PSYCHÉ.

Je les plains !

CLÉOMÈNE.

Vous êtes seule à plaindre.

Et nous demeurons trop à vous entretenir.
Et nous ne cessons de vivre en votre souvenir !
Et vous, et bientôt, n'avoir plus rien à craindre !
Et bientôt, l'Amour vous enlever aux cieus,
Et vous y mettre à côté des dieux,
Et vous y faire un feu qui ne se puisse éteindre,
Et vous y faire à jamais l'éclat de vos beaux yeux
D'augmenter le jour en ces lieux !

SCÈNE III.

PSYCHÉ.

Et mes amants ! leur amour dure encore ;
Et les morts qu'ils sont, l'un et l'autre m'adore,
Et la dureté reçut si mal leurs vœux.
Et je n'ai pas ainsi, toi qui seul m'as ravie,
Et que j'aime encor cent fois plus que ma vie,
Et qui brises de si beaux nœuds.
Et je ne suis plus, et souffre que j'espère
Et que j'aurai un jour rabaisser l'œil sur moi,
Et de souffrir j'aurai de quoi te plaire,
Et de quoi me rengager ta foi.
Et que j'ai souffert m'a trop défigurée
Et pour rappeler un tel espoir.
Et l'abattu, triste, désespérée,
Et languissante et décolorée,
Et de quoi puis-je me prévaloir,

AGÉNOR.

Pour prix de vous avoir suivie,
 Nous jouissons ici d'un trépas assez doux :
 Qu'avions-nous affaire de vie
 Si nous ne pouvions être à vous ?
 Nous revoyons ici vos charmes,
 Qu'aucun des deux là-haut n'aurait revus jamais,
 Heureux si nous voyons la moindre de vos larmes
 Honorer des malheurs que vous nous avez faits.

PSYCHÉ.

Puis-je avoir des larmes de reste
 Après qu'on a porté les miens au dernier point ?
 Unissons nos soupirs dans un sort si funeste,
 Les soupirs ne s'épuisent point.
 Mais vous soupirez, Princes, pour une ingrate .
 Vous n'avez point voulu survivre à mes malheurs,
 Et, quelque douleur qui m'abatte,
 Ce n'est point pour vous que je meurs.

CLÉOMÈNE.

L'avons-nous mérité, nous dont toute la flamme
 N'a fait que vous lasser du récit de nos maux ?

PSYCHÉ.

Vous pouviez mériter, Princes, toute mon âme,
 Si vous n'eussiez été rivaux.
 Ces qualités incomparables
 Qui de l'un et de l'autre accompagnaient les vœux
 Vous rendaient tous deux trop aimables
 Pour mépriser aucun des deux.

AGÉNOR.

Vous avez pu, sans être injuste ni cruelle,
 Nous refuser un cœur réservé pour un dieu.
 Mais revoyez Vénus : le Destin nous rappelle,
 Et nous force à vous dire adieu.

PSYCHÉ.

Ne vous donne-t-il point le loisir de me dire
 Quel est ici votre séjour ?

CLÉOMÈNE.

Dans des bois toujours verts, où d'amour on respire
 Aussitôt qu'on est mort d'amour.
 D'amour on y revit, d'amour on y soupire,
 Sous les plus douces lois de son heureux empire,
 Et l'éternelle nuit n'ose en chasser le jour,
 Que lui-même il attire
 Sur nos fantômes, qu'il inspire,
 Et dont aux enfers même il se fait une cour.

AGÉNOR.

Vos envieuses sœurs, après nous descendues,

Pour vous perdre se sont perdues,
 Et l'une et l'autre tour à tour,
 Pour le prix d'un conseil qui leur coûte la vie,
 A côté d'Ixion, à côté de Tytie,
 Souffrent tantôt la roue et tantôt le vautour.
 L'Amour par les Zéphyr s'est fait prompte justice
 De leur envenimée et jalouse malice :
 Ces ministres ailés de son juste courroux,
 Sous couleur de les rendre encore auprès de vous,
 Ont plongé l'une et l'autre au fond d'un précipice,
 Où le spectacle affreux de leurs corps déchirés
 N'étaie que le moindre et le premier supplice
 De ces conseils dont l'artifice
 Fait les maux dont vous soupirez.

PSYCHÉ.

Que je les plains !

CLÉOMÈNE.

Vous êtes seule à plaindre.
 Mais nous demeurons trop à vous entretenir.
 Adieu. Puisseis-nous vivre en votre souvenir !
 Puisseis-vous, et bientôt, n'avoir plus rien à craindre !
 Puisse, et bientôt, l'Amour vous enlever aux cieux,
 Vous y mettre à côté des dieux,
 Et, rallumant un feu qui ne se puisse éteindre,
 Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux
 D'augmenter le jour en ces lieux !

SCÈNE III.

PSYCHÉ.

Pauvres amants ! leur amour dure encore ;
 Tout morts qu'ils sont, l'un et l'autre m'adore,
 Moi dont la dureté reçut si mal leurs vœux.
 Tu n'en fais pas ainsi, toi qui seul m'as ravie,
 Amant que j'aime encor cent fois plus que ma vie,
 Et qui brises de si beaux nœuds.
 Ne me fuis plus, et souffre que j'espère
 Que tu pourras un jour rabaisser l'œil sur moi,
 Qu'à force de souffrir j'aurai de quoi te plaire,
 De quoi me rengager ta foi.
 Mais ce que j'ai souffert m'a trop défigurée
 Pour rappeler un tel espoir.
 L'œil abattu, triste, désespérée,
 Languissante et décolorée,
 De quoi puis-je me prévaloir,

AGÉNOR.

Pour prix de vous avoir suivie,
 Nous jouissons ici d'un trépas assez doux :
 Qu'avions-nous affaire de vie
 Si nous ne pouvions être à vous ?
 Nous revoyons ici vos charmes,
 Qu'aucun des deux là-haut n'aurait revus jamais,
 Heureux si nous voyons la moindre de vos larmes
 Honorer des malheurs que vous nous avez faits.

PSYCHÉ.

Puis-je avoir des larmes de reste
 Après qu'on a porté les miens au dernier point ?
 Unissons nos soupirs dans un sort si funeste,
 Les soupirs ne s'épuisent point.
 Mais vous soupiriez, Princes, pour une ingrate :
 Vous n'avez point voulu survivre à mes malheurs,
 Et, quelque douleur qui m'abatte,
 Ce n'est point pour vous que je meurs.

CLÉOMÈNE.

L'avons-nous mérité, nous dont toute la flamme
 N'a fait que vous lasser du récit de nos maux ?

PSYCHÉ.

Vous pouviez mériter, Princes, toute mon âme,
 Si vous n'eussiez été rivaux.
 Ces qualités incomparables
 Qui de l'un et de l'autre accompagnaient les vœux
 Vous rendaient tous deux trop aimables
 Pour mépriser aucun des deux.

AGÉNOR.

Vous avez pu, sans être injuste ni cruelle,
 Nous refuser un cœur réservé pour un dieu.
 Mais revoyez Vénus : le Destin nous rappelle,
 Et nous force à vous dire adieu.

PSYCHÉ.

Ne vous donne-t-il point le loisir de me dire
 Quel est ici votre séjour ?

CLÉOMÈNE.

Dans des bois toujours verts, où d'amour on respire
 Aussitôt qu'on est mort d'amour.
 D'amour on y revit, d'amour on y soupire,
 Sous les plus douces lois de son heureux empire,
 Et l'éternelle nuit n'ose en chasser le jour,
 Que lui-même il attire
 Sur nos fantômes, qu'il inspire,
 Et dont aux enfers même il se fait une cour.

AGÉNOR.

Vos envieuses sœurs, après nous descendues,

Mais voulez-vous qu'il me soit reproché
 Qu'une misérable mortelle,
 L'objet de mon courroux, l'orgueilleuse Psyché,
 Sous ombre qu'elle est un peu belle,
 Par un hymen dont je rougis
 Souille mon alliance et le lit de mon fils ?

JUPITER.

Hé bien, je la fais immortelle,
 Afin d'y rendre tout égal.

VÉNUS.

Je n'ai plus de mépris ni de haine pour elle,
 Et l'admets à l'honneur de ce nœud conjugal.

Psyché, reprenez la lumière
 Pour ne la reperdre jamais.

Jupiter a fait votre paix,
 Et je quitte cette humeur fière
 Qui s'opposait à vos souhaits.

PSYCHÉ.

C'est donc vous, ô grande déesse,
 Qui redonnez la vie à ce cœur innocent !

VÉNUS.

Jupiter vous fait grâce, et ma colère cesse.
 Vivez, Vénus l'ordonne ; aimez, elle y consent.

PSYCHÉ, à l'Amour.

Je vous revois enfin, cher objet de ma flamme !

L'AMOUR, à Psyché.

Je vous possède enfin, délices de mon âme !

JUPITER.

Venez, amants, venez aux cieux,
 Achever un si grand et si digne hyménée ;
 Viens-y, belle Psyché, changer de destinée,
 Viens prendre place au rang des dieux.

Deux grandes machines descendent aux deux côtés de Jupiter cependant qu'il dit ces derniers vers. Vénus avec sa suite monte dans l'une, l'Amour avec Psyché dans l'autre, et tous ensemble remontent au ciel.

Les divinités, qui avaient été partagées entre Vénus et son fils, se réunissent en les voyant d'accord, et toutes ensemble, par des concerts, des chants et des danses, célèbrent la fête des noces de l'Amour.

Apollon paraît le premier, et, comme dieu de l'harmonie, commence à chanter, pour inviter les autres dieux à se réunir.

RÉCIT D'APOLLON.

Unissons-nous, troupe immortelle ;
 Le dieu d'amour devient heureux amant,
 Et Vénus a repris sa douceur naturelle

SCENE VI.

JUPITER, VÉNUS, L'AMOUR, PSYCHÉ.

L'AMOUR.

Vous à qui seul tout est possible,
 Père des dieux, souverain des mortels,
 Fléchissez la rigueur d'une mère inflexible,
 Qui sans moi n'aurait point d'autels.
 J'ai pleuré, j'ai prié, je soupire, menace,
 Et perds menaces et soupirs.
 Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs
 Dépend du monde entier l'heureuse ou triste face,
 Et que, si Psyché perd le jour,
 Si Psyché n'est à moi, je ne suis plus l'Amour.
 Oui, je romprai mon arc, je briserai mes flèches,
 J'éteindrai jusqu'à mon flambeau,
 Je laisserai languir la nature au tombeau;
 Ou, si je daigne aux cœurs faire encor quelques brèches,
 Avec ces pointes d'or qui me font obéir,
 Je vous blesserai tous là-haut pour des mortelles,
 Et ne décocherai sur elles
 Que des traits émoussés qui forcent à haïr,
 Et qui ne font que des rebelles,
 Des ingrates et des cruelles.
 Par quelle tyrannique loi
 Tiendrai-je à vous servir mes armes toujours prêtes,
 Et vous ferai-je à tous conquêtes sur conquêtes,
 Si vous me défendez d'en faire une pour moi?

JUPITER.

Ma fille, sois-lui moins sévère.
 Tu tiens de sa Psyché le destin en tes mains,
 La Parque au moindre mot va suivre ta colère;
 Parle, et laisse-toi vaincre aux tendresses de mère,
 Ou redoute un courroux que moi-même je crains.
 Veux-tu donner le monde en proie
 A la haine, au désordre, à la confusion,
 Et d'un dieu d'union,
 D'un dieu de douceurs et de joie,
 Faire un dieu d'amertume et de division?
 Considère ce que nous sommes,
 Et si les passions doivent nous dominer.
 Plus la vengeance a de quoi plaire aux hommes,
 Plus il sied bien aux dieux de pardonner.

VÉNUS.

Je pardonne à ce fils rebelle;

Mais voulez-vous qu'il me soit reproché
 Qu'une misérable mortelle,
 L'objet de mon courroux, l'orgueilleuse Psyché,
 Sous ombre qu'elle est un peu belle,
 Par un hymen dont je rougis
 Souille mon alliance et le lit de mon fils?

JUPITER.

Hé bien, je la fais immortelle,
 Afin d'y rendre tout égal.

VÉNUS.

Je n'ai plus de mépris ni de haine pour elle,
 Et l'admets à l'honneur de ce nœud conjugal.

Psyché, reprenez la lumière
 Pour ne la reperdre jamais.
 Jupiter a fait votre paix,
 Et je quitte cette humeur fière
 Qui s'opposait à vos souhaits.

PSYCHÉ.

C'est donc vous, ô grande déesse,
 Qui redonnez la vie à ce cœur innocent!

VÉNUS.

Jupiter vous fait grâce, et ma colère cesse.
 Vivez, Vénus l'ordonne; aimez, elle y consent.

PSYCHÉ, à l'Amour.

Je vous revois enfin, cher objet de ma flamme!

L'AMOUR, à Psyché.

Je vous possède enfin, délices de mon âme!

JUPITER.

Venez, amants, venez aux cieux,
 Achever un si grand et si digne hyménée;
 Viens-y, belle Psyché, changer de destinée,
 Viens prendre place au rang des dieux.

Deux grandes machines descendent aux deux côtés de Jupiter cependant qu'il dit ces derniers vers. Vénus avec sa suite monte dans l'une, l'Amour avec Psyché dans l'autre, et tous ensemble remontent au ciel.

Les divinités, qui avaient été partagées entre Vénus et son fils, se réunissent en les voyant d'accord, et toutes ensemble, par des concerts, des chants et des danses, célèbrent la fête des noces de l'Amour.

Apollon paraît le premier, et, comme dieu de l'harmonie, commence à chanter, pour inviter les autres dieux à se réjouir.

RÉCIT D'APOLLON.

Unissons-nous, troupe immortelle;
 Le dieu d'amour devient heureux amant,
 Et Vénus a repris sa douceur naturelle

SCENE VI.

JUPITER, VÉNUS, L'AMOUR, PSYCHÉ.

L'AMOUR.

Vous à qui seul tout est possible,
 Père des dieux, souverain des mortels,
 Fléchissez la rigueur d'une mère inflexible,
 Qui sans moi n'aurait point d'autels.
 J'ai pleuré, j'ai prié, je soupire, menace,
 Et perds menaces et soupirs.
 Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs
 Dépend du monde entier l'heureuse ou triste face,
 Et que, si Psyché perd le jour,
 Si Psyché n'est à moi, je ne suis plus l'Amour.
 Oui, je romprai mon arc, je briserai mes flèches,
 J'éteindrai jusqu'à mon flambeau,
 Je laisserai languir la nature au tombeau;
 Ou, si je daigne aux cœurs faire encor quelques brèches,
 Avec ces pointes d'or qui me font obéir,
 Je vous blesserai tous là-haut pour des mortelles,
 Et ne décocherai sur elles
 Que des traits émoussés qui forcent à haïr,
 Et qui ne font que des rebelles,
 Des ingrates et des cruelles.
 Par quelle tyrannique loi
 Tiendrai-je à vous servir mes armes toujours prêtes,
 Et vous ferai-je à tous conquêtes sur conquêtes,
 Si vous me défendez d'en faire une pour moi?

JUPITER.

Ma fille, sois-lui moins sévère.
 Tu tiens de sa Psyché le destin en tes mains,
 La Parque au moindre mot va suivre ta colère;
 Parle, et laisse-toi vaincre aux tendresses de mère,
 Ou redoute un courroux que moi-même je crains.
 Veux-tu donner le monde en proie
 A la haine, au désordre, à la confusion,
 Et d'un dieu d'union,
 D'un dieu de douceurs et de joie,
 Faire un dieu d'amertume et de division?
 Considère ce que nous sommes,
 Et si les passions doivent nous dominer.
 Plus la vengeance a de quoi plaire aux hommes,
 Plus il sied bien aux dieux de pardonner.

VÉNUS.

Je pardonne à ce fils rebelle;

LES
FOURBERIES DE SCAPIN

Comédie

1671

LES
FOURBERIES DE SCAPIN

Comédie

1671

PERSONNAGES

ARGANTE, père d'Octave et de Zerbinette.
GÉRONTE, père de Léandre et de Hyacinte.
OCTAVE, fils d'Argante et amant de Hyacinte.
LÉANDRE, fils de Géronte et amant de Zerbinette.
ZERBINETTE, crue Egyptienne et reconnue fille d'Argante et
amante de Léandre.
HYACINTE, fille de Géronte et amante d'Octave.
SCAPIN, valet de Léandre, et fourbe.
SYLVESTRE, valet d'Octave.
NÉRINE, nourrice de Hyacinte.
CARLE, fourbe.
DEUX PORTEURS.

La scène est à Naples.

LES
FOURBERIES
DE SCAPIN
COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, SYLVESTRE.

OCTAVE.

Ah ! fâcheuses nouvelles pour un cœur amoureux ! Dures extrémités où je me vois réduit ! Tu viens, Sylvestre, d'apprendre au port que mon père revient ?

SYLVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Qu'il arrive ce matin même ?

SYLVESTRE.

Ce matin même.

OCTAVE.

Et qu'il revient dans la résolution de me marier ?

SYLVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Avec une fille du seigneur Géronte ?

SYLVESTRE.

Du seigneur Géronte.

OCTAVE.

Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela?

SYLVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle?

SYLVESTRE.

De votre oncle.

OCTAVE.

A qui mon père les a mandées par une lettre?

SYLVESTRE.

Par une lettre.

OCTAVE.

Et cet oncle, dis-tu, sait toutes nos affaires?

SYLVESTRE.

Toutes nos affaires.

OCTAVE.

Ah! parle, si tu veux, et ne te fais point de la sorte arracher les mots de la bouche.

SYLVESTRE.

Qu'ai-je à parler davantage? Vous n'oubliez aucune circonstance, et vous dites les choses tout justement comme elles sont.

OCTAVE.

Conseille-moi, du moins, et me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.

SYLVESTRE.

Ma foi, je m'y trouve autant embarrassé que vous, et j'aurais bon besoin que l'on me conseillât moi-même.

OCTAVE.

Je suis assassiné par ce maudit retour.

SYLVESTRE.

Je ne le suis pas moins.

OCTAVE.

Lorsque mon père apprendra les choses, je vais voir fondre sur moi un orage soudain d'impétueuses réprimandes.

SYLVESTRE.

Les réprimandes ne sont rien, et plutôt au Ciel que j'en fusse quitte à ce prix! Mais j'ai bien la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies, et je vois se former de loin un nuage de coups de bâton qui crèvera sur mes épaules.

OCTAVE.

O Ciel! par où sortir de l'embarras où je me trouve?

SYLVESTRE.

C'est à quoi vous deviez songer avant que de vous y jeter.

OCTAVE.

Ah! tu me fais mourir par tes leçons hors de saison.

SYLVESTRE.

Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies.

OCTAVE.

Que dois-je faire? Quelle résolution prendre? A quel remède recourir?

SCÈNE II.

SCAPIN, OCTAVE, SYLVESTRE.

SCAPIN.

Qu'est-ce, Seigneur Octave? qu'avez-vous? qu'y a-t-il? quel désordre est-ce là? Je vous vois tout troublé.

OCTAVE.

Ah! mon pauvre Scapin, je suis perdu, je suis désespéré, je suis le plus infortuné de tous les hommes.

SCAPIN.

Comment?

OCTAVE.

N'as-tu rien appris de ce qui me regarde?

SCAPIN.

Non.

OCTAVE.

Mon père arrive avec le seigneur Géronte, et ils me veulent marier.

SCAPIN.

Eh bien! qu'y a-t-il là de si funeste?

OCTAVE.

Hélas! tu ne sais pas la cause de mon inquiétude.

SCAPIN.

Non; mais il ne tiendra qu'à vous que je la sache bientôt; et je suis homme consolatif, homme à m'intéresser aux affaires des jeunes gens.

OCTAVE.

Ah! Scapin, si tu pouvais trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je suis, je croirais t'être redevable de plus que de la vie.

SCAPIN.

A vous dire la vérité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m'en veux mêler. J'ai sans doute reçu du Ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillesses d'esprit, de ces galanteries ingénieuses, à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies; et je puis dire sans vanité qu'on n'a guère vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts et d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier. Mais, ma foi, le

mérite est trop maltraité aujourd'hui, et j'ai renoncé à toutes choses depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

OCTAVE.

Comment ? Quelle affaire, Scapin ?

SCAPIN.

Une aventure où je me brouillai avec la justice.

OCTAVE.

La justice !

SCAPIN.

Oui, nous eûmes un petit démêlé ensemble.

SYLVESTRE.

Toi et la justice ?

SCAPIN.

Oui. Elle en usa fort mal avec moi, et je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du siècle que je résolus de ne plus rien faire. Bastel ! Ne laissez pas de me conter votre aventure.

OCTAVE.

Tu sais, Scapin, qu'il y a deux mois que le seigneur Géronte et mon père s'embarquèrent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts sont mêlés.

SCAPIN.

Je sais cela.

OCTAVE.

Et que Léandre et moi nous fûmes laissés par nos pères, moi sous la conduite de Sylvestre, et Léandre sous ta direction.

SCAPIN.

Oui. Je me suis fort bien acquitté de ma charge.

OCTAVE.

Quelque temps après, Léandre fit rencontre d'une jeune Egyptienne dont il devint amoureux.

SCAPIN.

Je sais cela encore.

OCTAVE.

Comme nous sommes grands amis, il me fit aussitôt confidence de son amour et me mena voir cette fille, que je trouvai belle à la vérité, mais non pas tant qu'il voulait que je la trouvasse. Il ne m'entretenait que d'elle chaque jour, m'exagérait à tous moments sa beauté et sa grâce, melouait son esprit et me parlait avec transport des charmes de son entretien, dont il me rapportait jusqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçait toujours de me faire trouver les plus spirituelles du monde. Il me querellait quelquefois de n'être pas assez sensible aux choses qu'il me venait dire, et me

blâmait sans cesse de l'indifférence où j'étais pour les feux de l'amour.

SCAPIN.

Je ne vois pas encore où ceci veut aller.

OCTAVE.

Un jour que je l'accompagnais pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ses vœux, nous entendimes dans une petite maison d'une rue écartée quelques plaintes mêlées de beaucoup de sanglots. Nous demandons ce que c'est. Une femme nous dit en soupirant que nous pouvions voir là quelque chose de pitoyable en des personnes étrangères, et qu'à moins que d'être insensibles, nous en serions touchés.

SCAPIN.

Où est-ce que cela nous mène ?

OCTAVE.

La curiosité me fit presser Léandre de voir ce que c'était. Nous entrons dans une salle, où nous voyons une vieille femme mourante, assistée d'une servante qui faisait des regrets, et d'une jeune fille toute fondante en larmes, la plus belle et la plus touchante qu'on puisse jamais voir.

SCAPIN.

Ah ! ah !

OCTAVE.

Une autre aurait paru effroyable en l'état où elle était, car elle n'avait pour habillement qu'une méchante petite jupe, avec des brassières de nuit qui étaient de simple futaine, et sa coiffure était une cornette jaune, retroussée au haut de sa tête, qui laissait tomber en désordre ses cheveux sur ses épaules ; et cependant, faite comme cela, elle brillait de mille attraits, et ce n'était qu'agréments et que charmes que toute sa personne.

SCAPIN.

Je sens venir les choses.

OCTAVE.

Si tu l'avais vue, Scapin, en l'état que je dis, tu l'aurais trouvée admirable.

SCAPIN.

Oh ! je n'en doute point ; et, sans l'avoir vue, je vois bien qu'elle était tout à fait charmante.

OCTAVE.

Ses larmes n'étaient point de ces larmes désagréables qui défigurent un visage : elle avait à pleurer une grâce touchante, et sa douleur était la plus belle du monde.

SCAPIN.

Je vois tout cela.

OCTAVE.

Elle faisait fondre chacun en larmes en se jetant amoureusement sur le corps de cette mourante, qu'elle appelait sa chère mère, et il n'y avait personne qui n'eût l'âme percée de voir un si bon naturel.

SCAPIN.

En effet, cela est touchant, et je vois bien que ce bon naturel-là vous la fit aimer.

OCTAVE.

Ah! Scapin, un barbare l'aurait aimée.

SCAPIN.

Assurément. Le moyen de s'en empêcher?

OCTAVE.

Après quelques paroles dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous sortîmes de là, et, demandant à Léandre ce qui lui semblait de cette personne, il me répondit froidement qu'il la trouvait assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parlait, et je ne voulus point lui découvrir l'effet que ses beautés avaient fait sur mon âme.

SYLVESTRE.

Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà pour jusqu'à demain. Laissez-le moi finir en deux mots. Son cœur prend feu dès ce moment. Il ne saurait plus vivre qu'il n'aille consoler son aimable affligée. Ses fréquentes visites sont rejetées de la servante, devenue la gouvernante par le trépas de la mère : voilà mon homme au désespoir. Il presse, supplie, conjure : point d'affaire. On lui dit que la fille, quoique sans bien et sans appui, est de famille honnête, et qu'à moins que de l'épouser on ne peut souffrir ses poursuites : voilà son amour augmenté par les difficultés. Il consulte dans sa tête, agite, raisonne, balance, prend sa résolution : le voilà marié avec elle depuis trois jours.

SCAPIN.

J'entends.

SYLVESTRE.

Maintenant mets avec cela le retour imprévu du père, qu'on n'attendait que dans deux mois; la découverte que l'oncle a faite du secret de notre mariage, et l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le seigneur Gêronte a eue d'une seconde femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente.

OCTAVE.

Et, par-dessus tout cela, mets encore l'indigence où se trouve cette aimable personne et l'impuissance où je me vois d'avoir de quoi la secourir.

SCAPIN.

Est-ce là tout? Vous voilà bien embarrassés tous deux pour une bagatelle! C'est bien là de quoi se tant alarmer. N'as-tu point de honte, toi, de demeurer court à si peu de chose? Que diable! te voilà grand et gros comme père et mère, et tu ne saurais trouver dans ta tête, forger dans ton esprit quelque ruse galante, quelque honnête petit stratagème, pour ajuster vos affaires? Fi! Peste soit du butor! Je voudrais bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à duper: je les aurais joués tous deux par-dessous la jambe; et je n'étais pas plus grand que cela que je me signalais déjà par cent tours d'adresse jolis.

SYLVESTRE.

J'avoue que le Ciel ne m'a pas donné tes talents, et que je n'ai pas l'esprit, comme toi, de me brouiller avec la justice.

OCTAVE.

Voici mon aimable Hyacinte.

SCÈNE III.

HYACINTE, OCTAVE, SCAPIN, SYLVESTRE.

HYACINTE.

Ah! Octave, est-il vrai ce que Sylvestre vient de dire à Nérine, que votre père est de retour et qu'il veut vous marier?

OCTAVE.

Oui, belle Hyacinte, et ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais que vois-je? vous pleurez! Pourquoi ces larmes? Me soupçonnez-vous, dites-moi, de quelque infidélité, et n'êtes-vous pas assurée de l'amour que j'ai pour vous?

HYACINTE.

Oui, Octave, je suis sûre que vous m'aimez, mais je ne le suis pas que vous m'aimiez toujours.

OCTAVE.

Eh! peut-on vous aimer qu'on ne vous aime toute sa vie?

HYACINTE.

J'ai ouï dire, Octave, que votre sexe aime moins longtemps que le nôtre, et que les ardeurs que les hommes font voir sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent.

OCTAVE.

Ah! ma chère Hyacinte, mon cœur n'est donc pas fait

comme celui des autres hommes, et je sens bien, pour moi, que je vous aimerai jusqu'au tombeau.

HYACINTE.

Je veux croire que vous sentez ce que vous dites, et je ne doute point que vos paroles ne soient sincères; mais je crains un pouvoir qui combattra dans votre cœur les tendres sentiments que vous pouvez avoir pour moi. Vous dépendez d'un père qui veut vous marier à une autre personne, et je suis sûre que je mourrai si ce malheur m'arrive.

OCTAVE.

Non, belle Hyacinte, il n'y a point de père qui puisse me contraindre à vous manquer de foi, et je me résoudrai à quitter mon pays, et le jour même, s'il est besoin, plutôt qu'à vous quitter. J'ai déjà pris, sans l'avoir vue, une aversion effroyable pour celle que l'on me destine, et, sans être cruel, je souhaiterais que la mer l'écartât d'ici pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hyacinte, car vos larmes tuent, et je ne les puis voir sans me sentir percer le cœur.

HYACINTE.

Puisque vous le voulez, je veux bien essuyer mes pleurs, et j'attendrai d'un œil constant ce qu'il plaira au Ciel de résoudre de moi.

OCTAVE.

Le Ciel nous sera favorable.

HYACINTE.

Il ne saurait m'être contraire si vous m'êtes fidèle.

OCTAVE.

Je le serai assurément.

HYACINTE.

Je serai donc heureuse.

SCAPIN.

Elle n'est pas tant sottre, ma foi, et je la trouve assez passable.

OCTAVE.

Voici un homme qui pourrait bien, s'il le voulait, nous être dans tous nos besoins d'un secours merveilleux.

SCAPIN.

J'ai fait de grands serments de ne me mêler plus du monde; mais, si vous m'en priez bien fort tous deux, peut-être...

OCTAVE.

Ah! s'il ne tient qu'à te prier bien fort pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon cœur de prendre la conduite de notre barque.

SCAPIN, à *Hyacinte*.

Et vous, ne me dites-vous rien ?

HYACINTE.

Je vous conjure, à son exemple, par tout ce qui vous est le plus cher au monde, de vouloir servir notre amour.

SCAPIN.

Il faut se laisser vaincre et avoir de l'humanité. Allez, je veux m'employer pour vous.

OCTAVE.

Crois que...

SCAPIN.

Chut ! (*A Hyacinte*). Allez-vous en, vous, et soyez en repos. (*A Octave*). Et vous, préparez-vous à soutenir avec fermeté l'abord de votre père.

OCTAVE.

Je t'avoue que cet abord me fait trembler par avance, et j'ai une timidité naturelle que je ne saurais vaincre.

SCAPIN.

Il faut pourtant paraître ferme au premier choc, de peur que, sur votre faiblesse, il ne prenne le pied de vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous composer par étude. Un peu de hardiesse, et songez à répondre résolument sur tout ce qu'il pourra vous dire.

OCTAVE.

Je ferai du mieux que je pourrai.

SCAPIN.

Çà, essayons un peu pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle, et voyons si vous ferez bien. Allons. La mine résolue, la tête haute, les regards assurés.

OCTAVE.

Comme cela ?

SCAPIN.

Encore un peu davantage.

OCTAVE.

Ainsi ?

SCAPIN.

Bon ! Imaginez-vous que je suis votre père qui arrive, et répondez-moi fermement, comme si c'était à lui-même. « Comment ! pandard, vaurien, infâme, fils indigne d'un père comme moi, oses-tu bien paraître devant mes yeux après tes bons déportements, après le lâche tour que tu m'as joué pendant mon absence ? Est-ce là le fruit de mes soins, maraud, est-ce là le fruit de mes soins ? le respect qui m'est dû ? le respect que tu me conserves ? Allons donc ! Tu as l'insolence, fripon, de t'engager sans le consentement de ton père, de contracter un mariage clandestin ? Réponds-

moi, coquin, réponds-moi. Voyons un peu tes belles raisons ». Oh! que diable! vous demeurez interdit?

OCTAVE.

C'est que je m'imagine que c'est mon père que j'entends.

SCAPIN.

Eh oui! C'est par cette raison qu'il ne faut pas être comme un innocent.

OCTAVE.

Je m'en vais prendre plus de résolution, et je répondrai fermement.

SCAPIN.

Assurément?

OCTAVE.

Assurément.

SYLVESTRE.

Voilà votre père qui vient.

OCTAVE.

O Ciel! je suis perdu!

SCAPIN.

Holà! Octave, demeurez. Octave! Le voilà enfui. Quelle pauvre espèce d'homme! Ne laissons pas d'attendre le vieillard.

SYLVESTRE.

Que lui dirai-je?

SCAPIN.

Laisse-moi dire, moi, et ne fais que me suivre.

SCÈNE IV.

ARGANTE, SCAPIN, SYLVESTRE.

ARGANTE, *se croyant seul.*

A-t-on jamais ouï parler d'une action pareille à celle-là?

SCAPIN.

Il a déjà appris l'affaire, et elle lui tient si fort en tête que tout seul il en parle haut.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Voilà une témérité bien grande!

SCAPIN.

Écoutons-le un peu.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Je voudrais bien savoir ce qu'ils me pourront dire sur ce beau mariage.

SCAPIN.

Nous y avons songé.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Tâcheront-ils de me nier la chose?

SCAPIN.

Non, nous n'y pensons pas.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Ou s'ils entreprendront de l'excuser?

SCAPIN.

Celui-là se pourra faire.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Prétendront-ils m'amuser par des contes en l'air?

SCAPIN.

Peut-être.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Tous leurs discours seront inutiles.

SCAPIN.

Nous allons voir.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Ils ne m'en donneront point à garder.

SCAPIN.

Ne jurons de rien.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Je saurai mettre mon pendants de fils en lieu de sûreté.

SCAPIN.

Nous y pourrions.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Et, pour le coquin de Sylvestre, je le roueraï de coups.

SYLVESTRE.

J'étais bien étonné s'il m'oubliait.

ARGANTE, *apercevant Sylvestre.*

Ah! ah! vous voilà donc, sage gouverneur de famille, beau directeur de jeunes gens.

SCAPIN.

Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour.

ARGANTE.

Bonjour, Scapin. (*A Sylvestre*). Vous avez suivi mes ordres vraiment d'une belle manière, et mon fils s'est comporté fort sagement pendant mon absence.

SCAPIN.

Vous vous portez bien, à ce que je vois?

ARGANTE.

Assez bien. (*A Sylvestre*). Tu ne dis mot, coquin, tu ne dis mot!

SCAPIN.

Votre voyage a-t-il été bon?

ARGANTE.

Mon Dieu, fort bon. Laisse-moi un peu quereller en repos.

SCAPIN.

Vous voulez quereller?

ARGANTE.

Oui, je veux quereller.

SCAPIN.

Et qui, Monsieur?

ARGANTE.

Ce maraud-là.

SCAPIN.

Pourquoi?

ARGANTE.

Tu n'as pas ouï parler de ce qui s'est passé dans mon absence?

SCAPIN.

J'ai bien ouï parler de quelque petite chose.

ARGANTE.

Comment, quelque petite chose! Une action de cette nature?

SCAPIN.

Vous avez quelque raison...

ARGANTE.

Une hardiesse pareille à celle-là?

SCAPIN.

Cela est vrai.

ARGANTE.

Un fils qui se marie sans le consentement de son père?

SCAPIN.

Oui, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je serais d'avis que vous ne fissiez point de bruit.

ARGANTE.

Je ne suis pas de cet avis, moi, et je veux faire du bruit tout mon soul. Quoi! tu ne trouves pas que j'aie tous les sujets du monde d'être en colère?

SCAPIN.

Si fait; j'y ai d'abord été, moi, lorsque j'ai su la chose, et je me suis intéressé pour vous jusqu'à quereller votre fils. Demandez-lui un peu quelles belles réprimandes je lui ai faites, et comme je l'ai chapitré sur le peu de respect qu'il gardait à un père dont il devait baiser les pas. On ne peut pas lui mieux parler, quand ce serait vous-même. Mais quoi! je me suis rendu à la raison, et j'ai considéré que, dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourrait croire.

ARGANTE.

Que me viens-tu conter? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnue?

SCAPIN.

Que voulez-vous? Il y a été poussé par sa destinée.

ARGANTE.

Ah! ah! voici une raison la plus belle du monde. On n'a

plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner, et dire pour excuse qu'on y a été poussé par sa destinée.

SCAPIN.

Mon Dieu, vous prenez mes paroles trop en philosophe. Je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

ARGANTE.

Et pourquoi s'y engageait-il ?

SCAPIN.

Voulez-vous qu'il soit aussi sage que vous ? Les jeunes gens sont jeunes, et n'ont pas toute la prudence qu'il leur faudrait pour ne rien faire que de raisonnable : témoin notre Léandre, qui, malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, est allé faire de son côté pis encore que votre fils. Je voudrais bien savoir si vous-même n'avez pas été jeune, et n'avez pas dans votre temps fait des fredaines comme les autres. J'ai ouï dire, moi, que vous avez été autrefois un bon compagnon parmi les femmes, que vous faisiez de votre drôle avec les plus galantes de ce temps-là, et que vous n'en approchiez point que vous ne poussassiez à bout.

ARGANTE.

Cela est vrai, j'en demeure d'accord ; mais je m'en suis toujours tenu à la galanterie, et je n'ai point été jusqu'à faire ce qu'il a fait.

SCAPIN.

Que vouliez-vous qu'il fit ? Il voit une jeune personne qui lui veut du bien (car il tient cela de vous, d'être aimé de toutes les femmes). Il la trouve charmante. Il lui rend des visites, lui conte des douceurs, soupire galamment, fait le passionné. Elle se rend à sa poursuite. Il pousse sa fortune. Le voilà surpris avec elle par ses parents, qui, la force à la main, le contraignent de l'épouser.

SYLVESTRE, à part.

L'habile fourbe que voilà !

SCAPIN.

Eussiez-vous voulu qu'il se fût laissé tuer ? Il vaut mieux encore être marié qu'être mort.

ARGANTE.

On ne m'a pas dit que l'affaire se soit ainsi passée.

SCAPIN.

Demandez-lui plutôt. Il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE.

C'est par force qu'il a été marié ?

SYLVESTRE.

Oui, Monsieur.

SCAPIN.

Voudrais-je vous mentir ?

ARGANTE.

Il devait donc aller tout aussitôt protester de violence chez un notaire.

SCAPIN.

C'est ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE.

Cela m'aurait donné plus de facilité à rompre ce mariage.

SCAPIN.

Rompre ce mariage !

ARGANTE.

Oui.

SCAPIN.

Vous ne le romprez point.

ARGANTE.

Je ne le romprai point ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Quoi ! je n'aurai pas pour moi les droits de père et la raison de la violence qu'on a faite à mon fils ?

SCAPIN.

C'est une chose dont il ne demeurera pas d'accord.

ARGANTE.

Il n'en demeurera pas d'accord ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Mon fils ?

SCAPIN.

Votre fils. Voulez-vous qu'il confesse qu'il ait été capable de crainte, et que ce soit par force qu'on lui ait fait faire les choses ? Il n'a garde d'aller avouer cela. Ce serait se faire tort, et se montrer indigne d'un père comme vous.

ARGANTE.

Je me moque de cela.

SCAPIN.

Il faut, pour son honneur et pour le vôtre, qu'il dise dans le monde que c'est de bon gré qu'il l'a épousée.

ARGANTE.

Et je veux, moi, pour mon honneur et pour le sien, qu'il dise le contraire.

SCAPIN.

Non, je suis sûr qu'il ne le fera pas.

ARGANTE.

Je l'y forcerai bien.

- Il ne le fera pas, vous dis-je. SCAPIN.
- Il le fera, ou je le déshériterai. ARGANTE.
- Vous ? SCAPIN.
- Moi. ARGANTE.
- Bon ! SCAPIN.
- Comment, bon ! ARGANTE.
- Vous ne le déshériterez point. SCAPIN.
- Je ne le déshériterai point ? ARGANTE.
- Non. SCAPIN.
- Non ? ARGANTE.
- Non. SCAPIN.
- Ouais ! voici qui est plaisant. Je ne déshériterai point mon fils ? ARGANTE.
- Non, vous dis-je. SCAPIN.
- Qui m'en empêchera ? ARGANTE.
- Vous-même. SCAPIN.
- Moi ? ARGANTE.
- Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là. SCAPIN.
- Je l'aurai. ARGANTE.
- Vous vous moquez. SCAPIN.
- Je ne me moque point. ARGANTE.
- La tendresse paternelle fera son office. SCAPIN.
- Elle ne fera rien. ARGANTE.
- Oui, oui. SCAPIN.

ARGANTE.

Je vous dis que cela sera.

SCAPIN.

Bagatelles !

ARGANTE.

Il ne faut point dire : Bagatelles.

SCAPIN.

Mon Dieu, je vous connais, vous êtes bon naturellement.

ARGANTE.

Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux. Finissons ce discours qui m'échauffe la bile. Va-t'en pendard, va-t'en me chercher mon fripon, tandis que j'irai rejoindre le seigneur Géronte pour lui conter ma disgrâce.

SCAPIN.

Monsieur, si je vous puis être utile en quelque chose, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE.

Je vous remercie. Ah ! pourquoi faut-il qu'il soit fils unique ! Et que n'ai-je à cette heure la fille que le Ciel m'a ôtée, pour la faire mon héritière !

SCÈNE V.

SCAPIN, SYLVESTRE.

SYLVESTRE.

J'avoue que tu es un grand homme, et voilà l'affaire en bon train ; mais l'argent, d'autre part, nous presse pour notre subsistance, et nous avons de tous côtés des gens qui aboient après nous.

SCAPIN.

Laisse-moi faire, la machine est trouvée. Je cherche seulement dans ma tête un homme qui nous soit affidé, pour jouer un personnage dont j'ai besoin. Attends. Tiens-toi un peu. Enfonce ton bonnet en méchant garçon. Campe-toi sur un pied. Mets la main au côté. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en roi de théâtre. Voilà qui est bien. Suis-moi. J'ai des secrets pour déguiser ton visage et ta voix.

SYLVESTRE.

Je te conjure au moins de ne m'aller point brouiller avec la justice.

SCAPIN.

Va, va, nous partagerons les périls en frères ; et, trois ans de galères de plus ou de moins ne sont pas pour arrêter un noble cœur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, ARGANTE.

GÉRONTE.

Oui, sans doute, par le temps qu'il fait, nous aurons ici nos gens aujourd'hui ; et un matelot qui vient de Tarente m'a assuré qu'il avait vu mon homme qui était près de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choses mal disposées à ce que nous nous propositions, et ce que vous venez de m'apprendre de votre fils rompt étrangement les mesures que nous avons prises ensemble.

ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine ; je vous réponds de renverser tout cet obstacle, et j'y vais travailler de ce pas.

GÉRONTE.

Ma foi, Seigneur Argante, voulez-vous que je vous dise ? l'éducation des enfants est une chose à quoi il faut s'attacher fortement.

ARGANTE.

Sans doute. A quel propos cela ?

GÉRONTE.

A propos de ce que les mauvais déportements des jeunes gens viennent le plus souvent de la mauvaise éducation que leurs pères leur donnent.

ARGANTE.

Cela arrive parfois. Mais que voulez-vous dire par là ?

GÉRONTE.

Ce que je veux dire par là ?

ARGANTE.

Oui.

GÉRONTE.

Que, si vous aviez en brave père bien morigéné votre fils, il ne vous aurait pas joué le tour qu'il vous a fait.

ARGANTE.

Fort bien. De sorte donc que vous avez bien mieux morigéné le vôtre ?

GÉRONTE.

Sans doute, et je serais bien fâché qu'il m'eût rien fait approchant de cela.

ARGANTE.

Et si ce fils que vous avez en brave père si bien morigéné avait fait pis encore que le mien, eh?

GÉRONTE.

Comment?

ARGANTE.

Comment?

GÉRONTE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ARGANTE.

Cela veut dire, Seigneur Géronte, qu'il ne faut pas être si prompt à condamner la conduite des autres, et que ceux qui veulent gloser doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.

GÉRONTE.

Je n'entends point cette énigme.

ARGANTE.

On vous l'expliquera.

GÉRONTE.

Est-ce que vous auriez ouï dire quelque chose de mon fils?

ARGANTE.

Cela se peut faire.

GÉRONTE.

Et quoi encore?

ARGANTE.

Votre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la chose qu'en gros, et vous pourrez, de lui ou de quelque autre, être instruit du détail. Pour moi, je vais vite consulter un avocat, et aviser des biais que j'ai à prendre. Jusqu'au revoir.

SCÈNE II.

LÉANDRE, GÉRONTE.

GÉRONTE.

Que pourrait-ce être que cette affaire-ci? Pis encore que le sien! Pour moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire de pis, et je trouve que se marier sans le consentement de son père est une action qui passe tout ce qu'on peut s'imaginer. Ah! vous voilà.

LÉANDRE, *en courant à lui pour l'embrasser.*

Ah! mon père, que j'ai de joie de vous voir de retour!

GÉRONTE, *refusant de l'embrasser.*

Doucement. Parlons un peu d'affaire.

LÉANDRE.

Souffrez que je vous embrasse, et que...

GÉRONTE, *le repoussant encore.*

Doucement, vous dis-je.

LÉANDRE.

Quoi ! vous me refusez, mon père, de vous exprimer mon transport par mes embrassements ?

GÉRONTE.

Oui. Nous avons quelque chose à démêler ensemble.

LÉANDRE.

Et quoi ?

GÉRONTE.

Tenez-vous, que je vous voie en face.

LÉANDRE.

Comment ?

GÉRONTE.

Regardez-moi entre deux yeux.

LÉANDRE.

Hé bien ?

GÉRONTE.

Qu'est-ce donc qu'il s'est passé ici ?

LÉANDRE.

Ce qui s'est passé ?

GÉRONTE.

Oui. Qu'avez-vous fait dans mon absence ?

LÉANDRE.

Que voulez-vous, mon père, que j'aie fait ?

GÉRONTE.

Ce n'est pas moi qui veux que vous ayez fait, mais qui demande ce que c'est que vous avez fait.

LÉANDRE.

Moi, je n'ai fait aucune chose dont vous ayez lieu de vous plaindre.

GÉRONTE.

Aucune chose ?

LÉANDRE.

Non.

GÉRONTE.

Vous êtes bien résolu.

LÉANDRE.

C'est que je suis sûr de mon innocence.

GÉRONTE.

Scapin pourtant a dit de vos nouvelles.

LÉANDRE.

Scapin !

GÉRONTE.

Ah ! ah ! ce mot vous fait rougir.

LÉANDRE.

Il vous a dit quelque chose de moi ?

GÉRONTE.

Ce lieu n'est pas tout à fait propre à vider cette affaire, et nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on se rende au logis. J'y vais revenir tout à l'heure. Ah ! traître, s'il faut que tu me déshonores, je te renonce pour mon fils, et tu peux bien pour jamais te résoudre à fuir de ma présence.

SCÈNE III.

OCTAVE, SCAPIN, LÉANDRE.

LÉANDRE, *seul*.

Me trahir de cette manière ! Un coquin qui doit par cent raisons être le premier à cacher les choses que je lui confie est le premier à les aller découvrir à mon père ! Ah ! je jure le Ciel que cette trahison ne demeurera pas impunie.

OCTAVE.

Mon cher Scapin, que ne dois-je point à tes soins ! Que tu es un homme admirable ! et que le Ciel m'est favorable de t'envoyer à mon secours !

LÉANDRE.

Ah ! ah ! vous voilà. Je suis ravi de vous trouver, Monsieur le coquin.

SCAPIN.

Monsieur, votre serviteur. C'est trop d'honneur que vous me faites.

LÉANDRE, *mettant l'épée à la main*.

Vous faites le méchant plaisant ? Ah ! je vous apprendrai...

SCAPIN, *se mettant à genoux*.

Monsieur !

OCTAVE, *se mettant entre eux pour empêcher Léandre de le frapper*.

Ah ! Léandre !

LÉANDRE.

Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

SCAPIN.

Eh ! Monsieur !

OCTAVE, *le retenant*.

De grâce !

LÉANDRE, *voulant frapper Scapin*.

Laissez-moi contenter mon ressentiment.

OCTAVE.

Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraitez point!

SCAPIN.

Monsieur, que vous ai-je fait?

LÉANDRE, *voulant le frapper.*

Ce que tu m'as fait, traître?

OCTAVE, *le retenant.*

Eh! doucement!

LÉANDRE.

Non, Octave, je veux qu'il me confesse lui-même tout à l'heure la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je sais le trait que tu m'as joué, on vient de me l'apprendre, et tu ne croyais pas peut-être que l'on me dût révéler ce secret; mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, ou je vais te passer cette épée au travers du corps.

SCAPIN.

Ah! Monsieur, auriez-vous bien ce cœur-là?

LÉANDRE.

Parle donc.

SCAPIN.

Je vous ai fait quelque chose, Monsieur?

LÉANDRE.

Oui, coquin, et ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.

SCAPIN.

Je vous assure que je l'ignore.

LÉANDRE, *s'avançant pour le frapper.*

Tu l'ignores!

OCTAVE, *le retenant.*

Léandre!

SCAPIN.

Eh bien, Monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ai bu avec mes amis ce petit quarteau de vin d'Espagne dont on vous fit présent il y a quelques jours, et que c'est moi qui fit une fente au tonneau, et répandis de l'eau autour pour faire croire que le vin s'était échappé.

LÉANDRE.

C'est toi, pendard, qui m'a bu mon vin d'Espagne, et qui a été cause que j'ai tant querellé la servante, croyant que c'était elle qui m'avait fait le tour?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, je vous en demande pardon.

LÉANDRE.

Je suis bien aise d'apprendre cela; mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAPIN.

Ce n'est pas cela, Monsieur?

LÉANDRE.

C'est une autre affaire qui me touche bien plus, et je veux que tu me la dises.

SCAPIN.

Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose.

LÉANDRE, *voulant le frapper.*

Tu ne veux pas parler?

SCAPIN.

Eh!

OCTAVE, *le retenant.*

Tout doux!

SCAPIN.

Oui, Monsieur, il est vrai qu'il y a trois semaines que vous m'envoyâtes porter, le soir, une petite montre à la jeune Egyptienne que vous aimez. Je revins au logis mes habits tout couverts de boue et le visage plein de sang, et vous dis que j'avais trouvé des voleurs qui m'avaient bien battu et m'avaient dérobé la montre. C'était moi, Monsieur, qui l'avais retenue.

LÉANDRE.

C'est toi qui as retenu ma montre?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, afin de voir quelle heure il est.

LÉANDRE.

Ah! ah! j'apprends ici de jolies choses, et j'ai un serviteur fort fidèle, vraiment. Mais ce n'est pas encore cela que je demande.

SCAPIN.

Ce n'est pas cela?

LÉANDRE.

Non, infâme; c'est autre chose encore que je veux que tu me confesses.

SCAPIN.

Peste!

LÉANDRE.

Parle vite, j'ai hâte.

SCAPIN.

Monsieur, voilà tout ce que j'ai fait.

LÉANDRE, *voulant frapper Scapin.*

Voilà tout?

OCTAVE, *se mettant au-devant.*

Eh!

SCAPIN.

Eh bien oui, Monsieur, vous vous souvenez de ce loup-garou, il y a six mois, qui vous donna tant de coups de bâton la nuit, et vous pensa faire rompre le cou dans une cave où vous tombâtes en fuyant.

LÉANDRE.

Hé bien ?

SCAPIN.

C'était moi, Monsieur, qui faisais le loup-garou.

LÉANDRE.

C'était toi, traître, qui faisais le loup-garou ?

LÉANDRE.

Oui, Monsieur, seulement pour vous faire peur et vous ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits comme vous aviez de coutume.

LÉANDRE.

Je saurai me souvenir en temps et lieu de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, et que tu me confesses ce que tu as dit à mon père.

SCAPIN.

A votre père ?

LÉANDRE.

Oui, fripon, à mon père.

SCAPIN.

Je ne l'ai pas seulement vu depuis son retour.

LÉANDRE.

Tu ne l'as pas vu ?

SCAPIN.

Non, Monsieur.

LÉANDRE.

Assurément ?

SCAPIN.

Assurément. C'est une chose que je vais vous faire dire par lui-même.

LÉANDRE.

C'est de sa bouche que je le tiens pourtant.

SCAPIN.

Avec votre permission, il n'a pas dit la vérité.

SCÈNE IV.

CARLE, SCAPIN, LÉANDRE, OCTAVE.

CARLE.

Monsieur, je vous apporte une nouvelle qui est fâcheuse pour votre amour.

LÉANDRE.

Comment ?

CARLE.

Vos Egyptiens sont sur le point de vous enlever Zerbinette, et elle-même, les larmes aux yeux, m'a chargé de

venir promptement vous dire que, si dans deux heures vous ne songez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais.

LÉANDRE.

Dans deux heures ?

CARLE.

Dans deux heures.

LÉANDRE.

Ah ! mon pauvre Scapin ! j'implore ton secours.

SCAPIN, *passant devant lui avec un air fier.*

Ah ! mon pauvre Scapin ! Je suis mon pauvre Scapin, à cette heure qu'on a besoin de moi.

LÉANDRE.

Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, et pis encore si tu me l'as fait.

SCAPIN.

Non, non, ne me pardonnez rien. Passez-moi votre épée au travers du corps. Je serais ravi que vous me tuiez.

LÉANDRE.

Non. Je te conjure plutôt de me donner la vie en servant mon amour.

SCAPIN.

Point, point, vous ferez mieux de me tuer.

LÉANDRE.

Tu m'es trop précieux ; et je te prie de vouloir employer pour moi ce génie admirable qui vient à bout de toute chose.

SCAPIN.

Non, tuez-moi, vous dis-je.

LÉANDRE.

Ah ! de grâce, ne songe plus à tout cela, et pense à me donner le secours que je te demande.

OCTAVE.

Scapin, il faut faire quelque chose pour lui.

SCAPIN.

Le moyen, après une avanie de la sorte ?

LÉANDRE.

Je te conjure d'oublier mon emportement et de me prêter ton adresse.

OCTAVE.

Je joins mes prières aux siennes.

SCAPIN.

J'ai cette insulte-là sur le cœur.

OCTAVE.

Il faut quitter ton ressentiment.

LÉANDRE.

Voudrais-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où se voit mon amour?

SCAPIN.

Me venir faire à l'improviste un affront comme celui-là!

LÉANDRE.

J'ai tort, je le confesse.

SCAPIN.

Me traiter de coquin, de fripon, de pendard, d'infâme!

LÉANDRE.

J'en ai tous les regrets du monde.

SCAPIN.

Me vouloir passer son épée au travers du corps!

LÉANDRE.

Je t'en demande pardon de tout mon cœur; et, s'il ne tient qu'à me jeter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

OCTAVE.

Ah! ma foi, Scapin, il se faut rendre à cela.

SCAPIN.

Levez-vous. Une autre fois ne soyez point si prompt.

LÉANDRE.

Me promets-tu de travailler pour moi?

SCAPIN.

On y songera.

LÉANDRE.

Mais tu sais que le temps presse.

SCAPIN.

Ne vous mettez pas en peine. Combien est-ce qu'il vous faut?

LÉANDRE.

Cinq cents écus.

SCAPIN.

Et à vous?

OCTAVE.

Deux cents pistoles.

SCAPIN.

Je veux tirer cet argent de vos pères. (*A Octave*). Pour ce qui est du vôtre, la machine est déjà toute trouvée. (*A Léandre*). Et quant au vôtre, bien qu'avare au dernier degré, il y faudra moins de façons encore : car vous savez que, pour l'esprit, il n'en a pas, grâce à Dieu, grande provision, et je le livre pour une espèce d'homme à qui l'on fera toujours croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offense point, il ne tombe entre lui et vous aucun soupçon de ressemblance; et vous savez assez l'opinion de tout le monde, qui veut qu'il ne soit votre père que pour la forme.

LÉANDRE.

Tout beau, Scapin!

SCAPIN.

Bon, bon, on fait bien scrupule de cela! vous moquez-vous? Mais j'aperçois venir le père d'Octave. Commençons par lui, puisqu'il se présente. Allez-vous-en tous deux. (*A Octave*). Et vous, avertissez votre Sylvestre de venir vite jouer son rôle.

SCÈNE V.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN, *à part*.

Le voilà qui rumine.

ARGANTE, *se croyant seul*.

Avoir si peu de conduite et de considération! S'aller jeter dans un engagement comme celui-là! Ah! ah! jeunesse impertinente!

SCAPIN.

Monsieur, votre serviteur.

ARGANTE.

Bonjour, Scapin.

SCAPIN.

Vous rêvez à l'affaire de votre fils?

ARGANTE.

Je t'avoue que cela me donne un furieux chagrin.

SCAPIN.

Monsieur, la vie est mêlée de traverses. Il est bon de s'y tenir sans cesse préparé; et j'ai ouï dire, il y a longtemps, une parole d'un ancien que j'ai toujours retenue.

ARGANTE.

Quoi?

SCAPIN.

Que, pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidents que son retour peut rencontrer: se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée, et ce qu'il trouve qu'il ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie, et je ne suis jamais revenu au logis que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux étrivières; et ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu grâce à mon bon destin.

ARGANTE.

Voilà qui est bien; mais ce mariage impertinent, qui trouble celui que nous voulons faire, est une chose que je ne puis souffrir, et je viens de consulter des avocats pour le faire casser.

SCAPIN.

Ma foi, Monsieur, si vous m'en croyez, vous tâcherez par quelque autre voie d'accommoder l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, et vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE.

Tu as raison, je le vois bien. Mais quelle autre voie?

SCAPIN.

Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a donnée tantôt votre chagrin m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude : car je ne saurais voir d'honnêtes pères chagrinés par leurs enfants que cela ne m'émeuve, et de tout temps je me suis senti pour votre personne une inclination particulière.

ARGANTE.

Je te suis obligé.

SCAPIN.

J'ai donc été trouver le frère de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves de profession, de ces gens qui sont tout coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner, et ne font non plus de conscience de tuer un homme que d'avalier un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage, lui ai fait voir quelle facilité offrait la raison de la violence pour le faire casser, vos prérogatives du nom de père, et l'appui que vous donneraient auprès de la justice et votre droit, et votre argent, et vos amis. Enfin je l'ai tant tourné de tous les côtés qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme, et il donnera son consentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent.

ARGANTE.

Et qu'a-t-il demandé?

SCAPIN.

Oh! d'abord des choses par-dessus les maisons.

ARGANTE.

Et quoi?

SCAPIN.

Des choses extravagantes.

ARGANTE.

Mais encore.

SCAPIN.

Il ne parlait pas moins que de cinq ou six cents pistoles.

ARGANTE.

Cinq ou six cents fièvres quartaines qui le puissent ser-
rer ! Se moque-t-il des gens ?

SCAPIN.

C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejeté bien loin de pareilles propositions, et je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe pour vous demander des cinq ou six cents pistoles. Enfin, après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence. « Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée. Je suis après à m'équiper, et le besoin que j'ai de quelque argent me fait consentir malgré moi à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service, et je n'en saurais avoir un qui soit tant soit peu raisonnable à moins de soixante pistoles ».

ARGANTE.

Eh bien, pour soixante pistoles, je les donne.

SCAPIN.

« Il faudra le harnais et les pistolets, et cela ira bien à vingt pistoles encore ».

ARGANTE.

Vingt pistoles et soixante, ce serait quatre-vingts.

SCAPIN.

Justement.

ARGANTE.

C'est beaucoup ; mais soit, je consens à cela.

SCAPIN.

« Il me faut aussi un cheval pour monter mon valet, qui coûtera bien trente pistoles ».

ARGANTE.

Comment, diantre ! Qu'il se promène ; il n'aura rien du tout.

SCAPIN.

Monsieur !

ARGANTE.

Non : c'est un impertinent.

SCAPIN.

Voulez-vous que son valet aille à pied ?

ARGANTE.

Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître aussi.

SCAPIN.

Mon Dieu, Monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie, et donnez tout pour vous sauver des mains de la justice.

ARGANTE.

Eh bien, soit, je me résous à donner encore ces trente pistoles.

SCAPIN.

« Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter... »

ARGANTE.

Oh ! qu'il aille au diable avec son mulet ! C'en est trop, et nous irons devant les juges.

SCAPIN.

De grâce, Monsieur...

ARGANTE.

Non, je n'en ferai rien.

SCAPIN.

Monsieur, un petit mulet.

ARGANTE.

Je ne lui donnerais pas seulement un âne.

SCAPIN.

Considérez...

ARGANTE.

Non, j'aime mieux plaider.

SCAPIN.

Eh ! Monsieur, de quoi parlez-vous là, et à quoi vous résolvez-vous ? Jetez les yeux sur les détours de la justice. Voyez combien d'appels et de degrés de juridiction, combien de procédures embarrassantes, combien d'animaux ravissants par les griffes desquels il vous faudra passer : sergents, procureurs, avocats, greffiers, substituts, rapporteurs, juges, et leurs clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera de faux exploits, sur quoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre procureur s'entendra avec votre partie et vous vendra à beaux deniers comptants. Votre avocat, gagné de même, ne se trouvera point lorsqu'on plaidera votre cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne et n'iront point au fait. Le greffier délivrera par contumace des sentences et arrêts contre vous. Le clerc du rapporteur soustraira des pièces, ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu. Et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous serez ébahi que vos juges auront été sollicités contre vous ou par des gens dévots ou par des femmes qu'ils aimeront. Eh ! Monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là. C'est être damné dès ce monde que d'avoir à plaider, et la seule pensée d'un procès serait capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

ARGANTE.

A combien est-ce qu'il fait monter le mulet ?

SCAPIN.

Monsieur, pour le mulet, pour son cheval et celui de son homme, pour le harnais et les pistolets, et pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cents pistoles.

ARGANTE.

Deux cents pistoles ?

SCAPIN.

Oui.

ARGANTE, *se promenant en colère le long du théâtre.*
Allons, allons, nous plaiderons.

SCAPIN.

Faites réflexion...

ARGANTE.

Je plaiderai.

SCAPIN.

Ne vous allez point jeter...

ARGANTE.

Je veux plaider.

SCAPIN.

Mais, pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour l'exploit, il vous en faudra pour le contrôle. Il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, conseils, productions, et journées du procureur. Il vous en faudra pour les consultations et plaidoiries des avocats, pour le droit de retirer le sac¹ et pour les grosses d'écritures. Il vous en faudra pour le rapport des substitués, pour les épices de conclusion, pour l'enregistrement du greffier, façon d'appointement, sentences et arrêts, contrôles, signatures, et expéditions de leurs clercs, sans parler de tous les présents qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE.

Comment ! deux cents pistoles !

SCAPIN.

Oui, vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul en moi-même de tous les frais de la justice, et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents pistoles à votre homme vous en aurez de reste pour le moins cent cinquante, sans compter les soins, les pas et les chagrins que vous vous épargnez. Quand il n'y aurait à essayer que les sottises que disent devant tout le monde de méchants plaisants d'avocats, j'aimerais mieux donner trois cents pistoles que de plaider.

1. Retirer le sac, c'est-à-dire le sac contenant les pièces du procès.

ARGANTE.

Je me moque de cela, et je défie les avocats de rien dire de moi.

SCAPIN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais, si j'étais que de vous, je fuierais les procès.

ARGANTE.

Je ne donnerai point deux cents pistoles.

SCAPIN.

Voici l'homme dont il s'agit.

SCÈNE VI.

SYLVESTRE, ARGANTE, SCAPIN.

SYLVESTRE.

Scapin, fais-moi connaître un peu cet Argante qui est père d'Octave.

SCAPIN.

Pourquoi, Monsieur ?

SYLVESTRE.

Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, et faire rompre par justice le mariage de ma sœur.

SCAPIN.

Je ne sais pas s'il a cette pensée ; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez, et il dit que c'est trop.

SYLVESTRE.

Par la mort ! par la tête ! par le ventre ! si je le trouve, je le veux échine, dussé-je être roué tout vif.

(Argante, pour n'être point vu, se tient en tremblant couvert de Scapin).

SCAPIN.

Monsieur, ce père d'Octave a du cœur, et peut-être ne vous craindra-t-il point.

SYLVESTRE.

Lui ? lui ? Par la sang¹ ! par la tête ! s'il était là, je lui donnerais tout à l'heure de l'épée dans le ventre. *(Apercevant Argante).* Qui est cet homme-là ?

SCAPIN.

Ce n'est pas lui, Monsieur, ce n'est pas lui.

1. Nous avons conservé *la sang*, qui est dans le texte, ne pensant pas que ce fût une faute. « Par la sang » est le commencement du juron « Par le sang de Dieu », qui se disait aussi « Palsambleu » et « Par la sambleu ».

SYLVESTRE.

N'est-ce point quelqu'un de ses amis ?

SCAPIN.

Non, Monsieur, au contraire, c'est son ennemi capital.

SYLVESTRE.

Son ennemi capital ?

SCAPIN.

Oui.

SYLVESTRE.

Ah ! parbleu ! j'en suis ravi. Vous êtes ennemi, Monsieur, de ce faquin d'Argante, eh ?

SCAPIN.

Oui, oui, je vous en réponds.

SYLVESTRE, *lui prend rudement la main.*

Touchez là. Touchez. Je vous donne ma parole, et vous jure sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les serments que je saurais faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud fieffé, de ce faquin d'Argante. Reposez-vous sur moi.

SCAPIN.

Monsieur, les violences en ce pays-ci ne sont guère souffertes.

SYLVESTRE.

Je me moque de tout, et je n'ai rien à perdre.

SCAPIN.

Il se tiendra sur ses gardes assurément ; et il a des parents, des amis et des domestiques dont il se fera un secours contre votre ressentiment.

SYLVESTRE.

C'est ce que je demande, morbleu ! c'est ce que je demande. (*Il met l'épée à la main, et pousse de tous les côtés, comme s'il y avait plusieurs personnes devant lui*). Ah ! tête ! ah ! ventre ! que ne le trouvé-je à cette heure avec tout son secours ! Que ne paraît-il à mes yeux au milieu de trente personnes ! Que ne les vois-je fondre sur moi les armes à la main ! Comment ! marauds, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi ! Allons, morbleu, tue ! Point de quartier. Donnons. Ferme. Poussons. Bon pied, bon œil. Ah ! coquins ! ah ! canaille ! vous en voulez par là, je vous en ferai tâter votre souf. Soutenez, marauds, soutenez. Allons. A cette botte. A cette autre. A celle-ci. A celle-là. Comment ! vous reculez ? Pied ferme, morbleu ! pied ferme !

SCAPIN.

Eh ! eh ! eh ! Monsieur, nous n'en sommes pas.

SYLVESTRE.

Voilà qui vous apprendra à vous oser jouer à moi.
(*Il s'éloigne*).

SCAPIN.

Hé bien ! vous voyez combien de personnes tuées pour deux cents pistoles. Oh ! sus, je vous souhaite une bonne fortune.

ARGANTE, *tout tremblant.*

Scapin !

SCAPIN.

Plait-il ?

ARGANTE.

Je me résous à donner les deux cents pistoles.

SCAPIN.

J'en suis ravi pour l'amour de vous.

ARGANTE.

Allons le trouver, je les ai sur moi.

SCAPIN.

Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas, pour votre honneur, que vous paraissiez là, après avoir passé ici pour autre que ce que vous êtes ; et, de plus, je craindrais qu'en vous faisant connaître il n'allât s'aviser de vous en demander davantage.

ARGANTE.

Oui ; mais j'aurais été bien aise de voir comme je donne mon argent.

SCAPIN.

Est-ce que vous vous défiez de moi ?

ARGANTE.

Non pas, mais...

SCAPIN.

Parbleu, Monsieur, je suis un fourbe ou je suis honnête homme ; c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrais vous tromper, et que dans tout ceci j'ai d'autre intérêt que le vôtre et celui de mon maître, à qui vous voulez vous allier ? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, et vous n'avez qu'à chercher dès cette heure qui accommodera vos affaires.

ARGANTE.

Tiens donc.

SCAPIN.

Non, Monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien aise que vous vous serviez de quelque autre.

ARGANTE.

Mon Dieu, tiens.

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que sait-on si je ne veux point vous attraper votre argent ?

ARGANTE.

Tiens, te dis-je, ne me fais point contester davantage.
Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.

SCAPIN.

Laissez-moi faire, il n'a pas affaire à un sot.

ARGANTE.

Je vais t'attendre chez moi.

SCAPIN.

Je ne manquerai pas d'y aller. (*Seul*). Et un. Je n'ai qu'à
chercher l'autre. Ah! ma foi, le voici. Il semble que le Ciel,
l'un après l'autre, les amène dans mes filets.

SCÈNE VII.

GÉRONTE, SCAPIN.

SCAPIN, *feignant de ne pas voir Géronte*.

O Ciel! ô disgrâce imprévue! ô misérable père! Pauvre
Géronte, que feras-tu?

GÉRONTE.

Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé?

SCAPIN, *même jeu*.

N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur
Géronte?

GÉRONTE.

Qu'y a-t-il, Scapin?

SCAPIN, *même jeu*.

Où pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette infortune?

GÉRONTE.

Qu'est-ce que c'est donc?

SCAPIN, *même jeu*.

En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

GÉRONTE.

Me voici.

SCAPIN, *même jeu*.

Il faut qu'il soit caché en quelque endroit qu'on ne puisse
point deviner.

GÉRONTE.

Holà! es-tu aveugle, que tu ne me vois pas?

SCAPIN.

Ah! Monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

GÉRONTE.

Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que
c'est donc qu'il y a?

SCAPIN.

Monsieur...

Quoi ?

GÉRONTE.

Monsieur votre fils...

SCAPIN.

Hé bien ! mon fils...

GÉRONTE.

SCAPIN.

Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

GÉRONTE.

Et quelle ?

SCAPIN.

Je l'ai trouvé tantôt tout triste de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos, et, cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer et nous a présenté la main. Nous y avons passé, il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellents qui se puissent voir et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GÉRONTE.

Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela ?

SCAPIN.

Attendez, Monsieur, nous y voici. Pendant que nous man- gions, il a fait mettre la galère en mer, et, se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que, si vous ne lui envoyez par moi tout à l'heure cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger.

GÉRONTE.

Comment, diantre, cinq cents écus !

SCAPIN.

Oui, Monsieur ; et, de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GÉRONTE.

Ah ! le pendarde de Turc ! m'assassiner de la façon !

SCAPIN.

C'est à vous, Monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GÉRONTE.

Que diable allait-il faire dans cette galère ?

SCAPIN.

Il ne songeait pas à ce qui est arrivé.

GÉRONTE.

Va-t'en, Scapin, va-t'en vite dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

SCAPIN.

La justice en pleine mer! Vous moquez-vous des gens?

GÉRONTE.

Que diable allait-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

GÉRONTE.

Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

SCAPIN.

Quoi, Monsieur?

GÉRONTE.

Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mets à sa place jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

SCAPIN.

Eh! Monsieur, songez-vous à ce que vous dites? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils?

GÉRONTE.

Que diable allait-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Il ne devinait pas ce malheur. Songez, Monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GÉRONTE.

Tu dis qu'il demande...

SCAPIN.

Cinq cents écus.

GÉRONTE.

Cinq cents écus! N'a-t-il point de conscience?

SCAPIN.

Vraiment oui, de la conscience à un Turc!

GÉRONTE.

Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, il sait que c'est mille cinq cents livres.

GÉRONTE.

Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval?

SCAPIN.

Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

GÉRONTE.

Mais que diable allait-il faire à cette galère?

SCAPIN.

Il est vrai ; mais quoi ! on ne prévoyait pas les choses. De grâce, Monsieur, dépêchez.

GÉRONTE.

Tiens, voilà la clef de mon armoire.

SCAPIN.

Bon.

GÉRONTE.

Tu l'ouvriras.

SCAPIN.

Fort bien.

GÉRONTE.

Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, et tu les vendras aux fripiers pour aller racheter mon fils.

SCAPIN, *en lui rendant la clef.*

Eh ! Monsieur, rêvez-vous ? Je n'aurais pas cent francs de tout ce que vous dites ; et, de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

GÉRONTE.

Mais que diable allait-il faire à cette galère ?

SCAPIN.

Oh ! que de paroles perdues ! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas ! mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle on t'emmène esclave en Alger ! Mais le Ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu, et que si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.

GÉRONTE.

Attends, Scapin, je m'en vais querir cette somme.

SCAPIN.

Dépêchez donc vite, Monsieur, je tremble que l'heure ne sonne.

GÉRONTE.

N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis ?

SCAPIN.

Non, cinq cents écus.

GÉRONTE.

Cinq cents écus ?

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Que diable allait-il faire à cette galère ?

SCAPIN.

Vous avez raison. Mais hâtez-vous.

GÉRONTE.

N'y avait-il point d'autre promenade ?

SCAPIN.

Cela est vrai. Mais faites promptement.

GÉRONTE.

Ah ! maudite galère !

SCAPIN, à part.

Cette galère lui tient au cœur.

GÉRONTE.

Tiens, Scapin, je ne me souvenais pas que je viens justement de recevoir cette somme en or, et je ne croyais pas qu'elle dût m'être sitôt ravie. *(Il lui présente sa bourse, qu'il ne laisse pourtant pas aller, et, dans ses transports, il fait aller son bras de côté et d'autre, et Scapin le sien pour avoir la bourse).* Tiens. Va-t'en racheter mon fils.

SCAPIN.

Oui, Monsieur.

GÉRONTE.

Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Un infâme.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Un homme sans foi, un voleur.

SCAPIN.

Laissez-moi faire.

GÉRONTE.

Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Que je ne les lui donne ni à la mort ni à la vie.

SCAPIN.

Fort bien.

GÉRONTE.

Et que, si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE *remet la bourse dans sa poche et s'en va.*
Va, va vite requérir mon fils.

SCAPIN, *allant après lui.*

Holà ! Monsieur.

GÉRONTE.

Quoi ?

SCAPIN.

Où est donc cet argent ?

GÉRONTE.

Ne te l'ai-je pas donné ?

SCAPIN.

Non vraiment, vous l'avez remis dans votre poche.

GÉRONTE.

Ah ! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

SCAPIN.

Je le vois bien.

GÉRONTE.

Que diable allait-il faire dans cette galère ? Ah ! maudite galère ! Traître de Turc à tous les diables !

SCAPIN, *seul.*

Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache ; mais il n'est pas quitte envers moi, et je veux qu'il me paie en une autre monnaie l'imposture qu'il m'a faite auprès de son fils.

SCÈNE VIII.

OCTAVE, LÉANDRE, SCAPIN.

OCTAVE.

Hé bien ! Scapin, as-tu réussi pour moi dans ton entreprise ?

LÉANDRE.

As-tu fait quelque chose pour tirer mon amour de la peine où il est ?

SCAPIN, *à Octave.*

Voilà deux cents pistoles que j'ai tirées de votre père.

OCTAVE.

Ah ! que tu me donnes de joie !

SCAPIN, *à Léandre.*

Pour vous, je n'ai pu faire rien.

LÉANDRE *veut s'en aller.*

Il faut donc que j'aie mourir ; et je n'ai que faire de vivre, si Zerbinette m'est ôtée.

SCAPIN.

Holà ! nolà ! tout doucement. Comme diantre vous allez vite !

LÉANDRE *se retourne.*

Que veux-tu que je devienne ?

SCAPIN.

Allez, j'ai votre affaire ici.

LÉANDRE *revient.*

Ah ! tu me redonnes la vie.

SCAPIN.

Mais à condition que vous me permettez, à moi, une petite vengeance contre votre père pour le tour qu'il m'a fait.

LÉANDRE.

Tout ce que tu voudras.

SCAPIN.

Vous me le promettez devant témoin ?

LÉANDRE.

Oui.

SCAPIN.

Tenez, voilà cinq cents écus.

LÉANDRE.

Allons-en promptement acheter celle que j'adore.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

ZERBINETTE, HYACINTE, SCAPIN, SYLVESTRE.

SYLVESTRE.

Oui, vos amants ont arrêté entre eux que vous fussiez ensemble, et nous nous acquittons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

HYACINTE.

Un tel ordre n'a rien qui ne me soit fort agréable. Je reçois avec joie une compagne de la sorte, et il ne tiendra pas à moi que l'amitié qui est entre les personnes que nous aimons ne se répande entre nous deux.

ZERBINETTE.

J'accepte la proposition, et ne suis point personne à reculer lorsqu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN.

Et lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque ?

ZERBINETTE.

Pour l'amour, c'est une autre chose : on y court un peu plus de risque, et je n'y suis pas si hardie.

SCAPIN.

Vous l'êtes, que je crois, contre mon maître maintenant ; et ce qu'il vient de faire pour vous doit vous donner du cœur pour répondre comme il faut à sa passion.

ZERBINETTE.

Je ne m'y fie encore que de la bonne sorte, et ce n'est pas assez pour m'assurer entièrement que ce qu'il vient de faire. J'ai l'humeur enjouée, et sans cesse je ris ; mais, tout en riant, je suis sérieuse sur de certains chapitres ; et ton maître s'abusera s'il croit qu'il lui suffise de m'avoir achetée pour me voir toute à lui. Il doit lui en coûter autre chose que de l'argent ; et, pour répondre à son amour de la manière qu'il souhaite, il me faut un don de sa foi qui soit assaisonné de certaines cérémonies qu'on trouve nécessaires.

SCAPIN.

C'est là aussi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien et en tout honneur ; et je n'aurais pas été

homme à me mêler de cette affaire s'il avait une autre pensée.

ZERBINETTE.

C'est ce que je veux croire, puisque vous me le dites ; mais, du côté du père, j'y prévois des empêchements.

SCAPIN.

Nous trouverons moyen d'accommoder les choses.

HYACINTE.

La ressemblance de nos destins doit contribuer encore à faire naître notre amitié ; et nous nous voyons toutes deux dans les mêmes alarmes, toutes deux exposées à la même infortune.

ZERBINETTE.

Vous avez cet avantage, au moins, que vous savez de qui vous êtes née, et que l'appui de vos parents, que vous pouvez faire connaître, est capable d'ajuster tout, peut assurer votre bonheur et faire donner un consentement au mariage qu'on trouve fait. Mais, pour moi, je ne rencontre aucun secours dans ce que je puis être, et l'on me voit dans un état qui n'adoucir pas les volontés d'un père qui ne regarde que le bien.

HYACINTE.

Mais aussi avez-vous cet avantage que l'on ne tente point par un autre parti celui que vous aimez.

ZERBINETTE.

Le changement du cœur d'un amant n'est pas ce qu'on peu le plus craindre. On se peut naturellement croire assez de mérite pour garder sa conquête ; et ce que je vois de plus redoutable dans ces sortes d'affaires, c'est la puissance paternelle, auprès de qui tout le mérite ne sert de rien.

HYACINTE.

Hélas ! pourquoi faut-il que de justes inclinations se trouvent traversées ? La douce chose que d'aimer, lorsque l'on ne voit point d'obstacle à ces aimables chaînes dont deux cœurs se lient ensemble !

SCAPIN.

Vous vous moquez. La tranquillité en amour est un calme désagréable. Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux ; il faut du haut et du bas dans la vie, et les difficultés qui se mêlent aux choses réveillent les ardeurs, augmentent les plaisirs.

ZERBINETTE.

Mon Dieu, Scapin, fais-nous un peu ce récit, qu'on m'a dit qui est si plaisant, du stratagème dont tu t'es avisé pour tirer de l'argent de ton vieillard avare. Tu sais qu'on ne perd point sa peine lorsqu'on me fait un conte, et que je le paie assez bien par la joie qu'on m'y voit prendre.

SCAPIN.

Voilà Sylvestre qui s'en acquittera aussi bien que moi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance dont je vais goûter le plaisir.

SYLVESTRE.

Pourquoi, de gaieté de cœur, veux-tu chercher à l'attirer de méchantes affaires ?

SCAPIN.

Je me plais à tenter des entreprises hasardeuses.

SYLVESTRE.

Je te l'ai déjà dit, tu quitterais le dessein que tu as, si tu m'en voulais croire.

SCAPIN.

Oui ; mais c'est moi que j'en croirai.

SYLVESTRE.

A quoi diable te vas-tu amuser ?

SCAPIN.

De quoi diable te mets-tu en peine ?

SYLVESTRE.

C'est que je vois que sans nécessité tu vas courir risque de t'attirer une venue de coups de bâton.

SCAPIN.

Hé bien, c'est aux dépens de mon dos, et non pas du tien.

SYLVESTRE.

Il est vrai que tu es maître de tes épaules, et tu en disposeras comme il te plaira.

SCAPIN.

Ces sortes de périls ne m'ont jamais arrêté, et je hais ces cœurs pusillanimes qui, pour trop prévoir les suites des choses, n'osent rien entreprendre.

ZERBINETTE.

Nous aurons besoin de tes soins.

SCAPIN.

Allez, je vous irai bientôt rejoindre. Il ne sera pas dit qu'impunément on m'ait mis en état de me trahir moi-même et de découvrir les secrets qu'il était bon qu'on ne sût pas.

SCÈNE II.

GÉRONTE, SCAPIN.

GÉRONTE.

Hé bien, Scapin, comment va l'affaire de mon fils.

SCAPIN.

Votre fils, Monsieur, est en lieu de sûreté; mais vous courez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, et je voudrais pour beaucoup que vous fussiez dans votre logis.

GÉRONTE.

Comment donc?

SCAPIN.

A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GÉRONTE.

Moi?

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Et qui?

SCAPIN.

Le frère de cette personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient sa sœur est ce qui pousse le plus fort à faire rompre leur mariage, et, dans cette pensée, il a résolu hautement de décharger son désespoir sur vous, et vous ôter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés et demandent de vos nouvelles. J'ai vu même deçà et delà des soldats de sa compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, et occupent par pelotons toutes les avenues de votre maison. De sorte que vous ne sauriez aller chez vous, vous ne sauriez faire un pas ni à droite ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GÉRONTE.

Que ferai-je, mon pauvre Scapin?

SCAPIN.

Je ne sais pas, Monsieur, et voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds jusqu'à la tête, et... Attendez. (*Il se retourne, et fait semblant d'aller voir au bout du théâtre s'il n'y a personne*).

GÉRONTE, *en tremblant*.

Eh?

SCAPIN, *en revenant*.

Non, non, non, ce n'est rien.

GÉRONTE.

Ne saurais-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine?

SCAPIN.

J'en imagine bien un; mais je courerais risque, moi, de me faire assommer.

GÉRONTE.

Eh ! Scapin, montre-toi serviteur zélé. Ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN.

Je le veux bien. J'ai une tendresse pour vous qui ne saurait souffrir que je vous laisse sans secours.

GÉRONTE.

Tu en seras récompensé, je t'assure ; et je te promets cet habit-ci, quand je l'aurai un peu usé.

SCAPIN.

Attendez. Voici une affaire que je me suis trouvée fort à propos pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce sac, et que...

GÉRONTE, *croyant voir quelqu'un.*

Ah !

SCAPIN.

Non, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous gardiez¹ de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose, et je vous porterai ainsi, au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où quand nous serons une fois nous pourrons nous barricader et envoyer querir main-forte contre la violence.

GÉRONTE.

L'invention est bonne.

SCAPIN.

La meilleure du monde. Vous allez voir. (*A part*). Tu me paieras l'imposture.

GÉRONTE.

Eh ?

SCAPIN.

Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu'au fond, et surtout prenez garde de ne vous point montrer et de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

GÉRONTE.

Laisse-moi faire. Je saurai me tenir...

SCAPIN.

Cachez-vous, voici un spadassin qui nous cherche. (*En contrefaisant sa voix*). « Quoi ! jé n'aurai pas l'abantage de tuer cé Géronte, et quelqu'un par charité né m'enseignera pas où il est » ? (*A Géronte, avec sa voix ordinaire*). Ne branlez pas. (*Reprenant son ton contrefait*). « Cadédis ! jé lé trouverai, sé cacha-t-il au centre dé la terre » . (*A Géronte, avec son ton naturel*). Ne vous montrez pas. (*Tout le langage*

1. On disait alors *garder*, et non *se garder*.

gascon est supposé de celui qu'il contrefait, et le reste de lui).
 « Oh ! l'homme au sac. — Monsieur. — Jé té vaille un louis, et m'enseigne où put être Géronte. — Vous cherchez le seigneur Géronte ? — Oui, mordi ! jé lé cherche. — Et pour quelle affaire, Monsieur ? — Pour quelle affaire ? — Oui. — Jé beux, cadédis ! lé faire mourir sous les coups de vaton. — Oh ! Monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui, et ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. — Qui, cé fat de Géronte, cé maraud, cé véltre ? — Le seigneur Géronte, Monsieur, n'est ni fat, ni maraud, ni belitre, et vous devriez, s'il vous plait, parler d'autre façon. — Comment ! tu mé traites à moi avec cette hauteur ? — Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense. — Est-ce que tu es des amis dé cé Gérente ? — Oui, Monsieur, j'en suis. — Ah ! cadédi ! tu es de ses amis, à la vonne hure ! (Il donne plusieurs coups de bâton sur le sac). Tiens ! boila cé que jé té vaille pour lui. — Ah ! ah ! ah ! ah ! Monsieur. Ah ! ah ! Monsieur, tout beau ! Ah ! doucement, ah ! ah ! ah ! — Va, porte-lui cela de ma part. Adiu-sias ». Ah ! Diable soit le Gascon ! Ah ! (en se plaignant et remuant le dos, comme s'il avait reçu les coups de bâton).

GÉRONTE, mettant la tête hors du sac.

Ah ! Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN.

Ah ! Monsieur, je suis tout moulu, et les épaules me font un mal épouvantable.

GÉRONTE.

Comment ! c'est sur les miennes qu'il a frappé.

SCAPIN.

Nenni, Monsieur, c'était sur mon dos qu'il frappait.

GÉRONTE.

Que veux-tu dire ? j'ai bien senti les coups, et les sens bien encore.

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ce n'est que le bout du bâton qui a été jusque sur vos épaules.

GÉRONTE.

Tu devais donc te retirer un peu plus loin pour m'épargner...

SCAPIN lui remet la tête dans le sac.

Prenez garde, en voici un autre qui a la mine d'un étranger. (Cet endroit est de même que celui du Gascon pour le changement de langage et le jeu de théâtre). « Parti, moi courir comme une Basque, et moi ne pouvre point troufair de tout le jour sti tiable de Gironte ». Cachez-vous bien. « Dites-moi un peu, fous, Monsir l'homme, s'il ve plait, fous savoir point où l'est sti Gironte que moi chercher ? — Non,

Monsieur, je ne sais point où est Gêronte. — Dites-moi le fous frenchement, moi li fouloir pas grande chose à lui. L'est seulement pour li donnair un petite régale sur le dos d'un douzaine de coups de bâtonne, et de trois ou quatre petites coups d'épée au trafers de son poitrine. — Je vous assure, Monsieur, que je ne sais pas où il est. — Il me semble que j'y foi remuair quelque chose dans sti sac. — Pardonnez-moi, Monsieur. — Li est assurément quelque histoire là-tetans. — Point du tout, Monsieur. — Moi l'avoir enfié de tonner ain coup d'épée dans sti sac. — Ah! Monsieur, gardez-vous en bien. — Montre-le moi un peu fous ce que c'être là. — Tout beau, Monsieur. — Quement, tout beau! — Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. — Et moi je le fouloir foir, moi. — Vous ne le verrez point. — Ah! que de badinement! — Ce sont hardes qui m'appartiennent. — Montre-moi fous, te dis-je. — Je n'en ferai rien. — Toi ne faire rien? — Non. — Moi pailler de ste bâtonne dessus les épaules de toi. — Je me moque de cela. — Ah! toi faire le trôle! — Ah! ah! ah! Ah! Monsieur, ah! ah! ah! — Jusqu'au refoir. L'être là un petit leçon pour li apprendre à toi à parlair insolentement ». Ah! Peste soit du baragouineux! Ah!

GÉRONTE, *sortant sa tête du sac.*

Ah! je suis roué.

SCAPIN.

Ah! je suis mort.

GÉRONTE.

Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent sur mon dos?

SCAPIN, *lui remettant sa tête dans le sac.*

Prenez garde, voici une demi-douzaine de soldats tout ensemble. (*Il contrefait plusieurs personnes ensemble*). « Allons, tâchons à trouver ce Gêronte, cherchons partout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Visitons tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous? Tournons par là. Non, par ici. A gauche. A droite. Nenni. Si fait ». Cachez-vous bien. « Ah! camarades, voici son valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton maître. — Eh! Messieurs, ne me maltraitez point. — Allons, dis-nous où il est. — Parle. Hâte-toi. Expédions. Dépêche vite. Tôt. — Eh! Messieurs, doucement. (*Gêronte met doucement la tête hors du sac et aperçoit la fourberie de Scapin*). — Si tu ne nous fais trouver ton maître tout à l'heure, nous allons faire pleuvoir sur toi une ondée de coups de bâton. — J'aime mieux souffrir toute chose que de vous découvrir mon maître. — Nous allons t'assommer. — Faites tout ce qu'il vous plaira. — Tu as envie d'être battu? — Je ne trahirai point mon maître. — Ah! tu en veux tâter?

Voilà... — Oh ! (Comme il est prêt de frapper, Gêronte sort du sac et Scapin s'enfuit).

GÉRONTE.

Ah ! infâme ! Ah ! traître ! Ah ! scélérat ! C'est ainsi que tu m'assassines !

SCÈNE III.

ZERBINETTE, GÉRONTE.

ZERBINETTE, sans voir Gêronte.

Ah ! ah ! je veux prendre un peu l'air.

GÉRONTE, se croyant seul.

Tu me le payeras, je te jure.

ZERBINETTE, sans voir Gêronte.

Ah ! ah ! ah ! ah ! la plaisante histoire, et la bonne dupe que ce vieillard !

GÉRONTE.

Il n'y a rien de plaisant à cela, et vous n'avez que faire d'en rire.

ZERBINETTE.

Quoi ? que voulez-vous dire, Monsieur ?

GÉRONTE.

Je veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moi.

ZERBINETTE.

De vous ?

GÉRONTE.

Oui.

ZERBINETTE.

Comment ? qui songe à se moquer de vous ?

GÉRONTE.

Pourquoi venez-vous ici me rire au nez ?

ZERBINETTE.

Cela ne vous regarde point, et je ris toute seule d'un conte qu'on vient de me faire, le plus plaisant qu'on puisse entendre. Je ne sais pas si c'est parce que je suis intéressée dans la chose, mais je n'ai jamais trouvé rien de si drôle qu'un tour qui vient d'être joué par un fils à son père pour en attraper de l'argent.

GÉRONTE.

Par un fils à son père pour en attraper de l'argent ?

ZERBINETTE.

Oui. Pour peu que vous me pressiez, vous me trouverez assez disposée à vous dire l'affaire, et j'ai une démangeaison naturelle à faire part des contes que je sais.

GÉRONTE.

Je vous prie de me dire cette histoire.

ZERBINETTE.

Je le veux bien. Je ne risquerai pas grand chose à vous la dire, et c'est une aventure qui n'est pas pour être longtemps secrète. La destinée a voulu que je me trouvasse parmi une bande de ces personnes qu'on appelle Egyptiens, et qui, rôdant de province en province, se mêlent de dire la bonne fortune, et quelquefois de beaucoup d'autres choses. En arrivant dans cette ville, un jeune homme me vit et conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment, il s'attache à mes pas, et le voilà d'abord comme tous les jeunes gens, qui croient qu'il n'y a qu'à parler, et qu'au moindre mot qu'ils nous disent leurs affaires sont faites; mais il trouva une fierté qui lui fit un peu corriger ses premières pensées. Il fit connaître sa passion aux gens qui me tenaient, et il les trouva disposés à me laisser à lui moyennant quelque somme. Mais le mal de l'affaire était que mon amant se trouvait dans l'état où l'on voit très souvent la plupart des fils de famille, c'est-à-dire qu'il était un peu dénué d'argent; et il a un père qui, quoique riche, est un avaricieux fieffé, le plus vilain homme du monde. Attendez. Ne me saurais-je souvenir de son nom? Hai! Aidez-moi un peu. Ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de cette ville qui soit connu pour être avare au dernier point?

GÉRONTE.

Non.

ZERBINETTE.

Il y a à son nom du ron... ronte. Or... Oronte. Non. Gé... Géronte. Oui, Géronte, justement; voilà mon vilain, je l'ai trouvé, c'est ce ladre-là que je dis. Pour venir à notre conte, nos gens ont voulu aujourd'hui partir de cette ville, et mon amant m'allait perdre faute d'argent, si, pour en tirer de son père, il n'avait trouvé du secours dans l'industrie d'un serviteur qu'il a. Pour le nom du serviteur, je le sais à merveille. Il s'appelle Scapin; c'est un homme incomparable, et il mérite toutes les louanges qu'on peut donner.

GÉRONTE, à part.

Ah! coquin que tu es!

ZERBINETTE.

Voici le stratagème dont il s'est servi pour attraper sa dupe. Ah! ah! ah! ah! Je ne saurais m'en souvenir que je ne rie de tout mon cœur. Ah! ah! ah! Il est allé trouver ce chien d'avare! ah! ah! ah! et lui a dit qu'en se promenant sur le port avec son fils, hi! hi! ils avaient vu une galère turque où on les avait invités d'entrer; qu'un jeune Turc leur y avait donné la collation, ah! que, tandis qu'ils man-

geaient, on avait mis la galère en mer, et que le Turc l'avait renvoyé lui seul à terre dans un esquif, avec ordre de dire au père de son maître qu'il emmenait son fils en Alger s'il ne lui envoyait tout à l'heure cinq cents écus. Ah! ah! ah! Voilà mon ladre, mon vilain, dans de furieuses angoisses; et la tendresse qu'il a pour son fils fait un combat étrange avec son avarice. Cinq cents écus qu'on lui demande sont justement cinq cents coups de poignard qu'on lui donne. Ah! ah! ah! Il ne peut se résoudre à tirer cette somme de ses entrailles, et la peine qu'il souffre lui fait trouver cent moyens ridicules pour ravoir son fils. Ah! ah! Il veut envoyer la justice en mer après la galère du Turc. Ah! ah! ah! Il sollicite son valet de s'aller offrir à tenir la place de son fils jusqu'à ce qu'il ait amassé l'argent qu'il n'a pas envie de donner. Ah! ah! ah! Il abandonne, pour faire les cinq cents écus, quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente. Ah! ah! ah! Le valet lui fait comprendre à tous coups l'impertinence de ses propositions, et chaque réflexion est douloureusement accompagnée d'un : « Mais que diable allait-il faire à cette galère? Ah! maudite galère! Traître de Turc »! Enfin, après plusieurs détours, après avoir longtemps gémi et soupiré... Mais il me semble que vous ne riez point de mon conte. Qu'en dites-vous?

GÉRONTE.

Je dis que le jeune homme est un pendar, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Egyptienne est une malavisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille, et que le valet est un scélérat qui sera par Géronte envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

SCÈNE IV.

SYLVESTRE, ZERBINETTE.

SYLVESTRE.

Où est-ce donc que vous vous échappez¹? Savez-vous bien que vous venez de parler là au père de votre amant?

ZERBINETTE.

Je viens de m'en douter, et je me suis adressée à lui-même, sans y penser, pour lui conter son histoire.

1. *S'échapper* veut dire ici se laisser aller à parler inconsidérément.

SYLVESTRE.

Comment, son histoire?

ZERBINETTE.

Oui, j'étais toute remplie du conte, et je brûlais de le redire. Mais qu'importe? Tant pis pour lui. Je ne vois pas que les choses, pour nous, en puissent être ni pis ni mieux.

SYLVESTRE.

Vous aviez grande envie de babiller; et c'est avoir bien de la langue que de ne pouvoir se taire de ses propres affaires.

ZERBINETTE.

N'aurait-il pas appris cela de quelque autre?

SCÈNE V.

ARGANTE, SYLVESTRE.

ARGANTE.

Holà! Sylvestre.

SYLVESTRE.

Rentrez dans la maison. Voilà mon maître qui m'appelle.

ARGANTE.

Vous vous êtes donc accordés, coquin; vous vous êtes accordés, Scapin, vous et mon fils, pour me fourber, et vous croyez que je l'endure?

SYLVESTRE.

Ma foi, Monsieur, si Scapin vous fourbe, je m'en lave les mains, et vous assure que je n'y trempe en aucune façon.

ARGANTE.

Nous verrons cette affaire, pendard, nous verrons cette affaire, et je ne prétends pas qu'on me fasse passer la plume par le bec¹.

SCÈNE VI.

GÉRONTE, ARGANTE, SYLVESTRE.

GÉRONTE.

Ah! Seigneur Argante, vous me voyez accablé de disgrâce.

ARGANTE.

Vous me voyez aussi dans un accablement horrible.

1. Passer la plume par le bec, frustrer quelqu'un de ses espérances.

GÉRONTE.

Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cents écus.

ARGANTE.

Le même pendard de Scapin, par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cents pistoles.

GÉRONTE.

Il ne s'est pas contenté ne m'attraper cinq cents écus, il m'a traité d'une manière que j'ai honte de dire. Mais il me la payera.

ARGANTE.

Je veux qu'il me fasse raison de la pièce qu'il m'a jouée.

GÉRONTE.

Et je prétends faire de lui une vengeance exemplaire.

SYLVESTRE.

Plaise au Ciel que dans tout ceci je n'aie point ma part !

GÉRONTE.

Mais ce n'est pas encore tout, Seigneur Argante, et un malheur nous est toujours l'avant-coureur d'un autre. Je me réjouissais aujourd'hui de l'espérance d'avoir ma fille, dont je faisais toute ma consolation, et je viens d'apprendre de mon homme qu'elle est partie il y a longtemps de Tarente, et qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaisseau où elle s'embarqua.

ARGANTE.

Mais pourquoi, s'il vous plaît, la tenir à Tarente, et ne vous être pas donné la joie de l'avoir avec vous ?

GÉRONTE.

J'ai eu mes raisons pour cela, et des intérêts de famille m'ont obligé jusques ici à tenir fort secret ce second mariage. Mais que vois-je ?

SCÈNE VII.

NÉRINE, ARGANTE, GÉRONTE, SYLVESTRE.

GÉRONTE.

Ah ! te voilà, nourrice ?

NÉRINE, *se jetant à ses genoux.*

Ah ! Seigneur Pandolphe, que...

GÉRONTE.

Appelle-moi Géronte, et ne te sers plus de ce nom. Les raisons ont cessé qui m'avaient obligé à le prendre parmi vous à Tarente.

NÉRINE.

Las ! que ce changement de nom nous a causé de trou-

bles et d'inquiétudes dans les soins que nous avons pris de vous venir chercher ici !

GÉRONTE.

Où est ma fille et sa mère ?

NÉRINE.

Votre fille, Monsieur, n'est pas loin d'ici. Mais, avant que de vous la faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement où, faute de vous rencontrer, je me suis trouvée avec elle.

GÉRONTE.

Ma fille mariée !

NÉRINE.

Oui, Monsieur.

GÉRONTE.

Et avec qui ?

NÉRINE.

Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain seigneur Argante.

GÉRONTE.

O Ciel !

ARGANTE.

Quelle rencontre !

GÉRONTE.

Mène-nous, mène-nous promptement où elle est.

NÉRINE.

Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.

GÉRONTE.

Passe devant. Suivez-moi, suivez-moi, Seigneur Argante.

SYLVESTRE.

Voilà une aventure qui est tout à fait surprenante !

SCÈNE VIII.

SCAPIN, SYLVESTRE.

SCAPIN.

Hé bien, Sylvestre, que font nos gens ?

SYLVESTRE.

J'ai deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave est accommodée. Notre Hyacinthe s'est trouvée la fille du seigneur Géronte ; et le hasard a fait ce que la prudence des pères avait délibéré. L'autre avis, c'est que les deux vieillards font contre toi des menaces épouvantables, et surtout le seigneur Géronte.

SCAPIN.

Cela n'est rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal, et ce sont des nuées qui passent bien loin sur nos têtes.

SYLVESTRE.

Prends garde à toi ; les fils se pourraient bien raccommoder avec les pères, et toi demeurer dans la nasse.

SCAPIN.

Laisse-moi faire, je trouverai moyen d'apaiser leur courroux, et...

SYLVESTRE.

Retire-toi, les voilà qui sortent.

SCÈNE IX.

GÉRONTE, ARGANTE, SYLVESTRE,
NÉRINE, HYACINTE.

GÉRONTE.

Allons, ma fille, venez chez moi. Ma joie aurait été parfaite si j'y avais pu voir votre mère avec vous.

ARGANTE.

Voici Octave tout à propos.

SCÈNE X.

OCTAVE, ARGANTE, GÉRONTE, HYACINTE,
NÉRINE, ZERBINETTE, SYLVESTRE.

ARGANTE.

Venez, mon fils, venez vous réjouir avec nous de l'heureuse aventure de votre mariage. Le Ciel...

OCTAVE, *sans voir Hyacinte.*

Non, mon père, toutes vos propositions de mariage ne serviront de rien. Je dois lever le masque avec vous, et l'on vous a dit mon engagement.

ARGANTE.

Oui ; mais tu ne sais pas...

OCTAVE.

Je sais tout ce qu'il faut savoir.

ARGANTE.

Je te veux dire que la fille du Seigneur Géronte...

OCTAVE.

La fille du seigneur Géronte ne me sera jamais de rien.

C'est elle...
GÉRONTE.

OCTAVE.
Non, Monsieur, je vous demande pardon, mes résolutions sont prises.

SYLVESTRE.
Ecoutez...

OCTAVE.
Non, tais-toi, je n'écoute rien.

ARGANTE.
Ta femme...

OCTAVE.
Non, vous dis-je, mon père, je mourrai plutôt que de quitter mon aimable Hyacinte. (*Traversant le théâtre pour aller à elle*). Oui, vous avez beau faire, la voilà celle à qui ma foi est engagée; je l'aimerai toute ma vie, et je ne veux point d'autre femme...

ARGANTE.
Hé bien, c'est elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi qui suit toujours sa pointe!

HYACINTE.
Oui, Octave, voilà mon père que j'ai trouvé, et nous nous voyons hors de peine.

GÉRONTE.
Allons chez moi, nous serons mieux qu'ici pour nous entretenir.

HYACINTE.
Ah! mon père, je vous demande par grâce que je ne sois pas séparée de l'aimable personne que vous voyez: elle a un mérite qui vous fera concevoir de l'estime pour elle quand il sera connu de vous.

GÉRONTE.
Tu veux que je tienne chez moi une personne qui est aimée de ton frère, et qui m'a dit tantôt au nez mille sottises de moi-même!

ZERBINETTE.
Monsieur, je vous prie de m'excuser. Je n'aurais pas parlé de la sorte si j'avais su que c'était vous, et je ne vous connaissais que de réputation.

GÉRONTE.
Comment! que de réputation?

HYACINTE.
Mon père, la passion que mon frère a pour elle n'a rien de criminel, et je répons de sa vertu.

GÉRONTE.
Voilà qui est fort bien. Ne voudrait-on point que je

mariasse mon fils avec elle ? Une fille inconnue qui fait le métier de coureuse !

SCÈNE XI.

LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTE, ZERBINETTE,
ARGANTE,
GÉRONTE, SYLVESTRE, NÉRINE.

LÉANDRE.

Mon père, ne vous plaignez point que j'aime une inconnue sans naissance et sans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée viennent de me découvrir qu'elle est de cette ville et d'honnête famille ; que ce sont eux qui l'ont dérobée à l'âge de quatre ans ; et voici un bracelet, qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses parents.

ARGANTE.

Hélas ! à voir ce bracelet, c'est ma fille que je perdis à l'âge que vous dites.

GÉRONTE.

Votre fille ?

ARGANTE.

Oui, ce l'est, et j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre assuré.

HYACINTE.

O Ciel ! que d'aventures extraordinaires !

SCÈNE XII.

CARLE, LÉANDRE, OCTAVE, GÉRONTE, ARGANTE,
HYACINTE,
ZERBINETTE, SYLVESTRE, NÉRINE.

CARLE.

Ah ! Messieurs, il vient d'arriver un accident étrange.

GÉRONTE.

Quoi ?

CARLE.

Le pauvre Scapin...

GÉRONTE.

C'est un coquin que je veux faire pendre.

CARLE.

Hélas ! Monsieur, vous ne serez pas en peine de cela. En passant contre un bâtiment, il lui est tombé sur la tête un

marteau de tailleur de pierre, qui lui a brisé l'os et découvert toute la cervelle. Il se meurt, et il a prié qu'on l'apportât ici pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARGANTE.

Où est-il ?

CARLE.

Le voilà.

SCÈNE XIII.

SCAPIN, CARLE, GÉRONTE, ARGANTE, ETC.

SCAPIN, *apporté par deux hommes, et la tête entourée de linges, comme s'il avait été bien blessé.*

Ahi! ahi! Messieurs, vous me voyez... ahi! vous me voyez dans un étrange état. Ahi! Je n'ai pas voulu mourir sans venir demander pardon à toutes les personnes que je puis avoir offensées. Ahi! oui, Messieurs, avant que de rendre le dernier soupir, je vous conjure de tout mon cœur de vouloir me pardonner tout ce que je puis vous avoir fait, et principalement le seigneur Argante et le seigneur Géronte. Ahi!

ARGANTE.

Pour moi, je te pardonne; va, meurs en repos.

SCAPIN, *à Géronte.*

C'est vous, Monsieur, que j'ai le plus offensé par les coups de bâton que...

GÉRONTE.

Ne parle pas davantage, je te pardonne aussi.

SCAPIN.

Ç'a été une témérité bien grande à moi que les coups de bâton que je...

GÉRONTE.

Laissons cela.

SCAPIN.

J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que...

GÉRONTE.

Mon Dieu, tais-toi.

SCAPIN.

Les malheureux coups de bâton que je vous...

GÉRONTE.

Tais-toi, te dis-je, j'oublie tout.

SCAPIN.

Hélas! quelle bonté! Mais est-ce de bon cœur, Monsieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que...

GÉRONTE.

Eh! oui. Ne parlons plus de rien; je te pardonne tout : voilà qui est fait.

SCAPIN.

Ah! Monsieur, je me sens tout soulagé depuis cette parole.

GÉRONTE.

Oui; mais je te pardonne à la charge que tu mourras.

SCAPIN.

Comment, Monsieur?

GÉRONTE.

Je me dédis de ma parole si tu réchappes.

SCAPIN.

Ahi! ahi! Voilà mes faiblesses qui me reprennent.

ARGANTE.

Seigneur Géronte, en faveur de notre joie, il faut lui pardonner sans condition.

GÉRONTE.

Soit.

ARGANTE.

Allons souper ensemble pour mieux goûter notre plaisir.

SCAPIN.

Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.

FIN.

LA COMTESSE
D'ESCARBAGNAS

Comédie

1671

PERSONNAGES

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

LE COMTE, son fils.

LE VICOMTE, amant de Julie.

JULIE, amante du Vicomte.

MONSIEUR TIBAUDIER, conseiller, amant de la Comtesse.

MONSIEUR HARPIN, receveur des tailles, autre amant de la Comtesse.

MONSIEUR BOBINET, précepteur de monsieur le Comte.

ANDRÉE, suivante de la Comtesse.

JEANNOT, laquais de monsieur Tibaudier.

CRICQUET, laquais de la Comtesse.

La scène est à Angoulême.

LA COMTESSE
D'ESCARBAGNAS

COMÉDIE

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Hé quoi! Madame, vous êtes déjà ici?

JULIE.

Oui; vous en devriez rougir, Cléante, et il n'est guère honnête à un amant de venir le dernier au rendez-vous.

LE VICOMTE.

Je serais ici il y a une heure s'il n'y avait point de fâcheux au monde, et j'ai été arrêté en chemin par un vieux importun de qualité qui m'a demandé tout exprès des nouvelles de la cour pour trouver moyen de m'en dire des plus extravagantes qu'on puisse débiter, et c'est là, comme vous savez, le fléau des petites villes que ces grands nouvelles qui cherchent partout où répandre les contes qu'ils ramassent. Celui-ci m'a montré d'abord deux feuilles de papier pleines jusques aux bords d'un grand fatras de balivernes, qui viennent, m'a-t-il dit, de l'endroit le plus sûr du monde. Ensuite, comme d'une chose fort curieuse, il m'a fait avec grand mystère une fatigante lecture de toutes les méchantes plaisanteries de la *Gazette de Hollande*, dont il épouse les intérêts. Il tient que la France est battue en ruine par la plume de cet écrivain, et qu'il ne faut que ce bel esprit pour défaire toutes nos troupes; et de là s'est jeté à corps perdu dans le raisonnement du ministère, dont il remarque tous les défauts, et d'où j'ai cru qu'il ne sortirait point. A l'entendre parler, il sait les secrets du cabinet mieux que ceux qui les font. La politique de l'Etat

lui laisse voir tous ses desseins, et elle ne fait pas un pas dont il ne pénètre les intentions. Il nous apprend les ressorts cachés de tout ce qui se fait, nous découvre les vues de la prudence de nos voisins, et remue à sa fantaisie toutes les affaires de l'Europe. Ses intelligences même s'étendent jusques en Afrique et en Asie, et il est informé de tout ce qui s'agite dans le conseil d'en haut du Prêtre-Jean¹ et du grand Mogol.

JULIE.

Vous parez votre excuse du mieux que vous pouvez, afin de la rendre agréable et faire qu'elle soit plus aisément reçue.

LE VICOMTE.

C'est là, belle Julie, la véritable cause de mon retardement; et, si je voulais y donner une excuse galante, je n'aurais qu'à vous dire que le rendez-vous que vous voulez prendre peut autoriser la paresse dont vous me querellez; que m'engager à faire l'amant de la maîtresse du logis, c'est me mettre en état de craindre de me trouver ici le premier; que, cette feinte où je me force n'étant que pour vous plaire, j'ai lieu de ne vouloir en souffrir la contrainte que devant les yeux qui s'en divertissent; que j'évite le tête-à-tête avec cette comtesse ridicule dont vous m'embarassez, et, en un mot, que, ne venant ici que pour vous, j'ai toutes les raisons du monde d'attendre que vous y soyez.

JULIE.

Nous savons bien que vous ne manquerez jamais d'esprit pour donner de belles couleurs aux fautes que vous pourrez faire. Cependant, si vous étiez venu une demi-heure plus tôt, nous aurions profité de tous ces moments, car j'ai trouvé en arrivant que la comtesse était sortie, et je ne doute point qu'elle ne soit allée par la ville se faire honneur de la comédie que vous me donnez sous son nom.

LE VICOMTE.

Mais, tout de bon, Madame, quand voulez-vous mettre fin à cette contrainte, et me faire moins acheter le bonheur de vous voir?

JULIE.

Quand nos parents pourront être d'accord, ce que je n'ose espérer. Vous savez comme moi que les démêlés de nos deux familles ne nous permettent point de nous voir autre part,

1. Le *Prêtre-Jean* est un personnage imaginaire du moyen âge, dont on entendit parler pour la première fois vers le milieu du XII^e siècle; c'était une sorte de prêtre-roi dont le royaume se trouvait, suivant les uns, en Asie, derrière l'Arménie et la Perse, et, suivant les autres, en Afrique, dans l'Abyssinie.

et que mes frères, non plus que votre père, ne sont pas assez raisonnables pour souffrir notre attachement.

LE VICOMTE.

Mais pourquoi ne pas mieux jouer du rendez-vous que leur inimitié nous laisse, et me contraindre à perdre en une sottise feinte les moments que j'ai près de vous ?

JULIE.

Pour mieux cacher notre amour. Et puis, à vous dire la vérité, cette feinte dont vous parlez m'est une comédie fort agréable, et je ne sais si celle que vous nous donnez aujourd'hui me divertira davantage. Notre comtesse d'Escarbagnas, avec son perpétuel entêtement de qualité, est un aussi bon personnage qu'on en puisse mettre sur le théâtre. Le petit voyage qu'elle a fait à Paris l'a ramenée dans Angoulême plus achevée qu'elle n'était. L'approche de l'air de la cour a donné à son ridicule de nouveaux agréments, et sa sottise tous les jours ne fait que croître et embellir.

LE VICOMTE.

Oui ; mais vous ne considérez pas que le jeu qui vous divertit tient mon cœur au supplice, et qu'on n'est point capable de se jouer longtemps lorsqu'on a dans l'esprit une passion aussi sérieuse que celle que je sens pour vous. Il est cruel, belle Julie, que cet amusement dérobe à mon amour un temps qu'il voudrait employer à vous expliquer son ardeur ; et cette nuit j'ai fait là-dessus quelques vers que je ne puis m'empêcher de vous réciter sans que vous me le demandiez, tant la démangeaison de dire ses ouvrages est un vice attaché à la qualité de poète.

C'est trop longtemps, Iris, me mettre à la torture...

Iris, comme vous le voyez, est mis là pour Julie.

C'est trop longtemps, Iris, me mettre à la torture,
Et, si je suis vos lois, je les blâme tout bas
De me forcer à taire un tourment que j'endure,
Pour déclarer un mal que je ne ressens pas.

Faut-il que vos beaux yeux, à qui je rends les armes,
Veuillent se divertir de mes tristes soupirs,
Et n'est-ce pas assez de souffrir pour vos charmes,
Sans me faire souffrir encor pour vos plaisirs ?

C'en est trop à la fois que ce double martyre,
Et ce qu'il me faut taire et ce qu'il me faut dire
Exerce sur mon cœur pareille cruauté.

L'amour le met en feu, la contrainte le tue ;
Et, si par la pitié vous n'êtes combattue,
Je meurs et de la feinte et de la vérité.

JULIE.

Je vois que vous vous faites là bien plus maltraité que vous n'êtes; mais c'est une licence que prennent messieurs les poètes, de mentir de gaité de cœur, et de donner à leurs maîtresses des cruautés qu'elles n'ont pas, pour s'accommoder aux pensées qui leur peuvent venir. Cependant je serai bien aise que vous me donniez ces vers par écrit.

LE VICOMTE.

C'est assez de vous les avoir dits, et je dois en demeurer là : il est permis d'être parfois assez fou pour faire des vers, mais non pour vouloir qu'ils soient vus.

JULIE.

C'est en vain que vous vous retranchez sur une fausse modestie; on sait dans le monde que vous avez de l'esprit, et je ne vois pas la raison qui vous oblige à cacher les vôtres.

LE VICOMTE.

Mon Dieu, Madame, marchons là-dessus, s'il vous plaît, avec beaucoup de retenue; il est dangereux dans le monde de se mêler d'avoir de l'esprit. Il y a là-dedans un certain ridicule qu'il est facile d'attraper, et nous avons de nos amis qui me font craindre leur exemple.

JULIE.

Mon Dieu, Cléante, vous avez beau dire, je vois avec tout cela que vous mourez d'envie de me les donner, et je vous embarrasserais si je faisais semblant de ne m'en pas soucier.

LE VICOMTE.

Moi, Madame? Vous vous moquez et je ne suis pas si poète que vous pourriez bien croire, pour... Mais voici votre madame la comtesse d'Escarbagnas. Je sors par l'autre porte pour ne la point trouver, et vais disposer tout mon monde au divertissement que je vous ai promis.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu, Madame, vous voilà toute seule? Quelle pitié est-ce là? toute seule! Il me semble que mes gens m'avaient dit que le vicomte était ici?

JULIE.

Il est vrai qu'il y est venu, mais c'est assez pour lui de savoir que vous n'y étiez pas pour l'obliger à sortir.

LA COMTESSE.

Comment! il vous a vue?

Oui.

JULIE.

LA COMTESSE.

Et il ne vous a rien dit ?

JULIE.

Non, Madame, et il a voulu témoigner par là qu'il est tout entier à vos charmes.

LA COMTESSE.

Vraiment, je le veux quereller de cette action. Quelque amour que l'on ait pour moi, j'aime que ceux qui m'aiment rendent ce qu'ils doivent au sexe; et je ne suis point de l'humeur de ces femmes injustes qui s'applaudissent des incivilités que leurs amants font aux autres belles.

JULIE.

Il ne faut point, Madame, que vous soyez surprise de son procédé. L'amour que vous lui donnez éclate dans toutes ses actions, et l'empêche d'avoir des yeux que pour vous.

LA COMTESSE.

Je crois être en état de pouvoir faire naître une passion assez forte, et je me trouve pour cela assez de beauté, de jeunesse et de qualité, Dieu merci; mais cela n'empêche pas qu'avec ce que j'inspire on ne puisse garder de l'honnêteté et de la complaisance pour les autres. (*Apercevant Criquet*). Que faites-vous donc là, laquais? Est-ce qu'il n'y a pas une antichambre où se tenir pour venir quand on vous appelle? Cela est étrange qu'on ne puisse avoir en province un laquais qui sache son monde. A qui est-ce donc que je parle? Voulez-vous vous en aller là dehors, petit fripon! Filles, approchez.

ANDRÉE.

Que vous plaît-il, Madame?

LA COMTESSE.

Otez-moi mes coiffes. Doucement donc, maladroitte! comme vous me saboulez la tête avec vos mains pesantes?

ANDRÉE.

Je fais, Madame, le plus doucement que je puis.

LA COMTESSE.

Oui; mais le plus doucement que vous pouvez est fort rudement pour ma tête, et vous me l'avez déboitée. Tenez encore ce manchon. Ne laissez point traîner tout cela, et portez-le dans ma garde-robe. Hé bien! où va-t-elle, où va-t-elle? que veut-elle faire, cet oison bridé?

ANDRÉE.

Je veux, Madame, comme vous me l'avez dit, porter cela aux garde-robés.

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu, l'impertinente! (*A Julie*). Je vous demande pardon, Madame. (*A Andrée*). Je vous ai dit ma garde-robe, grosse bête, c'est-à-dire où sont mes habits.

ANDRÉE.

Est-ce, Madame, qu'à la cour une armoire s'appelle une garde-robe?

LA COMTESSE.

Oui, butorde; on appelle ainsi le lieu où l'on met les habits.

ANDRÉE.

Je m'en ressouviendrai, Madame, aussi bien que de votre grenier, qu'il faut appeler garde-meuble.

LA COMTESSE.

Quelle peine il faut prendre pour instruire ces animaux-là!

JULIE.

Je les trouve bienheureux, Madame, d'être sous votre discipline.

LA COMTESSE.

C'est une fille de ma mère nourrice, que j'ai mise à la chambre, et elle est toute neuve encore.

JULIE.

Cela est d'une belle âme, Madame, et il est glorieux de faire ainsi des créatures.

LA COMTESSE.

Allons, des sièges. Holà! laquais! laquais! laquais! En vérité, voilà qui est violent, de ne pouvoir pas avoir un laquais pour donner des chaises. Filles! laquais! laquais! filles! quelqu'un! Je pense que tous mes gens sont morts, et que nous serons contraintes de nous donner des sièges nous-mêmes.

ANDRÉE.

Que voulez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Il se faut bien égosiller avec vous autres?

ANDRÉE.

J'enfermais votre manchon et votre coiffe dans votre armoi..., dis-je, dans votre garde-robe.

LA COMTESSE.

Appelez-moi ce petit fripon de laquais.

ANDRÉE.

Holà! Criquet!

LA COMTESSE.

Laissez-là votre Criquet, bouvière, et appelez laquais.

ANDRÉE.
Laquais donc, et non pas Criquet, venez parler à Madame. Je pense qu'il est sourd. Criquet... laquais! laquais!

Plait-il?

LA COMTESSE.
Où étiez-vous donc, petit coquin?

CRIQUET.
Dans la rue, Madame.

LA COMTESSE.
Et pourquoi dans la rue?

CRIQUET.
Vous m'avez dit d'aller là dehors.

LA COMTESSE.
Vous êtes un petit impertinent, mon ami, et vous devez savoir que là dehors, en termes de personnes de qualité, veut dire l'antichambre. Andrée, ayez soin tantôt de faire donner le fouet à ce petit fripon-là par mon écuyer; c'est un petit incorrigible.

ANDRÉE.
Qu'est-ce que c'est, Madame, que votre écuyer? Est-ce maître Charles que vous appelez comme cela?

LA COMTESSE.
Taisez-vous, sotté que vous êtes, vous ne sauriez ouvrir la bouche que vous ne disiez une impertinence. (*A Criquet*). Des sièges. (*A Andrée*). Et vous, allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent, il se fait déjà tard. Qu'est-ce que c'est donc que vous me regardez tout effarée?

ANDRÉE.
Madame...

LA COMTESSE.
Hé bien! Madame. Qu'y a-t-il?

ANDRÉE.
C'est que...

LA COMTESSE.
Quoi?

ANDRÉE.
C'est que je n'ai point de bougie.

LA COMTESSE.
Comment! vous n'en avez point?

ANDRÉE.
Non, Madame, si ce n'est des bougies de suif.

LA COMTESSE.
La bouvière! Et où est donc la cire que je fis acheter ces jours passés?

ANDRÉE.
Je n'en ai point vu depuis que je suis céans.

LA COMTESSE.

Otez-vous de là, insolente, je vous renverrai chez vos parents. Apportez-moi un verre d'eau. (*Faisant des cérémonies pour s'asseoir*). Madame.

JULIE.

Madame!

LA COMTESSE.

Ah! Madame!

JULIE.

Ah! Madame!

LA COMTESSE.

Mon Dieu, Madame!

JULIE.

Mon Dieu, Madame!

LA COMTESSE.

Oh! Madame!

JULIE.

Oh! Madame!

LA COMTESSE.

Eh! Madame!

JULIE.

Eh! Madame!

LA COMTESSE.

Hé! allons donc, Madame!

JULIE.

Hé! allons donc, Madame!

LA COMTESSE.

Je suis chez moi, Madame, nous sommes demeurés d'accord de cela. Me prenez-vous pour une provinciale, Madame?

JULIE.

Dieu m'en garde, Madame!

LA COMTESSE, à *Andrée*, qui lui apporte un verre d'eau.

Allez, impertinente, je bois avec une soucoupe. Je vous dis que vous m'alliez querir une soucoupe pour boire.

ANDRÉE.

Criquet, qu'est-ce que c'est qu'une soucoupe?

CRIQUET.

Une soucoupe?

ANDRÉE.

Oui.

CRIQUET.

Je ne sais.

LA COMTESSE, à *Andrée*.

Vous ne vous grouillez pas?

ANDRÉE.

Nous ne savons tous deux, Madame, ce que c'est qu'une soucoupe.

LA COMTESSE.

Apprenez que c'est une assiette sur laquelle on met le verre. (*A Julie*). Vive Paris pour être bien servi! on vous entend là au moindre coup d'œil. (*A Andrée*). Hé bien! vous ai-je dit comme cela, tête de bœuf? C'est dessous qu'il faut mettre l'assiette.

ANDRÉE.

Cela est bien aisé.

(*Andrée casse le verre*).

LA COMTESSE.

Hé bien! ne voilà pas l'étourdie! En vérité, vous me payerez mon verre.

ANDRÉE.

Hé bien! oui, Madame, je le payerai.

LA COMTESSE.

Mais voyez cette maladroite, cette bouvière, cette butorde, cette...

ANDRÉE, *s'en allant*.

Dame! Madame, si je le paye, je ne veux point être querrellée.

LA COMTESSE.

Otez-vous de devant mes yeux. (*A Julie*). En vérité, Madame, c'est une chose étrange que les petites villes, on n'y sait point du tout son monde; et je viens de faire deux ou trois visites où ils ont pensé me désespérer par le peu de respect qu'ils rendent à ma qualité.

JULIE.

Où auraient-ils appris à vivre? ils n'ont point fait de voyage à Paris.

LA COMTESSE.

Ils ne laisseraient pas de l'apprendre s'ils voulaient écouter les personnes; mais le mal que j'y trouve, c'est qu'ils veulent en savoir autant que moi, qui ai été deux mois à Paris et vu toute la cour.

JULIE.

Les sottes gens que voilà!

LA COMTESSE.

Ils sont insupportables avec les impertinentes égalités dont ils traitent les gens: car, enfin, il faut qu'il y ait de la subordination dans les choses; et ce qui me met hors de moi, c'est qu'un gentilhomme de ville de deux jours, ou de deux cents ans, aura l'effronterie de dire qu'il est aussi bien gentilhomme que feu monsieur mon mari, qui demeurait à

la campagne, qui avait meute de chiens courants, et qui prenait la qualité de comte dans tous les contrats qu'il passait.

JULIE.

On sait bien mieux vivre à Paris, dans ces hôtels dont la mémoire doit être si chère. Cet hôtel de Mouhy, Madame, cet hôtel de Lyon, cet hôtel¹ de Hollande ! les agréables demeures que voilà !

LA COMTESSE.

Il est vrai qu'il y a bien de la différence de ces lieux-là à tout ceci. On y voit venir du beau monde, qui ne marchand point à vous rendre tous les respects qu'on saurait souhaiter. On ne s'en lève pas, si l'on veut, de dessus son siège ; et, lorsque l'on veut voir la revue, où le grand ballet de *Psyché*, on est servie à point nommé.

JULIE.

Je pense, Madame, que, durant votre séjour à Paris, vous avez fait bien des conquêtes de qualité.

LA COMTESSE.

Vous pouvez bien croire, Madame, que tout ce qui s'appelle les galants de la cour n'a pas manqué de venir à ma porte et de m'en conter, et je garde dans ma cassette de leurs billets qui peuvent faire voir quelles propositions j'ai refusées. Il n'est pas nécessaire de vous dire leurs noms, on sait ce qu'on veut dire par les galants de la cour.

JULIE.

Je m'étonne, Madame, que, de tous ces grands noms que je devine, vous ayez pu redescendre à un monsieur Tibaudier, le conseiller, et à un monsieur Harpin, le receveur des tailles. La chute est grande, je vous l'avoue : car pour monsieur votre vicomte, quoique vicomte de province, c'est toujours un vicomte, et il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait ; mais un conseiller et un receveur sont des amants un peu bien minces pour une grande comtesse comme vous.

LA COMTESSE.

Ce sont gens qu'on ménage dans les provinces pour le besoin qu'on en peut avoir : ils servent au moins à remplir les vides de la galanterie, à faire nombre de soupirants ; et il est bon, Madame, de ne pas laisser un amant seul maître du terrain, de peur que, faute de rivaux, son amour ne s'endorme sur trop de confiance.

JULIE.

Je vous avoue, Madame, qu'il y a merveilleusement à profiter de tout ce que vous dites ; c'est une école que votre conversation, et j'y viens tous les jours attraper quelque chose.

1. Ces hôtels étaient des auberges.

SCÈNE III.

CRIQUET, LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, JEANNOT.

CRIQUET.

Voilà Jeannot de monsieur le conseiller qui vous demande, Madame.

LA COMTESSE.

Hé bien ! petit coquin, voilà encore de vos âneries. Un laquais qui saurait vivre aurait été parler tout bas à la demoiselle suivante, qui serait venue dire doucement à l'oreille de sa maîtresse : « Madame, voilà le laquais de monsieur un tel qui demande à vous dire un mot ». A quoi la maîtresse aurait répondu : « Faites-le entrer ».

CRIQUET.

Entrez, Jeannot.

LA COMTESSE.

Autre lourderie ! (A Jeannot). Qu'y a-t-il, laquais ? Que portes-tu là ?

JEANNOT.

C'est monsieur le conseiller, Madame, qui vous souhaite le bonjour, et, auparavant que de venir, vous envoie des poires de son jardin avec ce petit mot d'écrit.

LA COMTESSE.

C'est du bon-chrétien qui est fort beau. Andrée, faites porter cela à l'office. (A Jeannot). Tiens, mon enfant, voilà pour boire.

JEANNOT.

Oh ! non, Madame.

LA COMTESSE.

Tiens, te dis-je.

JEANNOT.

Mon maître m'a défendu, Madame, de rien prendre de vous.

LA COMTESSE.

Cela ne fait rien.

JEANNOT.

Pardonnez-moi, Madame.

CRIQUET.

Hé ! prenez, Jeannot ; si vous n'en voulez pas, vous me le baillerez.

LA COMTESSE.

Dis à ton maître que je le remercie

CRIQUET, à Jeannot qui s'en va.

Donne-moi donc cela.

JEANNOT.

Oui, quelque sot !

CRIQUET.

C'est moi qui te l'ai fait prendre.

JEANNOT.

Je l'aurais bien pris sans toi.

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît de ce monsieur Tibaudier, c'est qu'il sait vivre avec les personnes de ma qualité et qu'il est fort respectueux.

SCÈNE IV.

LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET,
ANDRÉE.

LE VICOMTE.

Madame, je viens vous avertir que la comédie sera bientôt prête, et que dans un quart d'heure nous pouvons passer dans la salle.

LA COMTESSE.

Je ne veux point de cohue au moins. Que l'on dise à mon suisse qu'il ne laisse entrer personne.

LE VICOMTE.

En ce cas, Madame, je vous déclare que je renonce à la comédie, et je n'y saurais prendre de plaisir lorsque la compagnie n'est pas nombreuse. Croyez-moi, si vous voulez vous bien divertir, qu'on dise à vos gens de laisser entrer toute la ville.

LA COMTESSE.

Laquais, un siège. (*Au Vicomte*). Vous voilà venu à propos pour recevoir un petit sacrifice que je veux bien vous faire. Tenez, c'est un billet de monsieur Tibaudier, qui m'envoie des poires. Je vous donne la liberté de le lire tout haut; je ne l'ai point encore vu.

LE VICOMTE, *après avoir lu tout bas*.

Voici un billet du beau style, Madame, et qui mérite d'être bien écouté.

(Il lit).

Madame, je n'aurais pas pu vous faire le présent que je vous envoie si je ne recueillais pas plus de fruit de mon jardin que j'en recueille de mon amour.

LA COMTESSE.

Cela vous marque clairement qu'il ne se passe rien entre nous.

LE VICOMTE *continue.*

Les poires ne sont pas encore bien mûres, mais elles en cadrent mieux avec la dureté de votre âme, qui, par ses continuel dédains, ne me promet pas poires molles. Trouvez bon, Madame, que sans m'engager dans une énumération de vos perfections et charmes, qui me jetterait dans un progrès à l'infini, je conclus ce mot en vous faisant considérer que je suis d'un aussi franc chrétien que les poires que je vous envoie, puisque je rends le bien pour le mal, c'est-à-dire, Madame, pour m'expliquer plus intelligiblement, puisque je vous présente des poires de bon-chrétien, pour des poires d'angoisse que vos cruautés me font avaler tous les jours.

TIBAUDIER, *votre esclave indigne.*

Voilà, Madame, un billet à garder.

LA COMTESSE.

Il y a peut-être quelque mot qui n'est pas de l'Académie; mais j'y remarque un certain respect qui me plaît beaucoup.

JULIE.

Vous avez raison, Madame, et, Monsieur le Vicomte dut-il s'en offenser, j'aimerais un homme qui m'écrirait comme cela.

SCÈNE V.

MONSIEUR TIBAUDIER, LE VICOMTE, LA COMTESSE,
JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

LA COMTESSE.

Approchez, Monsieur Tibaudier, ne craignez point d'entrer. Votre billet a été bien reçu, aussi bien que vos poires, et voilà Madame qui parle pour vous contre votre rival.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Je lui suis bien obligé, Madame; et, si elle a jamais quelque procès en notre siège, elle verra que je n'oublierai pas l'honneur qu'elle me fait de se rendre auprès de vos beautés l'avocat de ma flamme.

JULIE.

Vous n'avez pas besoin d'avocat, Monsieur, et votre cause est juste.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Ce néanmoins, Madame, bon droit a besoin d'aide, et j'ai sujet d'appréhender de me voir supplanté par un tel rival, et que Madame ne soit circonvenue par la qualité de vicomte.

LE VICOMTE.

J'espérais quelque chose, Monsieur Tibaudier, avant votre billet, mais il me fait craindre pour mon amour.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Voici encore, Madame, deux petits versets, ou couplets, que j'ai composés à votre honneur et gloire.

LE VICOMTE.

Ah! je ne pensais pas que Monsieur Tibaudier fût poète, et voilà pour m'achever que ces deux petits versets-là.

LA COMTESSE.

Il veut dire deux strophes. (*A Criquet*). Laquais, donnez un siège à Monsieur Tibaudier. (*Bas à Criquet qui apporte une chaise*). Un pliant, petit animal. Monsieur Tibaudier, mettez-vous là et nous lisez vos strophes :

MONSIEUR TIBAUDIER.

Une personne de qualité
Ravit mon âme.
Elle a de la beauté,
J'ai de la flamme;
Mais je la blâme
D'avoir de la fierté.

LE VICOMTE.

Je suis perdu après cela.

LA COMTESSE.

Le premier vers est beau. *Une personne de qualité!*

JULIE.

Je crois qu'il est un peu trop long, mais on peut prendre une licence pour dire une belle pensée.

LA COMTESSE.

Voyons l'autre strophe.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Je ne sais pas si vous doutez de mon parfait amour ;
Mais je sais bien que mon cœur, à toute heure,
Veut quitter sa chagrine demeure,
Pour aller par respect faire au vôtre sa cour.
Après cela pourtant, sûre de ma tendresse
Et de ma foi, dont unique est l'espèce,
Vous devriez à votre tour,
Vous contentant d'être comtesse,
Vous dépouiller, en ma faveur, d'une peau de tigresse
Qui couvre vos appas la nuit comme le jour.

LE VICOMTE.

Me voilà supplanté, moi, par monsieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Ne pensez pas vous moquer : pour des vers faits dans la province, ces vers-là sont fort beaux.

LE VICOMTE.

Comment, Madame, me moquer ? Quoique son rival, je trouve ces vers admirables, et ne les appelle pas seulement deux strophes, comme vous, mais deux épigrammes aussi bonnes que toutes celles de Martial.

LA COMTESSE.

Quoi ! Martial fait-il des vers ? Je pensais qu'il ne fit que des gants ?

MONSIEUR TIBAUDIER.

Ce n'est pas ce Martial-là¹, Madame, c'est un auteur qui vivait il y a trente ou quarante ans.

LE VICOMTE.

Monsieur Tibaudier a lules auteurs, comme vous le voyez. Mais allons voir, Madame, si ma musique et ma comédie, avec mes entrées de ballet, pourront combattre dans votre esprit les progrès des deux strophes et du billet que nous venons de voir.

LA COMTESSE.

Il faut que mon fils le comte soit de la partie, car il est arrivé ce matin de mon château avec son précepteur, que je vois là-dedans.

SCÈNE VI.

MONSIEUR BOBINET, MONSIEUR TIBAUDIER,
LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE, ANDRÉE,
CRIQUET.

LA COMTESSE.

Holà ! Monsieur Bobinet, Monsieur Bobinet, approchez-vous du monde.

MONSIEUR BOBINET.

Je donne le bon vèpre² à toute l'honorable compagnie. Que désire madame la comtesse d'Escarbagnas de son très humble serviteur Bobinet ?

LA COMTESSE.

A quelle heure, Monsieur Bobinet, êtes-vous parti d'Escarbagnas avec mon fils le comte ?

MONSIEUR BOBINET.

A huit heures trois quarts, Madame, comme votre commandement me l'avait ordonné.

1. Martial, parfumeur à la mode, qui était en même temps vau de chambre de Monsieur.

2. *Le bon vèpre*, c'est-à-dire le bonsoir.

LA COMTESSE.

Comment se portent mes deux autres fils, le marquis et le commandeur ?

MONSIEUR BOBINET.

Ils sont, Dieu grâce, Madame, en parfaite santé.

LA COMTESSE.

Où est le comte ?

MONSIEUR BOBINET.

Dans votre belle chambre à alcôve, Madame !

LA COMTESSE.

Que fait-il, Monsieur Bobinet ?

MONSIEUR BOBINET.

Il compose un thème, Madame, que je viens de lui dicter, sur une épître de Cicéron.

LA COMTESSE.

Faites-le venir, Monsieur Bobinet.

MONSIEUR BOBINET.

Soit fait, Madame, ainsi que vous le commandez.

LE VICOMTE.

Ce monsieur Bobinet, Madame, a la mine fort sage, et je crois qu'il a de l'esprit.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE,
LE COMTE, MONSIEUR BOBINET, MONSIEUR TIBAUDIER,
ANDRÉE, CRIQUET.

MONSIEUR BOBINET.

Allons, Monsieur le comte, faites voir que vous profitez des bons documents¹ qu'on vous donne. La révérence à toute l'honnête assemblée.

LA COMTESSE.

Comte, saluez madame. Faites la révérence à monsieur le vicomte, saluez monsieur le conseiller.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Je suis ravi, Madame, que vous me concédiez la grâce d'embrasser monsieur le comte votre fils. On ne peut pas aimer le tronc qu'on n'aime aussi les branches.

LA COMTESSE.

Mon Dieu, Monsieur Tibaudier, de quelle comparaison vous servez-vous là !

1. *Document* a ici le sens du latin *documentum*, et veut dire enseignement.

JULIE.

En vérité, Madame, monsieur le comte a tout-à fait bon air.

LE VICOMTE.

Voilà un jeune gentilhomme qui vient bien dans le monde.

JULIE.

Qui dirait que madame eût un si grand enfant ?

LA COMTESSE.

Hélas ! quand je le fis, j'étais si jeune que je me jouais encore avec une poupée.

JULIE.

C'est monsieur votre frère, et non pas monsieur votre fils.

LA COMTESSE.

Monsieur Bobinet, ayez bien soin au moins de son éducation.

MONSIEUR BOBINET.

Madame, je n'oublierai aucune chose pour cultiver cette jeune plante dont vos bontés m'ont fait l'honneur de me confier la conduite, et je tâcherai de lui inculquer les semences de la vertu.

LA COMTESSE.

Monsieur Bobinet, faites-lui un peu dire quelque petite galanterie de ce que vous lui apprenez.

MONSIEUR BOBINET.

Allons, Monsieur le comte, récitez votre leçon d'hier au matin.

LE COMTE.

*Omne viro soli quod convenit esto virile,
Omne viri...*

LA COMTESSE.

Fi ! Monsieur Bobinet, quelles sottises est-ce que vous lui apprenez-là ?

MONSIEUR BOBINET.

C'est du latin, Madame, et la première règle de Jean Despautère.

LA COMTESSE.

Mon Dieu, ce Jean Despautère-là est un insolent, et je vous prie de lui enseigner du latin plus honnête que celui-là.

MONSIEUR BOBINET.

Si vous voulez, Madame, qu'il achève, la glose expliquera ce que cela veut dire.

LA COMTESSE.

Non, non, cela s'explique assez.

CRIQUET.

Les comédiens envoient dire qu'ils sont tout prêts.

LA COMTESSE.

Allons nous placer. (*Montrant Julie*). Monsieur Tibaudier, prenez madame.

LE VICOMTE.

Il est nécessaire de dire que cette comédie n'a été faite que pour lier ensemble les différents morceaux de musique et de danse dont on a voulu composer ce divertissement, et que...

LA COMTESSE.

Mon Dieu, voyons l'affaire. On a assez d'esprit pour comprendre les choses.

LE VICOMTE.

Qu'on commence le plus tôt qu'on pourra, et qu'on empêche, s'il se peut, qu'aucun fâcheux ne vienne troubler notre divertissement.

(*Après que les violons ont quelque peu joué, toute la compagnie est assise*).

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE VICOMTE, JULIE,
MONSIEUR HARPIN, MONSIEUR TIBAUDIER AUX PIEDS DE
LA COMTESSE, MONSIEUR BOBINET, ANDRÉE.

MONSIEUR HARPIN.

Parbleu! la chose est belle, et je me réjouis de voir ce que je vois.

LA COMTESSE.

Holà! Monsieur le receveur, que voulez-vous donc dire avec l'action que vous faites? Vient-on interrompre comme cela une comédie?

MONSIEUR HARPIN.

Morbleu! Madame, je suis ravi de cette aventure, et ceci me fait voir ce que je dois croire de vous, et l'assurance qu'il y a au don de votre cœur et aux serments que vous m'avez faits de sa fidélité.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment, on ne vient point ainsi se jeter au travers d'une comédie et troubler un acteur qui parle.

MONSIEUR HARPIN.

Eh! tètebleu! la véritable comédie qui se fait ici, c'est celle que vous jouez; et, si je vous trouble, c'est de quoi je me soucie peu.